

LES **DO**

#464 DÉCEMBRE 2016

LES DOSSIERS
DE L'OBSTÉTRIQUE

REVUE D'INFORMATIONS MÉDICALES
ET PROFESSIONNELLES DE LA **Sage-Femme**



43^e année ISSN 0767-8293



NUMÉRO SPÉCIAL
CONGRÈS "JE SUIS
LA SAGE-FEMME"
ET LES DOSSIERS
DE L'OBSTÉTRIQUE
07.08.DÉC. 2016

VIOLENCE
ET SAGE-FEMME

NOUVEAUTE EN POST PARTUM TRAITEMENTS PAR CHAMPS ELECTROMAGNETIQUES PULSES

1
ANTI
INFLAMMATOIRE

2
CICATRISATION

3
RELAXATION

4
HEMATOME

5
DOULEUR

6
ŒDEME

YSY CEMP



Les signaux électro-magnétiques pulsés engendrent au niveau de la membrane cellulaire une accélération des échanges ioniques en rétablissant le potentiel électrique membranaire perturbé.

Traitements rapides (20 minutes), simples et efficaces.

Traitements mains libres réalisés tout habillé et protocoles exclusifs.

1 journée de formation offerte lors de l'achat.

Depuis bientôt 20 ans, YSY Médical accompagne les professionnels de santé et développe des solutions fiables et innovantes.

YSY MEDICAL

Pour toute information, contactez-nous :

Tél. : 04 66 64 05 11 – Fax : 04 66 29 11 43 – Email : contact@ysy-medical.fr



www.ysy-medical.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Serge KEBABTCHIEFF

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTEUR EN CHEF

Benoît LE GOEDEC, Sage-femme

SAGE-FEMME

Christine BUZENET, Sage-femme

CONCEPTION GRAPHIQUE

AGPA Éditions

12 rue du Quatre-Septembre

75002 Paris

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

agpaedit@wanadoo.fr

MARKETING ET PUBLICITÉ

Olivier PAUL-JOSEPH

elpea@eska.fr - Tél.: 01 42 86 55 79

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Alain ABELHAUSER, Psychanalyste

Chantal BIRMAN, Sage-femme

Claude BIRMAN, Philosophe

Paul CESBRON, Gynécologue-obstétricien

Hélène de GUNZBOURG, Sage-femme, Philosophe

Jérôme JANICKI, Docteur en Histoire des Sciences

Marie-Hélène LAHAYE, Juriste et féministe

Maï LE DÛ, Sage-femme, Sociologue

Clarisse LE GOEDEC, Médiatrice culturelle

Nach, Danseuse krump/contemporain

Céline PUILL, Sage-femme, Sociologue

Bertrand QUENTIN, Philosophe

André STERN, Auteur

Moniel VERHOEVEN, Anthropologue

Marie-Paule STÉPHAN, Conception, réalisation,

illustrations, suivi du numéro

FONDATEUR DE LA REVUE

JEAN OSSART

ÉDITION

elpea@eska.fr ; agpaedit@wanadoo.fr

ADMINISTRATION/ABONNEMENTS

adv@eska.fr

PUBLICITÉ: elpea@eska.fr

Éditions ESKA

12 rue du Quatre-Septembre

75002 Paris

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

<http://www.eska.fr>

Périodicité mensuelle 11 numéros par an.

Tous les mois sauf août.

Vente au numéro 8,50 euros

Tous droits réservés. Les articles et tableaux ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation des auteurs et de la rédaction. Ceci recouvre : copie papier, intranet, internet, etc. L'ensemble des contributions constituant cette publication est la propriété exclusive des Éditions ESKA. Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Revue adhérente au S.N.P.M., membre de la F.N.P.S.

Commission paritaire n° 0217 T 81395

Signataire de la Convention U.D.A. S.N.P.M.

Dépôt légal : Décembre 2016

ABONNEMENTS DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE

Tél. 01 42 86 55 65 - Fax: 01 42 60 45 35

www.eska.fr - adv@eska.fr

SOMMAIRE

464 - DECEMBRE 2016

03 EDITORIAL

Violences et Sage-femme

BENOÎT LE GOEDEC

Numéro Spécial Congrès "Je suis la Sage-femme" 2016

04

Mythes • Histoire • Société



05 Cet enfant ressemble à qui ?
De la rivalité mimétique à la liberté
Moniel VERHOEVEN, Anthropologue

10 Histoire de la violence
au cours de la Naissance
Paul CESBRON,
Gynécologue-obstétricien

13 La religion implique-t-elle ou
réfrène-t-elle la violence ?
Autour de la naissance
Claude BIRMAN, Philosophe

15 Les sorcières
Céline PUILL,
Sage-femme, Sociologue

18 Art, femmes et violence
Clarisse LE GOEDEC,
Médiatrice culturelle

26

Violence et Politique



27 Nigra Sam Pulchra Es
(de Heddy Maalen)
Nach,
Danseuse krump/contemporain

28 "Passeuses" de violence ?
Alain ABELHAUSER, Psychanalyste

30 La violence politique
Marie-Hélène LAHAYE,
Juriste et féministe

33 L'éducation des sages-femmes,
entre oppression et liberté
Benoît LE GOEDEC, Sage-femme

36

Violence et Corps



37 Naissance, haine et culture
Hélène de GUNZBOURG,
Sage-femme, Philosophe

41 Violences et accouchement
d'un enfant à handicap
Bertrand QUENTIN, Philosophe

46 Le toucher pour soigner le
nouveau-né, entre impensable
et indispensable
Maï LE DÛ, Sage-femme, Sociologue

49 La violence éducative
André STERN, auteur

52 Violences institutionnelles
et médicales
Atelier animé par Chantal BIRMAN
et Marie-Hélène LAHAYE

54 HISTOIRE

La construction de la Nativité
de Jésus dans la Légende dorée
de Jacques de Voragine
(XIII^e siècle)

Jérôme JANICKI

60 KIOSQUE

60 AGENDA

60 FORMATIONS

LES ANNONCEURS

C2 Ysy Médical

C3 Laboratoire Vygon

C4 Phénix Vivaltis

13 Électronique Médicale
de France

23 Almafif

25 Matilia

53 Dakin

57 Dolphitonic

Illustration de couverture : Marie-Paule Stéphan[©]

Pour vous abonner, retournez-nous le bulletin en page 64.



**Premier
congrès**

Maladies Chroniques **Innovations et Qualité de Vie**

**PARIS
2017**

mercredi 25, jeudi 26 et vendredi 27 janvier 2017

SESSION 1 : DIABÈTE

SESSION 2 : CARDIO-VASCULAIRES

**1^{ER} CONGRÈS PLURI-DISCIPLINAIRE D'INNOVATIONS ET D'AMÉLIORATION
DE LA QUALITÉ DE VIE DES MALADIES CHRONIQUES**

SPÉCIALITÉS DIRECTEMENT CONCERNÉES

Biotechnologies	Infectiologie
Cardiologie	Médecine interne
Chirurgie	Microbiologie
Dermatologie - Plaies	Nano technologie
Diabète	Objets connectés
Digital	Ophthalmologie
Endocrinologie	Orthopédie
Gynécologie	Sciences Cognitives
Imagerie médicale	Vasculaire

... ET TOUTES LES AUTRES INNOVATIONS CONCERNANT LES MALADIES CHRONIQUES

COMITÉ SCIENTIFIQUE en cours de constitution

Hakim **BENAMER**
Michèle **CAZAUBON**
René **COURCOL***
Jean-Guillaume **DILLINGER**
Ismael **ELALAMY**

Pierre **FONTAINE***
Agnès **HARTEMAN**
Philippe **HUMBERT**
Fabien **KOSKAS**
Dany **MARCADET**

Michel **MARRE***
Frédéric **MERCIER**
Dominique **NUYTENS**
Louis **POTIER***
Pascal **PRIOLLET***

Éric **SENNEVILLE**
Daniel **THOMAS***
...

Lieu : Institut du Cerveau et de la Moelle Épineuse
Hôpital Pitié Salpêtrière, 47 boulevard de l'Hôpital, 75013 Paris



Journées du Centre de Formation des Éditions ESKA

Inscription CFEE adressée à DBJ-CONGRÈS

Contacts : Serge **KEBABTCHIEFF** – Hélène **FROMON** – Adeline **MARÉCHAL**, 12, rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris

Tél. : 01 42 86 55 69/79 – Fax : 01 42 60 45 35 – E-mail : congres@eska.fr – Site : www.eska.fr

AGRÉÉ PAR LE CONSEIL RÉGIONAL DE FORMATION MÉDICALE CONTINUE – CFEE : N° 11753436775

Pour l'association « *Je suis la sage-femme* », ce troisième colloque poursuit la réflexion engagée dans les deux premiers sur l'identité et la place de la sage-femme dans le monde.

Mais il est aussi, cette année, le fruit d'une collaboration avec *Les Dossiers de l'Obstétrique* et la société ESKA, organisatrice de congrès, de formation pour les professionnels de santé, qui inaugure ainsi l'entrée d'une revue professionnelle de sages-femmes dans l'organisation d'un colloque.

Ce partenariat s'est déroulé dans le respect et les échanges des richesses et expertises de chacun et a permis la réussite de ce colloque d'une part, mais aussi sa prolongation dans ce numéro spécial d'autre part.

Hélène de Gunzbourg et moi-même remercions les intervenants qui ont bien voulu participer à ce colloque et nous apporter leur contribution.

Violence et Sages-femmes

PAR **BENOÎT LE GOËDEC**, SAGE-FEMME, RÉDACTEUR EN CHEF

Ce colloque a réuni bon nombre d'entre nous, sages-femmes. Mais se sont invités des sociologues, historiens, philosophes, éditeurs, metteur en scène, conseillères conjugales, avocats, journalistes... preuve de l'intérêt du sujet mais aussi de la pertinence de ce type de colloque.

Nous vous rappelons que nous privilégions toujours les sciences humaines et la culture, ce qui en fait quelque chose d'unique dans le paysage actuel des congrès proposés et organisés par les sages-femmes.

Pourquoi ce sujet : Violence et sages-femmes ?

- Le contexte national actuel et de l'an passé : les attentats, les radicalisations des extrêmes, la montée des violences, islamophobie, antisémitisme, de la haine de l'autre, des communautarismes et du complotisme et les réponses qui y sont faites par les politiques et les universitaires ;
- Les paroles de haine qui se libèrent dans nos sociétés ainsi que les passages à l'acte dans les institutions, écoles, hôpital, contre les enseignants, contre les élèves et contre les soignants ;
- Mais aussi, la violence est institutionnelle, le travail qui devient parcellaire, bureaucratique, harcelant et perd son sens pour beaucoup, avec une augmentation des suicides dans le monde des soignants ;
- La violence extrême au Moyen Orient, en Syrie où le peuple se fait massacrer — et nous assistons à un véritable génocide — alors que les instances de régulation de la paix et les diplomaties sont impuissantes ou ne réagissent pas ;
- Les choix que viennent de faire les États-Unis avec l'élection de Donald Trump, le Royaume Uni avec le Brexit, et qui ne peuvent que réactiver la violence et la haine, le repli sur soi et la peur ;
- Les vagues de réfugiés qui arrivent en Europe et le discours de peur et de haine, mais aussi les solidarités et les engagements de certains ; les camps de Calais et la gestion catastrophique de nos institutions. Mais l'engagement magnifique des bénévoles, en particulier médecins et sages femmes, mais aussi artistes et militants de toutes origines et de tous pays ;
- La violence écologique sur notre mère à tous. Le climat transformé et la santé des êtres humains menacée par les perturbateurs endocriniens, les pesticides, la nourriture industrielle.

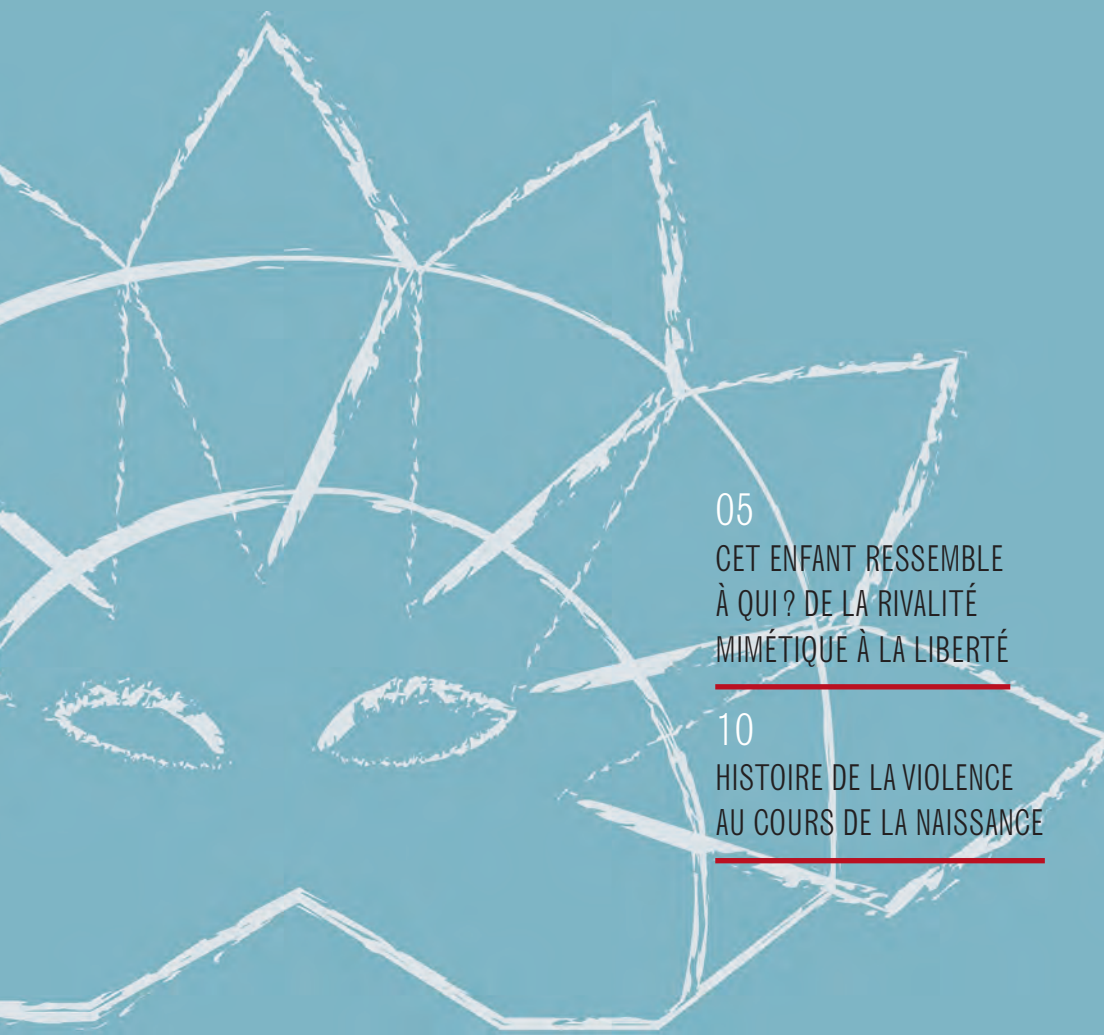
Tout ceci nous amène à réfléchir, à nous questionner, à trouver notre place de sages-femmes, de femmes, de citoyennes, et à ne pas nous endormir dans la passivité ou le ressentiment car nous avons en charge l'avenir de l'humanité.

Nous vous proposons donc ici la retranscription brute, vivante et complète de l'ensemble des présentations orales des intervenants afin de vous permettre de vivre ou revivre ce colloque et de pouvoir enrichir et poursuivre vos réflexions.

À l'année prochaine ! •



Mythes Histoire Société



05
CET ENFANT RESSEMBLE
À QUI ? DE LA RIVALITÉ
MIMÉTIQUE À LA LIBERTÉ

10
HISTOIRE DE LA VIOLENCE
AU COURS DE LA NAISSANCE

13
LA RELIGION IMPLIQUE-T-
ELLE OU RÉFRÈNE-T-ELLE
LA VIOLENCE ?
AUTOUR DE LA NAISSANCE

15
LES SORCIÈRES

18
ART, FEMMES ET VIOLENCE



Cet enfant ressemble à qui?

De la rivalité mimétique à la liberté

Commençons par l'histoire de deux enfants un peu âgés:

Valéry Giscard d'Estaing, un des anciens Présidents, n'a pas du tout apprécié que le musée du Quai-Branly prenne le nom de Jacques Chirac. Il « a tenu à rappeler à F. Fillon qu'il était, lui, à l'origine de la conversion de la gare d'Orsay, qu'il avait décidé de transformer en un musée des Arts du XIX^e siècle sous son septennat. Et qu'il trouvait injuste que son nom ne soit pas au frontispice de l'établissement dès lors que J. Chirac avait le sien quai Branly. » (Le Canard Enchaîné, 23 novembre 2016, p. 2)

Ici, nous sommes au cœur de la philosophie de René Girard. Selon lui, l'homme désire ce que son semblable désire : la même nourriture, le territoire, avoir la même coupe de cheveux, les mêmes vêtements, la même femme, ou même son nom au musée, comme l'autre. René Girard l'appelle **le désir mimétique**.

QU'EST-CE QUE C'EST ?

C'est un désir, un désir humain. Ce désir n'est pas une qualité naturelle, un besoin, comme un appétit ou avoir soif. Ce désir est mimétique : l'homme veut imiter le désir de l'autre. Ce n'est pas l'imitation d'un enfant par exemple, qui va imiter le comportement, la mimique, les mots de ses parents. Chaque enfant qui naît doit tout apprendre : comment manger, être assis, dormir ou parler. Ce mimétisme est essentiel pour pouvoir devenir autonome. Au niveau du *mimesis*, nous avons beaucoup de choses en commun avec les animaux : des instincts, des appétits. Ceux-ci sont bien ciblés, bien précis.

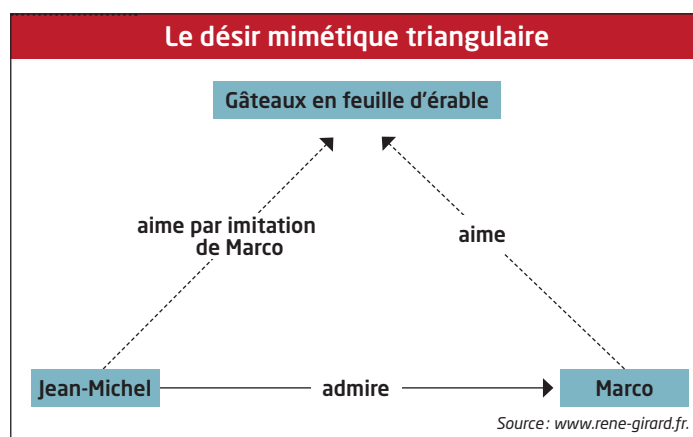
Cependant, ce n'est pas de cela que Girard va parler : il veut dévoiler quelque chose de beaucoup plus radical. Il y a quelque chose qui nous distingue des animaux : le désir mimétique.

Il va nous parler de notre illusion la plus profonde : notre désir est moins original que nous voulons croire. Notre désir dépend de celui de l'autre, celui qui est notre modèle. Nous voulons la même chose que notre modèle.

Il déconstruit l'idéologie moderne, c'est-à-dire croire que nous sommes des sujets avec des désirs autonomes. L'approche de Girard évoque une "blessure narcissique" :

le désir n'est pas aussi libre que l'individualisme moderne veut le faire croire. Girard part de l'idée que "l'authenticité" est trompeuse si on ne part pas du mécanisme du désir mimétique. La modernité est presque dans l'impuissance à penser la rivalité mimétique. L'originalité de René Girard est qu'il a analysé ce mécanisme, cette dynamique, en montrant que ce désir mimétique est à l'origine de la culture, de la vie en société, de nos relations.

Girard va proposer une réponse très spécifique en développant une approche multidisciplinaire et hybride. Il va utiliser des analyses de mythes, de tragédies grecques, la littérature européenne, d'études ethnologiques et de textes religieux pour éclaircir son modèle. Tous ces textes révèlent quelque chose d'essentiel sur la nature humaine. En analysant ces textes si diversifiés, il va lancer une hypothèse qui bouleversera beaucoup d'études sur notre vie ensemble. Ces textes dévoilent que chaque sujet désire l'objet qu'un autre désire déjà. Un objet qui n'est désiré par personne n'a pas de valeur. Le désir humain est donc, dès ses origines, un désir mimétique triangulaire : il y a un sujet, un autre, et un objet. L'autre désigne, avec son désir, ce qui est désirable. Le désir humain est toujours médiatisé par un tiers. C'est ainsi qu'à la base de chaque culture se trouve la violence.



“

Le désir humain est toujours médiatisé par un tiers. C'est ainsi qu'à la base de chaque culture se trouve la violence.

”



Médiation externe : l'autre est loin

À travers la littérature et les études anthropologiques, René Girard constate que l'objet désiré est quasi impossible à acquérir, car l'autre est loin : un esclave qui désire ce que son maître désire ; un adolescent qui imite son chanteur favori.

Quand la distance est tellement grande que le sujet qui désire et son modèle ne peuvent pas se toucher, le risque d'une violence directe reste faible : entre l'homme et son Dieu. Don Quichotte et Amadis de Gaule, un chevalier parfait, ou entre Emma Bovary et les membres d'une autre classe sociale, il y a encore une réelle distance spirituelle, physique ou social.

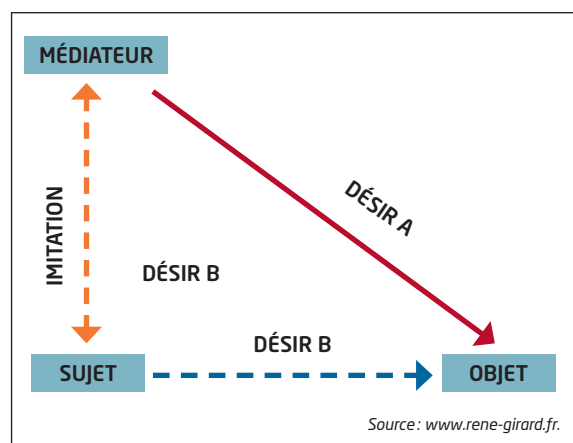
Médiation interne : l'autre est proche

Pourtant, notre histoire culturelle, avec la globalisation comme forme moderne, est telle qu'il y a une transition vers une médiation interne ; le sujet et l'autre deviennent plus proches : des voisins dans une rue qui ont le même type de maison, des collègues au travail... Le risque que l'autre devienne un rival réel grandit. La société moderne croit dans le désir autonome, spontané, indépendant et complètement subjectif, authentique. Elle la considère comme une "donnée essentielle ou ontologique". Dans nos sociétés modernes, on essaie de devenir des égaux : nous croyons dans la médiation interne.

Le sujet de la médiation externe comprend et avoue qu'il suit un modèle dans son désir. Les grands écrivains comme Cervantès, Shakespeare, Flaubert, Proust ou Dostoïevski décortiquent ces échanges dans toutes ces subtilités. C'est "la vérité romanesque".

Quand il y a une relation de médiation interne, le sujet ne dévoile plus, nie même l'origine de son désir. Il "ne sait pas" qu'il désire ce que l'autre, son modèle, désire. Pourtant, notre désir est toujours médié. René Girard l'appelle "le mensonge romantique".

Le désir mimétique est un désir triangulaire. C'est même un désir métaphysique : nous voulons être l'autre.



Ce mouvement du désir mimétique triangulaire connaît progressivement plusieurs étapes :

LE MIMÉSIS D'APPROPRIATION

- Je désire ce que tu désires, parce que tu le désires. L'autre est, dans un premier temps, le médiateur. Le sujet désire un objet à travers l'autre. L'autre est en même temps l'inspirateur, le médiateur, mais aussi déjà l'aiguillon.
- La rivalité mimétique s'installe, car l'objet désiré est "rare", "en carence", est en manque.
- Le modèle deviendra un rival pour le "je", et ce processus deviendra réciproque car le modèle-rival va voir le sujet aussi comme un rival. Le sujet devient le modèle de son modèle et l'imitateur devient l'imitateur de son imitateur. Je désire ce que tu désires et quand j'essaie d'acquérir ce que tu désires, tu le désires encore plus. On évolue toujours vers plus de réciprocité et donc vers plus de conflit. Les rivaux deviendront un obstacle mutuellement.

LE CONFLIT

- Le sujet et le modèle-rival rentrent de plus en plus dans un conflit qui deviendra une spirale. Dans ce processus, l'objet est progressivement "oublié". Privé de ses freins, le modèle se rapproche du sujet désirant.
- Ce processus aboutit à des conflits interrelationnels, à cause de ce manque et dans cette dynamique et, au lieu de respecter les différences, nous deviendrons des rivaux.
- Le ressentiment et la colère augmentent. La rivalité grandit, la jalousie s'installe. Les humiliations, les diminutions s'expriment de plus en plus.
- Les différences entre un "je" et un "tu" seront effacées : le "je" essaie d'absorber le "tu", ce qui fait que ce "je" ne soit plus un "je".
- La différence entre les sujets disparaît complètement : ils deviennent des doubles. L'absence de toute différence s'installe.
- Ceci s'appelle la véritable *ambivalence* : le sujet et son modèle se mélangent et les rivaux deviendront des doubles réels, des démons. Les doubles signifient indifférenciation, dé-symbolisation.
- L'indifférenciation aboutit à des désordres.
- La rivalité est intolérable, mais l'absence de rivalité est plus intolérable encore : elle place le sujet devant le néant. C'est bien pourquoi ce sujet fait tout pour persévérer ou pour recommencer, souvent avec la complicité obscure des partenaires qui poursuivent des buts analogues.
- La disparation des différences risque d'aboutir à une pathologie, celle du *double bind*, à un double impératif contradictoire. Le modèle-rival exprime d'abord : l'objet de mon désir est précieux, donc tu dois m'aimer.



Pourtant cet objet n'est pas accessible, donc tu peux me haïr. Pour René Girard, c'est ici qu'une pathologie interdividuelle commence. Celle-ci peut s'exprimer à travers une structure psychotique, hystérique, névrotique ou autre comme le sadomasochisme.

- Pour qu'il y ait un *double bind* mimétique au sens fort, il faut un sujet incapable d'interpréter correctement le double impératif qui vient de l'autre en tant que modèle – *imite-moi* – et en tant que rival – *ne m'imité pas*.
- La seule obsession des deux rivaux consiste à vaincre l'adversaire plutôt qu'à acquérir l'objet. C'est la disparition de l'objet qui la rend possible et, non seulement elle s'exaspère, mais elle se répand contagieusement aux alentours.

LA FOULE

- Au départ, les rivaux mimétiques se disputent un objet et la valeur de cet objet augmente en raison des convoitises rivales qu'il inspire. Plus le conflit s'exaspère, plus son enjeu devient important aux yeux des deux rivaux. En plus, ce conflit attire les autres : si deux personnes désirent la même chose, bientôt il y a trois, quatre personnes et ainsi de suite, un effet "boule de neige".
- Aux yeux des spectateurs, il n'y a plus d'enjeu du tout. La valeur, d'abord conférée par la rivalité à l'objet lui-même, non seulement continue à augmenter mais elle se détache de l'objet pour venir se fixer sur l'obstacle que chacun des adversaires constitue pour l'autre.
- Un processus aveugle de diabolisation et de haine commence.
- Ce chaos, où les diverses personnes ne se différencient plus l'une de l'autre, a un mouvement inconscient d'une foule unanime, dans laquelle apparaît un point de convergence sous la forme d'un membre de la communauté, arbitrairement choisi, et qui passe pour la cause unique du désordre.
- Le mimétisme d'appropriation change de forme : celui-ci deviendra un mimétisme antagoniste. La fameuse guerre de Hobbes, une guerre de tous contre tous se transforme en une guerre de tous contre un.

La fin de la violence : le bouc émissaire et la victime sacrificielle

LE BOUC ÉMISSAIRE

Pour créer une solution à cette violence, dans laquelle finalement tous les membres seront impliqués, il faut donc trouver un coupable. Ce choix est complètement aléatoire et imprévisible. Cette personne est toujours un étranger, d'une manière ou une d'autre ; elle peut avoir des infirmités physiques (n'avoir qu'un œil, être

borgne, boiter, ou autre) ; elle peut être trop belle ou trop laide ; cette personne peut enseigner un nouvel art ou une nouvelle technologie ; elle peut être une personne qui a un rôle ambigu dans la société, comme le griot, le troubadour, dans les sociétés ouest-africaines. Bref, il y a une transgression quelque part. Cette transgression est définie comme une impureté.

Le bouc émissaire est "choisi" par l'unanimité de la communauté, la foule ou leurs représentants. Il faut que quelqu'un soit expulsé, ou qu'il prenne la fuite, afin que la paix au sein de la société revienne.

Une violence va se cristalliser sur cette personne : c'est l'accusation par la foule d'une victime qui est vue comme responsable des désordres et catastrophes (la peste, le parricide, l'inceste, le chômage, l'homosexualité) et qui afflige la communauté, c'est-à-dire de la crise. Cette victime décharge la communauté de toute responsabilité. Le bouc émissaire deviendra le "coupable" pour cette "misère", cette "peste" (des douleurs, angoisses, une épidémie, des souffrances, des maladies contagieuses). C'est lui qui l'a provoquée. C'est sur lui ensuite que "tout" est transféré, déplacé. Ce processus est non-conscient ; c'est une suggestion, une illusion même, car en fait ce choix est assez aléatoire, sans raison claire, presque au hasard. Dans la plupart des cas, cette personne ne sait même pas qu'elle est coupable de quelque chose. Il est donc éloigné par une foule sans pitié, hystérique et en transe, par les lyncheurs de la communauté. Le bouc émissaire deviendra un monstre. Il sera exclu, il prendra la fuite ou il se suicidera. Il est mis "dehors", à l'extérieur.

LA VICTIME SACRIFICIELLE

Le bouc émissaire exclu sera ensuite sanctifié, divinisé : il suscite l'illusion d'une victime sacrificielle suprêmement active et toute-puissante. À partir de l'extérieur, cette victime engendra le mimétisme de réconciliation, la paix, la fertilité et la vitalité de la communauté.

Le bouc émissaire est donc à la fois coupable et réconciliateur. Cela suppose qu'on attribue au bouc émissaire une sorte de transcendance religieuse : il sera "sacralisé" et ainsi il deviendra un nouveau modèle à imiter. Dans la transition du bouc émissaire vers la victime sacrifi-



Le bouc émissaire est "choisi" par l'unanimité de la communauté, la foule ou leurs représentants. Il faut que quelqu'un soit expulsé, ou qu'il prenne la fuite, afin que la paix au sein de la société revienne.





cielle, il deviendra divinité au sens archaïque, c'est-à-dire toute-puissante pour le bien et le mal simultanément. La réconciliation qu'elle peut évoquer est donc un aspect sacré : la religion est ainsi à l'origine de la culture, des institutions et des rapports entre les membres d'une communauté. Cette victime incarnera le retour à la vie, fondation d'une nouvelle communauté dans laquelle se cristallisent les formes institutionnelles. Il deviendra celui qui peut aider la communauté à se réconcilier, à ne plus retomber dans la crise des rivalités. La victime sacrificielle devient le pôle unique d'un mimétisme rituel et unificateur, pacificateur.

Ce processus inconscient n'accède à la conscience que sous la forme du sacré. Celle-ci crée de nouveau de l'ordre au sein du désordre : le dedans et le dehors sont de nouveau discernés, un ici et un là, un "autrefois" et un "maintenant". La société et son cosmos distinguent de nouveau une séparation, une transcendance dans laquelle une culture puisse s'étalonner : une différence sacrée qui fonde toutes les différences.

L'ordre sacré de la culture

Le processus du désir mimétique triangulaire qui aboutit dans une victime sacrificielle dévoile ainsi la genèse des grandes institutions à partir des sacrifices rituels. L'origine culturelle dépend du religieux : les origines de toutes les institutions politiques et culturelles y trouvent leurs origines.

La vérité est que la culture humaine tire ses origines du meurtre fondateur, donc de la violence et du sacrifice. La culture, engendrée à travers ce processus religieux, va essayer de maîtriser la violence mimétique.

Pour éviter que ce premier meurtre se répète, chaque culture doit développer des pratiques religieuses et des représentations :

- Les mythes
- Les interdits/tabous
- Les rituels.

Ceux-ci sont une protection pour éviter que ce meurtre se répète, que la communauté plonge de nouveau dans un "vrai" meurtre.

LES MYTHES

Les mythes d'origine ont un rôle spécifique : ces textes racontent les événements de ce premier meurtre. Ce meurtre a réellement eu lieu. Les mythes le racontent à travers le point de vue unanime de la rage hystérique de la foule, des persécuteurs, des lyncheurs. C'est la logique de la foule. Ces mythes racontent toujours, d'une manière ou d'une autre, la même origine de la violence. On n'y discute pas la culpabilité de la victime. Pour René Girard, cette dimension de châtiment est toujours collective et non-consciente.

LES INTERDITS/TABOUS

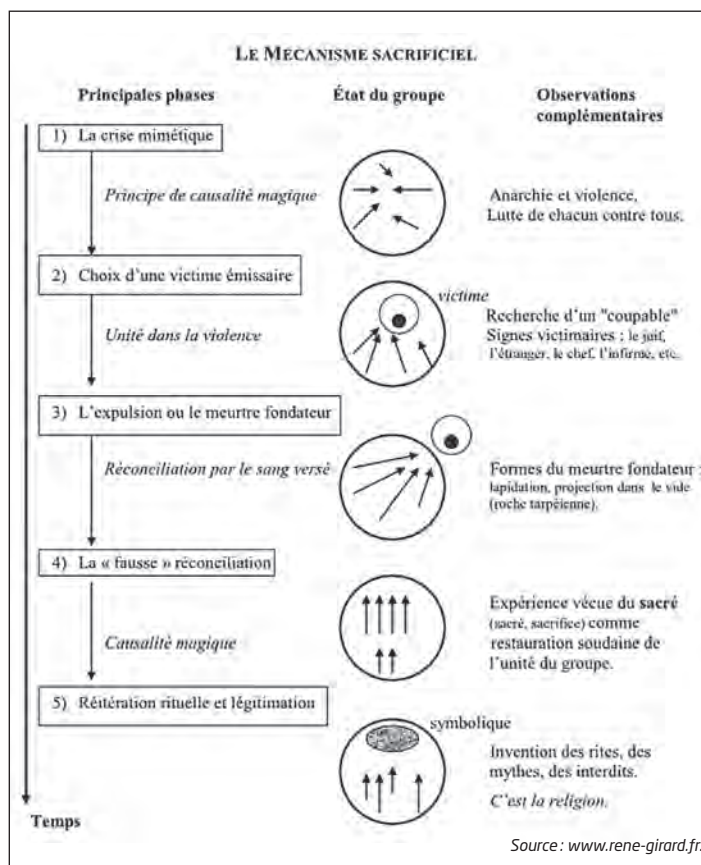
Les interdits/tabous essaient d'exclure tout élément qui risque de déstabiliser, de mettre en danger l'équilibre, la paix de la communauté. Les plus grands dangers viennent de la violence suite aux processus mimétiques au sein de la communauté, pas par des risques naturels ou environnementaux. Les interdits sont créés pour endiguer les risques de ces conflits mimétiques. Tous les interdits concernant la revanche, l'endogamie, l'inceste ont comme but de lutter contre le caractère mimétique. Il faut être vigilant face aux doubles, des personnes qui imitent. Les rapports d'évitement, des interdits alimentaires, des règles de mariage, existent afin d'éviter le retour de la violence d'origine.

LES RITES

Les rites ont la même fonction que les interdits : éviter la violence.

Tandis qu'un interdit régularise, endigue la violence, un rite la canalise. Un rite évoque le mimétisme triangulaire symboliquement.

Les rites luttent contre cette crise culturelle d'une manière qui semble, au premier degré, un peu étrange. Ceux-ci mettent en scène une crise mimétique en transgressant intentionnellement les interdits et en la finalisant par un sacrifice.





Un rite reproduit la mimésis, l'imité, l'exprime dramatiquement, avec son dénouement violent inclus. Cette violence évoquée se cristallise sur une victime qui représente le bouc émissaire original.

Les rituels et leurs sacrifices rituels ont pour but de renouveler les effets vitalisants du premier meurtre. Le mécanisme du bouc émissaire sera "joué" avec de nouvelles victimes (souvent des animaux). Cette violence, qui risque à nouveau de grimper et de transformer la communauté en une foule hystérique, sera ainsi canalisée vers un sacrifice. Le rite est donc un procédé religieux qui doit éviter le retour d'une vraie crise sacrificielle. Il prend soin de l'élimination de l'origine violente de la société, en mémorisant cette origine par un moyen plus innocent.

Par contre, ces interdits et rites comportent toujours des signes indirects du mécanisme victimaire. Le danger que la première persécution se répète est toujours là.

Ces pratiques risquent par ailleurs aussi d'évoquer de nouvelles structures de dominance, qui vont définir comment le mécanisme de violence devrait être régulé.

Répétition du mécanisme du désir mimétique triangulaire

Ce mécanisme n'est pas derrière nous pour toujours, il peut réapparaître malgré nos systèmes de défense : les interdits, les rites, le drame, les lois, l'éducation. Dans des ruptures, ou pendant des périodes de transition, par exemple, entre la société agraire et la société industrielle, celle du développement de la Nation État, notre société globalisante, les rapports interindividuels et les structures sociales changent. Dans de telles périodes, l'indifférence entre les membres risque de revenir et, ainsi, le risque de retomber dans le mécanisme du désir mimétique. La violence peut toujours revenir, elle se cache toujours quelque part.

Quel chemin Girard nous propose pour nous libérer ?

Ce processus d'indifférenciation violente continue donc à nous menacer comme un destin.

"Culture" est en fait tout ce que l'homme met en route pour éviter de replonger dans cette violence d'origine.

Être humain veut dire : ne pas tolérer la différence.

Rester humain veut dire : réparer la différence entre l'homme et son semblable.

Girard nous propose déjà d'oser accepter que la base de chaque culture et de nos rapports interindividuels sont nés à travers cette violence, y sont ancrés.

La seule manière de casser le mécanisme du désir mimétique triangulaire est, selon Girard, de montrer comment celui-ci fonctionne, d'en devenir conscient.

Il appelle cela une *conversion* : accepter que l'équilibre de la paix, de la cohésion et de la coopération soit très fragile, car la violence peut toujours resurgir.

Il faut ensuite veiller à ce que la différence soit protégée, car l'indifférence, devenir le même, est justement la base de la violence. La différence, ce qui nous distingue et nous sépare de l'autre, est justement la base d'un ordre et de la coopération.

La différence n'est pas la même chose que l'identité, car cette dernière notion est trop "fixe". L'être humain se transforme pendant sa vie et la notion de différence aidera à mieux articuler et suivre ces changements.

René Girard va encore plus loin en montrant la radicalité des écritures judéo-chrétiennes. L'Ancien et le Nouveau Testament révèlent progressivement le pouvoir structurant de la victimisation dans les religions païennes. Ces textes changent la perspective en mettant la lumière sur la victime et en attaquant la foule, les lyncheurs. La première pierre deviendra un *skandalon*. Ceci signifie l'incapacité d'échapper à l'esprit de rivalité qui est en fait un esprit de servitude, car il nous agenouille devant tous ceux qui l'emportent sur nous, sans voir l'insignifiance des enjeux. La prolifération des scandales, donc des rivalités mimétiques, est ce qui produit le désordre et l'instabilité dans la société, mais cette instabilité est arrêtée par la résolution du bouc émissaire, qui produit l'ordre.

Les textes bibliques remplacent la structure victimaire de la mythologie par un thème de victimisation qui révèle le mensonge de la mythologie. Ceux-ci décrivent les choses du point de vue de la victime, dont ils clament et révèlent l'innocence. Ces textes évoquent la possibilité que l'homme a de résister au mécanisme mimétique. Il faut éviter le point de vue de la foule et des lyncheurs, mais il faut partir de la victime : c'est la victime qui est innocente. Il ne faut pas la sacrifier, ni la sacrifier comme un bouc émissaire. Et surtout, il faut casser la structure de vouloir désirer ce que l'autre désire.

Ainsi, la naissance et la liberté de l'homme peuvent commencer. •

RÉFÉRENCES

- YouTube : René Girard philosophe.
- France Culture, www.franceculture.fr : René Girard (plusieurs entretiens et conférences)
- Association Recherches mimétiques : www.rene-girard.fr

Ouvrages de René GIRARD

- *La violence et le sacré*. Paris, Grasset, 1972
- *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris, Grasset, 1978
- *Le bouc émissaire*. Paris, Grasset, 1982
- *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Paris, Grasset, 1999
- *Les origines de la culture*. Paris, Desclée de Brouwer, 2004.



Histoire de la violence au cours de la Naissance

Ulcéré par l'injurieuse colère de Médée qu'il rejette après l'avoir trahie, Jason clame sa haine des femmes :

« Les mortels devraient avoir des enfants par quelque autre voie sans qu'il existât des femmes ».

Euripide, "Médée", (vv.573-4) 431 av. J.-C.

Cependant quelques décennies plus tard dans cette Grèce misogyne, Diotime, femme savante enseigne l'amour à Socrate :

– « En effet, dit-elle, l'objet de l'amour, Socrate, ce n'est pas comme tu l'imagines, le beau...

Et bien ! qu'est en vérité ?

C'est la procréation et l'enfantement dans la beauté.

Pas possible, m'écriai-je

Et oui, absolument, répliqua-t-elle

Mais pourquoi, précisément la procréation ?

Parce que la procréation, c'est ce que peut comporter d'éternel et d'impérissable un être mortel. Or le désir de l'immortalité, d'après ce dont nous nous sommes convenu, va forcément de pair avec le désir de ce qui est bon, s'il est vrai que l'objet de l'amour soit la possession perpétuelle de ce qui est bon. Ainsi donc, d'après ce raisonnement, l'objet de l'amour c'est aussi forcément l'immortalité ».

Platon, "De l'amour". 383 av. J.-C.

Longtemps, bien des enfants vont venir dans le ventre des femmes, sans désir, pire, et ce n'était pas exceptionnel, comme un accablement, un malheur. Même si nos prouesses psychologiques permettent, semble-t-il, d'inconsciemment désirer un enfant et consciemment de l'ignorer. D'autant que les bébés sont aussi prodigieux. Infiniment discrets durant l'éternité d'une gestation, ils peuvent, au risque de leur vie, franchir mille obstacles s'opposant à leur libération et imposer leur présence parmi leurs semblables sans crier gare.

Mais, le plus souvent, les femmes savent bien qu'ils sont présents et attendent une vie à laquelle elles n'étaient pas ou peu préparées. Aujourd'hui, dans une partie du monde qui s'étend rapidement, les femmes peuvent faire les enfants qu'elles souhaitent, accueillir avec l'homme qu'elles ont choisi. Quoi qu'on en dise, c'est un bond considérable que l'humanité a accompli si l'on partage l'analyse anthropologique de Françoise Héritier : « Si la fécondité est le lieu central de la domination du masculin, il s'ensuit que la prise par les femmes du contrôle de leur propre fécondité vécue revient pour

elle à sortir du lieu de la domination » (Françoise Héritier, *Masculin, féminin*, Odile Jacob, 1996).

Nous le savons, lorsqu'un pouvoir est mis en cause, ceux qui le détiennent ont encore la force de s'y opposer et souvent avec brutalité. Ainsi est apparu le malentendu au sujet de ce bouleversement que constitue l'égalité en droit et en dignité des femmes et des hommes.

Les femmes disposent désormais librement, comme les hommes, de leur corps, c'est-à-dire de leur vie, c'est à ce titre que leur enfant peut et doit être accueilli avec l'infini respect qu'on lui doit.

Il est cependant tout à fait clair que pour une grande partie de l'humanité, si l'égalité des femmes et des hommes est désormais un droit, l'oppression multimillénaire subie par les femmes dans le cadre du patriarcat a laissé des traces profondes dans les consciences humaines et donc dans les comportements. Elle ne peut disparaître en quelques décennies

Ainsi, durant la longue histoire de l'humanité, de nombreuses grossesses furent imposées aux femmes, y compris dans les conditions les plus odieuses, les plus violentes.

Il a pourtant fallu accepter presque constamment ces enfants de la brutalité sexuelle, du viol conjugal ou non, tant l'avortement était dangereux pour l'avenir de la fertilité, mais également pour la vie. Ou, décisions tragiques : les négliger, les abandonner, parfois même les tuer.

« Viens petit, qu'attends-tu ? ». Paroles d'une femme accueillant son enfant (13 juin 19..).

Transférée en urgence de son domicile à la maternité en raison d'une hémorragie de la délivrance, j'écoutais cette femme dont la chambre était surveillée par un gendarme après avoir traité cette complication. Le récit précis du dialogue de cette mère et de son enfant, m'émut plus que tout autre histoire de naissance. L'enfant fut rapidement trouvé mort, à peine dissimulé dans un sac en plastique, derrière un meuble.

Comment alors supporter un tel supplice et permettre à une vie parfois détestable de traverser son propre corps là où il a déjà été brutalisé ?

Et puis, une à deux femmes sur cent mourraient au cours de chaque nouvelle grossesse en raison d'anomalies osseuses consécutives au rachitisme, à la tuberculose, aux luxations de hanches, aux séquelles de la poliomyélite..., mais aussi de cardiopathie, de diabète et autres pathologies. S'y ajoutaient les hémorragies liées aux anomalies d'implantation du placenta, les éclampsies et surtout les infections tout particulièrement dans les maternités hospitalières jusqu'à la fin du XIX^e siècle.



« C'est une maladie que la grossesse, une patiente que la femme enceinte, tourmentée, douloureuse, ayant des chagrins et des sautes d'humeur d'autant plus qu'elle est oisive et imaginative »

François Mauriceau (1637-1709)

Asepsie et antiseptisme y mirent presque fin et la victoire fut quasi complète après les sulfamides, puis les antibiotiques. Mais il fallut attendre en France 1967 pour que la contraception moderne soit autorisée (!) et 1975 après un combat dont la violence mérite d'être soulignée pour que l'avortement volontaire le soit.

« Le malheur au malheur ressemble, il est profond, profond, profond... »

« Vous voudriez au ciel bleu croire »

Je le connais ce sentiment »

J'y crois aussi moi par moments »

Comme l'alouette au miroir »...

Louis Aragon

Si les pires des douleurs accompagnaient les dystocias osseuses et celles liées aux présentations fœtales incompatibles avec un accouchement physiologique, il a fallu des antibiotiques pour que la césarienne soit pratiquée sans trop de risques après la Deuxième Guerre Mondiale. Rappelons aussi que l'anesthésie utilisée dès le XIX^e siècle, est restée également une technique non dénuée de risques (2,5 morts pour 10 000 jusqu'au début des années 60).

Inventé au XVII^e siècle par une famille de médecins britanniques, les Chamberlain, le forceps, s'il a bien constitué un progrès thérapeutique, n'en a pas moins été abusivement utilisé et devient facilement un instrument de torture mortelle entre des mains inexpérimentées (Jacques Gélis, *La sage-Femme et le médecin*, 1988). Il en est de même pour les basiotripsies et cranioclasies auxquelles on a recours pour extraire un bébé qui n'était pas toujours mort : « *Pas de cranioclasie sur enfant vivant* », proclamait avec autorité Adolph Pinard au début du XX^e siècle. Craignant à juste titre les césariennes, ce père de l'obstétrique moderne préférerait la symphyséotomie, geste particulièrement violent, mais plus encore laissant de lourdes et douloureuses séquelles.

Après cette longue énumération de violences fortes ou menaçant le corps des femmes, parfois gravement et définitivement, comme les déchirures graves du périnée, on doit également rappeler que l'appel du médecin au chevet des patientes à partir du XVI^e/XVII^e siècle n'est pas principalement lié à l'attention du corps et à la vie des femmes et de leurs enfants, mais bien aux exigences populationnistes des pouvoirs monarchiques puis républicains.

Traditionnellement accompagnées, écoutées, soutenues, secourues même, par les premières professionnelles de la naissance et souvent les seules soignantes de la majorité des villages d'Europe, les sages-femmes vont devoir affronter la rivalité des médecins. Ils utilisèrent alors les armes les plus viles dans ce combat inégal :

« Les suppliants, avertis par leurs concierges et par diverses personnes de la plus haute considération que »

la respectable assemblée doit s'occuper sérieusement cette année des moyens propres à les garantir des coups meurtriers des sages-femmes et à les faire jouir paisiblement des droits, honneurs, privilèges, prérogatives, franchises, immunité dont jouissent ou doivent jouir les autres... ces plaintes porteront en premier lieu sur ce que nous ne sommes pas en sûreté pour entrer dans le monde. Ce n'est qu'en tremblant que nous osons nous y montrer étant continuellement maltraités par certaines femmes qu'on appelle matrones qui, à propos de bottes, viennent hardiment nous insulter dans nos casemates malgré nos précautions à tenir nos portes fermées. Si nous voulons nous fâcher, on nous brocarde, on nous honnit, on nous traite de drôles, de mutants, de bandits, et, on nous meurtrit, on nous écorche, on nous déchire impitoyablement : souvent on nous traite plus mal encore, on nous décapite, on nous poche les yeux, on nous brise les membres, on nous met en pièces, enfin, innocentes victimes, nous expirons parmi tous ces outrages... requêtes en plaintes présentées à nos seigneurs des états du Languedoc par les enfants à naître contre les prétendues sages-femmes ».

Ce texte découvert en 1773 nous est commenté par Bernard This dans l'ouvrage *La requête des enfants à Naître* publié en 1982. Outre l'accusation d'incompétence, de négligences de toutes sortes, elles se voient attribuer des pratiques de sorcellerie et des pouvoirs diaboliques concernant en particulier la fertilité. L'État va leur interdire la plupart des prescriptions médicamenteuses et l'utilisation d'instruments obstétricaux. C'est pourtant Louyse Bourgeois qui précise avec exactitude les conditions d'accomplissement physiologique dans la présentation de la face, l'interruption de grossesse dans les placentas prævia. C'est aussi Marie-Louise Lachapelle qui apprend aux médecins, dans le service dirigé par Jean-Louis Baudelocque, l'utilisation correcte du forceps (Jacques Gélis, 1988). La résistance active des sages-femmes s'exercera jusque dans les maternités hospitalières mais elle se brisera sur la création du corps des accoucheurs des hôpitaux à la fin du XIX^e siècle.

Si les sages-femmes vont maintenir fermement leur autorité professionnelle hors des hôpitaux jusqu'aux années 1960 en France, la pratique de l'accouchement à domicile, quoiqu'autorisée, devient l'exception tant les contraintes financières qui leur sont imposées sont rédhibitoires.

Et pourtant il existe désormais un véritable courant culturel qui revendique, le plus souvent discrètement, de vivre la



C'est pourtant Louyse Bourgeois qui précise avec exactitude les conditions d'accomplissement physiologique dans la présentation de la face, l'interruption de grossesse dans les placentas prævia.





grossesse et l'accueil des bébés hors des pistes banalisées de la protocolisation tatillonne, de l'obsession sécuritaire et de l'industrialisation de la reproduction. La naissance d'un enfant c'est d'abord et avant tout l'origine de toute relation entre les humains, de ce qui fonde le lien social, la découverte de l'autre et son infinie distinction.

Un mot sur les bébés

Un courant politique et culturel va naître dans les années 1930, au cœur de notre Europe chrétienne, soutenu, malgré son extrême criminalité, par une partie de la population, dans un pays de haute culture. Le gouvernement de l'Allemagne (national-socialiste) imagina et réalisa un type de reproduction humaine destiné à concevoir des enfants sélectionnés assurant la pérennité de la « *Race des seigneurs* ». Les naissances et l'« éducation » des enfants avaient lieu dans des maternités spécifiques nommées *Lebensborns*. Il s'agissait de « Haras humains ». Une telle aberration fut théorisée et proposée en France par le Docteur Binet-Sanglè en 1918. L'époque était traversée par la hantise de la « dégénérescence de la race ». Un *Lebensborn* fut ouvert en France (Lamorlaye, à trente kilomètres de Paris) en 1944, inauguré par Himmler en février.

« Le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, naturelle c'est finalement le fait de la natalité, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. »

Hannah Arendt, *Condition de l'Homme moderne*, 1961

Nous sortirons, au moins jusqu'à nos jours, de cette horreur. L'atmosphère de Libération, qui suit la Deuxième Guerre Mondiale, va sans doute favoriser l'apparition et permettre bientôt qu'apparaisse l'exigence d'accoucher sans douleur. Rien n'est simple, mais une telle rupture d'avec la conception antérieure de la mise au monde est considérable.

On découvre alors que le nouveau-né est aussi maltraité. Ses cris ne nous inquiètent guère. On le pend par les pieds, on lui enfonce un tube jusque dans l'estomac, on le pique, on lui inflige un jeûne de nombreuses heures. En un mot, on le violente en toute bonne conscience. Comme nous sommes savants (les médecins), nous ne manquons pas d'arguments scientifiques pour justifier un tel comportement.



Confidentes, les sages-femmes doivent cultiver cette proximité qui prévient l'inquiétude et maintient ce mélange d'extrême attention et de sérénité.



Il faut attendre les années 70 pour qu'apparaissent simultanément des initiatives de grande portée. Frédéric Leboyer, médecin accoucheur, nous apprend l'extrême respect dû à cet enfant, mieux, il nous révèle la satisfaction de vivre de ce souriant bébé. Bref, nous allons comprendre que ce bébé est une personne. Parallèlement, Bernard This, médecin psychanalyste, crée le Groupe de Recherche de l'Enfant et du Nouveau-né (G.R.E.N.N.). Et celui-ci aura pour moyens d'expression publique, les actes des différentes séances de ce groupe de recherche : les *Cahiers du Nouveau-né* qui vont paraître de 1981 jusqu'à la fin des années 90, sous la direction d'Étienne Herbinet, médecin accoucheur.

Le bébé est bien une personne. Il n'est plus cette cire molle, dont nous avait parlé le savant Aristote, destinée aux modelages par la volonté des adultes qui l'accueillent. Il est une personne unique, singulière qui vient nous apporter la vie et nous faire découvrir, émerveillé, ces richesses innombrables et nous dire si nous pouvons l'entendre.

« Et pourtant je vous dis que le bonheur existe. Ailleurs que dans le rêve, ailleurs dans les nues. Terre, terre voici ses rades inconnues »

Louis Aragon, 1956.

Éloge de la Sage-Femme

Mais alors, que sont ces souffrances que nous ne parvenons pas à faire disparaître ? Elles accompagnent encore parfois (souvent ?) grossesse, accouchement, ainsi que la naissance de cet enfant, aujourd'hui souvent désiré, attendu et même bien reçu. Que sont ces souffrances qui persistent ou réapparaissent longtemps après l'accouchement ?

Toute naissance reste mystérieuse. Qui est ce bébé ? D'où vient-il ? Que nous apporte-t-il ?

Éminemment singulier, il n'en est pas moins notre enfant et nous percevons parfois avec angoisse le poids de nos responsabilités. Il est aussi l'enfant de la communauté humaine dont les violences ne sont pas éteintes.

Alors s'impose à nous, professionnels, l'obligation de les bien accueillir, femmes, enfants, parents. Et les mieux placées pour remplir ces conditions, ce sont d'abord les sages-femmes, désormais femmes ou hommes, totalement disponibles à chacune de ces femmes qui attendent, préparent, puis viennent mettre au monde un enfant, que l'on sait en bonne santé et qui se présente simplement au bassin de sa mère.

Confidentes, les sages-femmes doivent cultiver cette proximité qui prévient l'inquiétude et maintient ce mélange d'extrême attention et de sérénité.

S'il le faut, le médecin n'est pas très loin et le réseau de soins assure un cadre fonctionnel qui doit garantir l'extrême sécurité à tous. Et puis, pour que cette naissance puisse être vécue par toute sa future communauté de vie, elle doit rester aussi proche que possible des siens, quoi qu'il en coûte ! La concentration des lieux de naissances constitue une violence institutionnelle inacceptable.



Les sages-femmes, dont la nécessité et la reconnaissance même sont réapparues quelques années, bien que l'on cherche souvent à réduire ces professionnelles, par le jeu d'une gratification culturelle et professionnelle à des fonctions de techniciennes supérieures, leur rapport à la douleur se transforme aussi. Elles sont les porteuses de vrais progrès en obstétrique. L'attention à l'eutocie en est la plus belle illustration : elles s'opposent à la systématisation non justifiée de nombreuses techniques médicales : position imposée à la femme, perfusion, sondage, rupture des membranes, analgésie péridurale, déclenchement... à la passivité qu'entraînent les protocoles infligés aux femmes, elles opposent l'activité libre et consciente. C'est bien une culture nouvelle de la naissance qui s'invente patiemment sous nos yeux en dépit d'obstacles institutionnels efficaces aux objectifs le plus souvent discutables.

Ainsi, la longue et paradoxale histoire des douleurs obstétricales mérite bien quelque intérêt. Il n'existe pas d'évidence à leur sujet comme à bien d'autres, ni quant à leur nature, leur qualité, leur signification dans un corps pensant, s'inscrivant dans une filiation toujours mystérieuse, anticipant, vivant et construisant une histoire unique et surtout percevant avec une acuité nécessairement inquiète que l'impératif de transmission de la vie se paye parfois de la perte de la sienne.

Il n'empêche qu'au-delà de la solitude, de la perception de nous-mêmes, il y a cette extraordinaire capacité des humains à entrer en relation, à vivre ensemble, à s'écouter et ainsi à soulager, tant bien que mal, toute souffrance, cette femme qui porte un bébé et qu'il est impératif d'accueillir, afin de vivre, lui et nous, c'est elle dans son travail de mise au monde qui nous apprend ce que c'est de vivre. Nous pouvons la soulager, si elle le demande, et nous devons alors, si nous l'écoutons, c'est-à-dire si nous sommes dans cette attitude, non d'apitoiement, ni même d'empathie, mais d'admiration comblée par le simple prodige de sa capacité à donner la vie. •

La religion implique-t-elle ou réfrène-t-elle la violence?

AUTOUR DE LA NAISSANCE.

À Michèle,

- 1^{er} Idéalement, la notion de Religion désigne l'élévation du sentiment au-delà de l'immédiateté vitale des besoins, de l'affairement des intérêts, et du jeu des passions. En termes hégéliens, elle assure au sein de l'esprit ainsi libéré, la médiation entre l'Art, dont elle est la "destination supérieure", et l'abstraction de la Philosophie pure, à laquelle elle donne corps.
- 2^{es} En ce sens, la Religion est l'histoire en mouvement de l'élargissement de la conscience, comme le pèlerinage développe la tolérance. Dans le Gange, au Sépulcre, à Saint-Jacques, ou au Mont Arafat, il s'agit d'accéder à la conscience de la gratuité du don de la vie, qui fonde en retour pardon, gratitude et bonté.
- 3^{es} La Religion relie (*religere*) et relègue (*relegere*). Deux racines latines pour évoquer l'acte de la relation unificatrice (le fameux *yog* sanscrit, *ce joug*), l'union dans le respect et la reconnaissance des différences. Acte de

EPI-NO
OBJECTIF PÉRINÉE INTACT
EPI-NO Delphine Plus
pour la préparation à l'accouchement et la récupération

E.M.F. Electronique Médicale de France
Distributeur exclusif France
58, rue Grande • 77130 LA GRANDE PAROISSE
code commande : OBSTETRIQUE 1316

Tél./Fax : 00 33 (0)1 60 96 24 13 E.mail : emf.epino@wanadoo.fr www.epi-no.fr

N° agrément SS : 77 260 273 6





vie spirituelle, elle est pacification, à l'œuvre face aux violences. « *Paix, paix à celui qui est loin, et à celui qui est près* » (Isaïe, 57,19).

4 La notion de Violence désigne ainsi la négation des différences, leur "profanation", l'inaptitude à la relation, qui est le propre de l'humain : « *L'homme est un nœud de relations* » (Saint-Exupéry). C'est l'inhumanité, risque paradoxalement propre à la condition humaine, celle d'un être libre, démuné d'instinct : "nu" (*gymnos*), dit Platon.

5 La différence entre les hommes s'abolit par le meurtre, qui tend à annihiler l'autre, à l'absorber. C'est pourquoi, selon Freud, la première violence impulsive, brutale, est cannibale. Accroître son "espace vital" (*Lebensraum*). Des deux fils de la Louve, Romulus, par le sacrifice de Rémus, ouvre la voie à la dévoration impériale romaine. Et Staline proposait en guerre, dans son bunker, à Milan Djilas, l'envoyé de Tito, "d'avaler" l'Albanie, avec geste expressif.

6 Mais le fratricide suppose l'abolition de la filiation. Comme Œdipe, abandonné les pieds attachés, dont les fils s'entre-tuent, les fils de la Louve n'ont plus de parents. La violence est d'abord infanticide, par possession ou abandon. Cronos dévore ses enfants, c'est l'Ogre corse de Goya. Le despote se veut sans rival. Le Pharaon de l'Exode fait noyer les petits garçons. Néron rend son épouse Poppée stérile à coups de pied.

7 Car si la Violence est la négation de la gratuité, elle est par excellence celle de la Naissance. D'où l'importance de la Nativité dans le christianisme. Dans les rues de Goa à Noël, les crèches illuminées des Indiens chrétiens de rite portugais, sont vastes comme les Cabanes de la fête juive de Soukkot. Il y a un lien. La Cabane dit la précarité, la vie comme passage, transition d'une génération à l'autre, filiation.

8 Et la Violence est négation des conditions de la Naissance, sexualité et filiation. De là, l'oppression despotique des femmes et des enfants. De là, Marie à l'étable, Hérode despote et le Martyr des Innocents, et la Fuite en Égypte. Et la manie ancienne du sacrifice humain infanticide, du Tibet à Carthage. Aujourd'hui les "bombes humaines" sont jeunes, envoyées par des vieux, féminines aussi parfois, déjà chez les Tamouls.

9 C'est que vivre par, dans et pour la filiation, cette suite d'engendrerments humains, ces *toldot adam* de Genèse 5 par lesquels la Bible hébraïque définit l'Histoire, suppose de reconnaître le prix de la vie. Cela commence sans doute paradoxalement par le respect des morts. Des préhistoriens ont trouvé des squelettes groupés dans une fosse en Espagne il y a trente mille ans. Les rites funéraires disent la conscience de la mort, en tant que

conscience de la perte d'une vie précieuse. Rites dont on voit l'amorce chez les éléphants, un temps perplexes autour du corps de leur congénère défunt.

10 Mais la Violence peut "tordre le bâton à l'envers", en inversant l'infanticide en parricide. Même la relation incestueuse peut être inversée, comme le jeune nazi des *Damnés* de Visconti violant sa mère, ou les filles de Loth de la Genèse, saoulant leur père.

Cependant, le parricide surtout est tentant, qui paraît délivrer du Despote. « *Du passé faisons table rase* » pour faire venir l'Homme Nouveau, voilà qui risque de mener au refus de la filiation.

11 Déjà dans l'Évangile de Mathieu, Joseph renonce à répudier Marie, enceinte d'Ailleurs. Or cette exaltation risque de fragiliser l'alliance entre les pères et les fils, qui doivent apprendre à marcher ensemble, comme Abraham et Isaac « *yadav* », pour une succession heureuse des temps. « *Il (Élie) tournera le cœur des pères vers les fils, et le cœur des fils vers les pères* » (Malachie 24).

12 L'esprit de la vraie Religion veut la reconnaissance de la filiation et de la sexualité, l'honneur accordé aux parents afin que la vie des enfants se prolonge, selon la cinquième parole du *Décalogue*. Que s'immisce le Malin de la satire de Roman Polanski, et le *baby* de Rosemary nous concocterait un monde de pure violence.

13 Picasso le montrait dans *Guernica*, pressentant dans le crime du bombardement des civils basques, le début d'une série exponentielle de violences arbitraires. Sa fresque est une Anti-Nativité où l'enfant mort est dans les bras de sa mère hurlante, seule dans un cachot sous la lampe électrique des tortionnaires, entre deux monstres : un cheval de guerre et un taureau belliqueux, qui ont pris diaboliquement les places de l'âne et du bœuf, doux compagnons du paysan pacifique d'Isaïe 2, et de l'Hésiode des *Travaux et des Jours*.

14 La Religion réfrène donc la Violence quand elle est une Culture de la relation et de l'attention à l'autre, qui prévient et accueille la Naissance, comme le fruit de la filiation, et de la rencontre heureuse des sexes.

Car c'est par la relation effective entre masculin et féminin, que, selon Genèse 1, 27, l'être humain advient à la ressemblance de son Dieu, gratuitement créateur. Actif quand sa femme l'accueille, l'homme est à son tour réceptif quand elle enfante : dons et accueils réciproques, faits de mutuelle admiration, et vis-à-vis triangulaire de visages.

Car si la pudeur veut que :

« *le vêtement élève le regard au visage* » (Alain), voiler le visage abolit la relation.

« *Masculin ET féminin, Il les créa* ». •



LES SORCIÈRES

Je vais vous parler de ce sujet qui me passionne. Sur quelle période s'étale la chasse aux sorcières, qui étaient les sorcières, sont-elles des femmes comme les autres ? Et surtout du contexte social, scientifique, politique et économique. Je ferai des liens avec le discrédit des matrones et des sages-femmes et avec l'émergence du médecin comme figure légitime.

Ce sera une approche féministe car je vais partir du point de vue des femmes, et c'est aussi parler de ce qu'elles vivent tous les jours. Si on élargit la focale, on peut voir aujourd'hui que le travail des femmes rassemble l'éducation, la santé, le social et le commerce. Les femmes exercent un métier où il y a besoin d'un travail humain, émotionnel, invisible. Quand on met la main sur l'épaule de quelqu'un ou qu'on lui sourit, ce n'est pas considéré comme des compétences qualifiantes, pas comme "du faire" mais "de l'être". Ce sont des compétences relationnelles qu'elles mettent en jeu tous les jours dans le travail salarié mais aussi dans l'essor du foyer car les femmes sont majoritaires dans le travail à la maison. On peut donc voir, à la fois au foyer et au travail, qu'elles occupent un travail reproductif de l'entretien de la vie. Et c'est un travail partiellement rémunéré car fait de compétences décredibilisées, invisibles, voire gratuites au foyer.

Pour les hommes, il y a trois secteurs qui en rassemblent huit sur dix : l'industrie, le transport, la construction, plutôt un travail que l'on appellera productif et qui est payé.

Cela m'amène à introduire une notion qui est la division sexuelle du travail : il y a à la fois une division du travail fait par les hommes et les femmes et une hiérarchisation.

On peut aussi analyser ainsi le rapport du médecin et de la sage-femme dans la naissance ; au médecin les gestes qui sauvent, aux sages-femmes le travail émotionnel et la normalité, l'aspect naturel, avec une différence de prestige, de salaire.



La chasse aux sorcières est un moment phare dans la division sexuelle du travail.

Ce sont des milliers de femmes, dans toute l'Europe (c'est un phénomène massif) qui vont être tuées, du XV^e au XVIII^e siècles. On a souvent tendance à penser que la chasse aux sorcières se passait au Moyen Âge, mais non : tout l'arsenal bureaucratique, les

tribunaux laïques et l'inquisition catholique ont lieu après le Moyen Âge, l'âge classique. Il y a peu de recherches sur cet événement majeur de l'histoire des femmes et c'est pourquoi des historiennes féministes, des féministes se sont emparées de ce sujet de recherche pour documenter ces épisodes. Il n'y a pas de témoignages de victimes mais des démonologues qui torturaient les femmes pour leur faire avouer leurs rapports sexuels avec le diable.

Être une sorcière était un crime d'exception. Il existait une législation qui permettait d'enquêter avec des moyens spéciaux comme la torture.

Ces femmes tuées étaient des femmes pauvres. Soit des paysannes salariées ou des femmes de l'assistance publique. Si elles étaient mariées, c'était plutôt avec des travailleurs journaliers.

Les pics de procès de sorcières correspondent à des pics de révoltes paysannes.

Dans le XVII^e siècle, 6 des 31 révoltes de la faim furent conduites par des femmes.

D'où la corrélation entre révolte et traitement de la révolte par la répression et la chasse aux sorcières.

Il y a un élément phare : la chasse aux sorcières a lieu à une époque d'accroissement du capitalisme. Il y a alors une expropriation des paysans, une privatisation des terrains communaux collectifs, à la fois lieux de vie et de survie des personnes. Des villages entiers sont détruits pour accumuler de la matière première, des terres, pour une nouvelle classe sociale (*gentry* en Angleterre par exemple) pour pouvoir les exploiter. Il y a un discrédit sur les terrains communaux qui sont accusés de favoriser la paresse et le désordre.

La période de la chasse aux sorcières est aussi celle de l'extermination des peuples du nouveau monde, le début de la traite des esclaves et, au sein de la société, des recombinaisons entre le rapport hommes-femmes, de la sexualité, des contrôles des naissances, et un changement des paradigmes scientifiques. Cela fait donc beaucoup pour cette période.

Je vais revenir sur les communaux qui permettaient la subsistance des personnes, notamment ceux qui n'avaient pas de terre et qui, ici, pouvaient ramasser du bois, des baies, faire paître leurs animaux. C'était aussi un lieu de vie, d'échanges, de décisions collectives et un lieu important pour les femmes qui pouvaient échanger des recettes et des conseils.

La conséquence de la destruction de ces lieux est que des personnes n'avaient plus de moyens de survie, plus de travail et la famine. C'est là où il y a le plus de destruction des communaux, de construction de barrières, qu'il y a le plus de procès de sorcières.

Les sorcières étaient coupables de vendre leur âme au diable par la sexualité, la pénétration, la magie, pour assassiner les enfants, les potions de leurs chairs, de les manger. C'est l'anti-valeur humaine, elles deviennent cannibales. Mais aussi de soulever des tempêtes, de voler des pénis qu'elles cachaient dans des boîtes et nids d'oiseaux. Quand on les démasquait, pour les rendre il fallait qu'elles grimpent aux arbres. Le monsieur pouvait choisir son pénis et là les sorcières leur disaient « *et non celui-là, c'est celui de l'évêque* ».

Le vol de pénis est très répandu dans les traités de démonologie. Elles sont susceptibles de castrer les hommes, symboliquement, en les rendant amoureux ou en suscitant un désir exagéré chez l'homme qui perdait alors sa capacité à se gouverner lui-même, sa capacité de travail et de contrôle de soi. Montaigne disait qu'un homme pouvait en toute situation sauvegarder les apparences, sauf dans l'acte sexuel. En fait, les femmes sexuellement actives étaient un danger public. Règne un climat de peur et une mort sociale pour quiconque est suspecté de sorcellerie. Jugée, torturée, brûlée, pendue.

Pour dénoncer une sorcière, il existe des boîtes et à la messe, le pasteur demande à des gens de témoigner contre elle, sachant que personne n'a le droit de porter secours, de défendre une sorcière. Il y a aussi des



hommes qui se font chercheurs de sorcières et qui visitent les villages pour dénoncer les femmes. Si on les paie, on peut échapper.

Les femmes portent un signe distinctif sous les robes et il faut qu'elles avouent les crimes. On demande des descriptions de rapports sexuels détaillés, de leur rencontre avec le diable. Ce sont souvent des vieilles femmes pour la plupart, à qui on a demandé de raconter leurs ébats sexuels sous la torture. Ce sont des viols psychologiques en plus de la mort sociale et effective.

Une femme jugée comme sorcière dans une petite ville de Toscane en 1594. Après être devenue veuve, elle s'établit comme guérisseuse, gagnant une réputation pour ses remèdes thérapeutiques et ses exorcismes. Elle vivait avec sa nièce et deux femmes veuves elles aussi. Une voisine veuve lui procurait des épices pour fabriquer ses médicaments; elle recevait chez elle et voyageait aussi quand on avait besoin d'elle. Pour marquer un animal, rendre visite à quelqu'un de malade, aider quelqu'un à se venger ou bien la libérer des effets d'un charme.

Ses outils étaient des huiles naturelles ou des plantes. De même que les ustensiles aident à protéger par communion ou contact. Il n'était pas son intérêt d'inspirer la peur de la communauté puisqu'elle gagnait sa vie en pratiquant son art. Elle était très populaire. Tout le monde venait à elle pour se faire soigner, pour se faire prédire l'avenir, pour retrouver un objet perdu ou pour acheter la potion d'amour. Mais elle n'échappa pas aux persécutions après le concile de 30, 1545. La contre-réforme pris position contre les guérisseurs et les guérisseuses craignant leur pouvoir et leur enracinement dans la communauté.

Ce qui est visé ici est la magie. Et la magie est la croyance que le monde est animé, invisible, qu'il y a une force en chaque chose : les éléments, les arbres les mots... que les événements comme les tempêtes puissent être la manifestation de puissances occultes. Les pauvres se servaient beaucoup de la magie car, pour parer au désastre, ils souhaitaient apaiser, amadouer ses forces afin de garder à distance la douleur, le mal et de recueillir le bien qui consistait à la fertilité, le bien-être, la santé et la vision. Par la magie, ils trouvaient des moyens de créer une relation privilégiée entre une personne et son environnement. Il y avait une connaissance très fine de la terre et de l'environnement. Cela donnait confiance aux pauvres dans leurs capacités à manipuler leur environnement naturel mais aussi social et, possiblement, subvertir de fait l'ordre établi. Et les femmes, même si elles n'étaient pas

des sorcières, comme c'était toujours à elles qu'on demandait de parquer les animaux malades, de soigner le voisin, la voisine, faire des incantations, retrouver les objets perdus, en les tuant, toute une culture était tuée. Il y a une lutte contre la magie et les personnes peuvent être mises au travail. On voit un changement de paradigme aussi dans la manière dont on voit la nature : elle n'est plus une mère nourricière mais une ressource disponible dont on peut extraire le jus et qu'on peut dominer.

Les femmes sont des piliers de la communauté et s'attaquer à elles, c'est empêcher les pauvres de contester l'ordre ecclésiastique, et l'ordre laïque. Cela permet de diviser la communauté entre hommes et femmes (les hommes ont peur de la sexualité des femmes), de créer un sentiment d'impuissance, et d'être un exécutoire pour les frustrations.

Le XVI^e siècle est l'apogée de la chasse aux sorcières et un festival de misogynie. Il y a une multiplication des figures féminines infamantes comme la putain, la sorcière, la mégère ; un muselage des femmes, (cf photo où on voit une femme muselée qu'on pouvait promener, au siècle de raison, le XVII^e). Il y a une stigmatisation de la femme désobéissante, sauvage, futile, et elle devient une cible favorite des dramaturges, des écrivains, des moralisateurs (ex : Shakespeare avec *La mégère apprivoisée* en 1593). Dans les conditions de vie des femmes, il y a une restriction dans l'espace public ; on leur ordonne de ne plus stationner devant chez elle, de ne plus être à la fenêtre. Une restriction économique : elles ne peuvent plus conduire en leur nom des activités économiques. Elles ne peuvent plus être représentées par elles-mêmes en justice, peine de mort pour une femme adultère, altération du salariat, criminalisation de la prostitution et création de l'image de la femme docile, travailleuse et silencieuse.

Les bordels sont tous fermés entre 1530 et 1560 parce qu'il y avait une explosion de la prostitution. Mais les femmes n'avaient pas grand-chose pour survivre : pas de possibilités de salariat, elles ne pouvaient pas se faire soldate de fortune, donc c'était un moyen de subsistance.

Une conséquence sur le travail est qu'il y a une baisse des salaires, à la fois pour les hommes et pour les femmes, sachant qu'une femme gagne alors deux tiers de moins qu'un homme. Les hommes travaillent jour et nuit, subviennent au besoin

des femmes et des enfants, l'exclusion du salariat provoque la dépendance physique des hommes. Au Moyen Âge, il y avait des femmes artisans. Plus de 200 corporations comportaient des femmes ; elles étaient majoritaires comme brasseuses de bière, matrones ou sages-femmes. Et il existe une campagne des artisans, bien documentée, en Italie, en France et en Allemagne, qui demande d'exclure les femmes des ateliers parce qu'elles pouvaient faire de la concurrence si elles étaient payées moins cher par les marchands capitalistes. Celles qui résistent sont accusées de mégères. Pour les femmes prolétaires, c'est-à-dire qui ne disposent que de sa force de travail — sachant que dans le capitalisme, il y a une division entre les moyens de production et les gens qui travaillent, que le but est de faire une plus-value, une large part est donc prise sur le salaire du travailleur qui n'assure plus que la subsistance —, il ne reste que des emplois non considérés et dans le foyer : nourrice, tricoteuse. Mais les travaux à domicile sont considérés comme du non-travail ; par exemple une broderie d'un habit fait à domicile n'est pas payé. L'homme dispose légalement du salaire de sa femme mais ce n'est pas le cas pour les femmes. Cela force au pariage ou à la prostitution.



Une deuxième phase de la chasse aux sorcières est l'atteinte à la sexualité et à la sexualité non procréative.

Atteinte de la sexualité du contrôle des femmes par elles-mêmes car les États, prenant en compte que la population importante a un grand sens de la richesse, le contrôle des naissances devient un enjeu public. Il y a une destruction et une criminalisation des savoirs sur leur propre corps, de l'avortement, contraception, infanticide. Cela contribue à la maternité comme travail forcé.

Et donc une stigmatisation des sexualités non procréatives. Les femmes qui ne font pas d'enfants, par exemple les vieilles femmes — Voici un extrait de 1511 : « *mais le plus charmant est d'avoir des vieilles femmes si vieilles, si cadavéreuses qu'on les croirait de retour des enfers. Répétant constamment la vie est belle, elles sont chaudes comme des chiennes ou, comme le disent les Grecs, elles sentent le bouc. Elles séduisent à prix d'or quelques jeunes faons, se fardent sans relâche, ont toujours le miroir à la main, s'épilent aux endroits secrets, étalent des mamelles flasques*



et flétries, sollicitent d'une plante chevrotante un désir qui se languit, veulent voir danser des jolies filles, écrire des billets doux » —. Elle est complètement stigmatisée; que vient-elle faire avec les jeunes.

Il existe aussi une répression des homosexuels; ils servaient de "petit bois" pour débucher les sorcières, et on mettait du fenouil sur les bûchers pour atténuer la puanteur des cadavres en décomposition. En anglais (*fagot*) et en italien (*finocchio*), ces termes désignaient les homosexuels.

Le *Maleus malificarum*, best-seller de la chasse aux sorcières, écrit par des démonologues, édité en 1490, 1580, 1650, est vraiment le livre à avoir pour reconnaître les sorcières.

Les sorcières sont donc, avant tout, des gens qui font obstacle à la procréation, pratiquer les avortements, transformer les hommes en bêtes. Il y a une dépréciation de tout le côté nature.



Tous ces discours stigmatisants ont une influence sur les matrones, femmes choisies par la communauté pour aider les autres à mettre au monde leur bébé, et puis sur les sages-femmes.

La différence étant le degré d'institutionnalisation, les sages-femmes étaient en lien avec l'Église ou le médecin et avaient eu une formation.

Les matrones sont jugées parce qu'elles sont suspectées de pratiquer des infanticides, des baptêmes sacrilèges, de kidnapper des enfants non baptisés pour pactiser avec le diable et de consommer leur chair au sabbat, grand festin, orgie. Et vu la famine de l'époque, cela faisait délirer d'imaginer des gens manger.

À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, on ne leur attribue plus de pouvoirs mais on stigmatise au contraire leur incompétence. Et cela va beaucoup toucher les sages-femmes, même celles qui ont une superbe carrière, qui ont été formées à Paris, sages-femmes du Roi. Il y a toute une cabale contre Louise Bourgeois: tout est prétexte à la traiter de femme arrogante, incurieuse et négligente.

En ce qui concerne l'avènement de la médecine, les médecins et les chirurgiens n'avaient pas de connaissances pratiques de l'accouchement. On voit les grands physiiciens comme Mauriceau apparaître mais, au contraire d'Ambroise Paré, ils ne font pas des analyses que sur des corps morts

mais confrontent le mort et le vivant, les autopsies et les femmes accouchant. Ils font développer une clinique de la femme qui accouche. Et c'est cela que permet la chasse aux sorcières: un accès, un lieu de savoirs, c'est-à-dire le lit de la patiente. Il faut aussi comprendre la lutte entre la sage-femme et le médecin pour un accès à la vie et comment on va décrire la vie. L'ambition n'est pas que de s'occuper d'accouchements pathologiques mais de décrire le vivant, avec leurs mots, qui ne sont plus les mots des femmes. Ensuite, ce sont les sages-femmes qui viennent apprendre avec lui. Les femmes n'ont plus l'organisation d'un savoir qui les concerne, la perception des corps des femmes par elles-mêmes n'a plus d'espace social. On parodie les caquets de l'accouchée, on fait sortir la communauté des femmes. Le mot "commérage" prend un aspect négatif pendant cette période de la chasse aux sorcières.

Cette nouvelle science va permettre la rationalisation des questions des populations, importantes à cette époque. Les sages-femmes vont se professionnaliser mais doivent montrer patte blanche car elles sont discréditées en tant que femmes. Elles prêtent serment devant un médecin. Et si elles sont économiquement, dépendantes, elles sont plus dociles. Elles vont même faire partie d'une police féminine pour dénoncer les veuves, les filles seules enceintes.

Elles bénéficient de cours d'accouchement qui peuvent être souvent utiles. Madame Du Coudray, après la chasse aux sorcières, fait des cours d'accouchement parce que les gens n'ont pas trop de connaissances et il y a un désastre sur les pratiques d'accouchement. Après son passage, tour de 25 ans, les cours qu'elle avait instaurés vont être repris quasi exclusivement par les chirurgiens. Ils sont confirmés comme dépositaires du savoir sur les femmes.



La conclusion de la chasse aux sorcières est que c'est une initiative politique, une phase d'accroissement du capitalisme, un passage à une autre conception de la vie, la nature; et les femmes sont disciplinées, méprisées, cartographiées. Est tuée une culture rurale autrefois légitime dont les femmes étaient les dépositaires. On exproprie les paysans des terres collectives; on exproprie les femmes de leur propre corps; une assignation au travail reproductif, maternité en étant un, l'élevage des enfants aussi. Il y a une maximi-

sation de la division sexuelle au travail: aux hommes le travail productif valorisé, payé, aux femmes le travail reproductif gratuit ou presque. On tue les liens entre les gens, les liens communautaires et la relation qu'ils établissent avec leur environnement.

La chasse aux sorcières permet aussi de mater la révolte des pauvres pour un autre monde, partage des richesses. Cela brise le monopole des femmes sur la production des savoirs qui les concernent, elles. On peut comprendre le changement de figure légitime de la naissance entre sage-femme et médecin dans ce contexte.

C'était important pour moi de vous parler des sorcières, car j'ai enquêté sur l'accouchement à domicile pendant mes études de sociologie et cela m'a permis de me situer en tant que sage-femme, et de comprendre dans quel milieu j'évoluais.

Cela a été difficile de lire ce livre, *Caliban et la sorcière*, référence d'une historienne féministe qui parle de la chasse aux sorcières, parce que c'est mettre un *oui* sur toutes les oppressions qu'ont pu subir les femmes, qu'elles peuvent encore subir parce que cela imprègne la psyché collective de tuer ces milliers de femmes et la rhétorique qui y est assimilée. C'est difficile de lire et de dire un *oui* sur toute cette souffrance mais c'est aussi pouvoir se réapproprier les figures délégitimées, le corps, les émotions.

Je suis sage-femme, je fais à la fois un travail douloureux et gentil car cela ne s'exclut pas, je développe un type de connaissances particulier. Et c'est ce que j'ai remarqué dans l'accouchement à domicile: une connaissance particulière des femmes, du processus de l'accouchement qui m'a intéressée. Tout un tas de compétences incorporées, qui utilisent les sens, l'émotion. Et cela m'a permis de me rendre compte aussi du sexisme qui était disponible pour caricaturer les femmes et les sages-femmes, et surtout celles qui veulent développer une autre manière de voir la naissance. Pas forcément folles, hystériques. On peut voir des relents de ce sexisme avec les sages-femmes et l'IVG quand les médecins disent qu'on met en danger les femmes en confiant l'IVG aux sages-femmes.

Dans cette chasse aux sorcières, on voit qu'il y a une destruction des liens entre les gens, et c'est pour cela que je vous remercie d'être là, pour faire des liens entre nous, libérer la parole des sages-femmes, des femmes peut être, j'espère, et de faire votre révolution à votre manière. •



ART, FEMMES ET VIOLENCE

Je suis aujourd'hui présente en tant que médiatrice culturelle, mais je souhaite surtout partager avec vous une vision personnelle d'un sujet qui me tient à cœur. Cette rencontre est l'occasion d'explorer ensemble les mondes de l'art à la découverte de quelques œuvres, et de mettre en lumière le chemin qu'il reste à parcourir pour une reconnaissance des violences subies par les femmes.

Aujourd'hui, la culture est un milieu majoritairement gouverné par les hommes. Mais les femmes ont toujours été un sujet de prédilection pour les artistes. Pourtant, si vous pensez à des œuvres célèbres, que voyez-vous ? *La Joconde*, *le Penseur*, *Le Radeau de la Méduse* ? Si je vous dis "art", visualisez-vous l'inégalité entre les femmes et les hommes ? La maltraitance des femmes ? La domination masculine ? Personnellement, ce n'est pas la première chose à laquelle je pense. Et à l'inverse, quand je pense "violences faites aux femmes", je ne pense pas non plus à une œuvre d'art... En effet, si ces sujets peuvent être présents en filigrane des œuvres, quand nous analysons le contexte de la création, l'époque, le lieu, la commande, le parcours de l'œuvre, en sont-ils réellement le sujet ?

Le machisme, la normativité des genres sont bien présents dans une multitude de représentations artistiques depuis tous temps. Mais ils n'en sont pas le sujet, ils ne sont pas critiqués, ils ne sont même pas nécessairement pensés. Ils sont incorporés et reproduits par les artistes, qui créent dans un contexte sociétal, de même que par le public, qui accepte ces œuvres, avec une réception biaisée par le conditionnement social. C'est ainsi aussi que nous reconnaissons le "beau", que nous intellectualisons la démarche artistique contemporaine, que nous interprétons les narrations. Et c'est aussi la raison pour laquelle les avant-gardes choquent, surprennent, voire horrifient.

Pourtant, aujourd'hui, le seul accès qu'a le grand public aux représentations des violences faites aux femmes réside-t-il uniquement dans les campagnes de sensibilisation ? Non, mais les œuvres abordant ce sujet semblent encore trop rares, et diffusées à petite échelle. Elles restent inconnues, inaccessibles.

Or, un objet n'est-il pas reconnu, soutenu, défendu, dès qu'il commence à être publicisé ? La représentation, la publicité et la diffusion des œuvres participent à l'ampleur des luttes sociales. C'est ainsi que les musiciens des années 60-70 ont donné corps à la libération des mœurs, par exemple les paroles et modes de jeux de Jimmy Hendrix résonnant avec mai 68 et la lutte contre la guerre du Vietnam. C'est ainsi que la *Liberté guidant le peuple* a fait de Marianne un symbole de la République. C'est ainsi que, en toutes circonstances, de

manière assumée ou non, l'art a été et est un objet de propagande. Car **représenter fait exister**. La représentation des phénomènes d'inégalité sociale, des enjeux à la fois intimes et publics qu'ils révèlent, et dès lors des luttes qu'ils engagent, cette action de les représenter leur donne du poids, d'autant plus si elle est portée par un artiste ayant assis sa légitimité. Prenons l'exemple de JR, *street* artiste très célèbre qui donne à voir au monde, grâce à l'exposition dans l'espace public, les visages des invisibles, qu'ils soient des jeunes de banlieue ou des populations civiles victimes de bombardements.

Je vous propose donc simplement une réflexion sur la représentation des violences faites aux femmes dans l'art, violences faites à leur corps, mais aussi à leur identité, à leur intégrité, ainsi que la violence des attentes de genre, avec un arrêt sur image sur quelques œuvres. Mais, avant même de parler de représentation des violences, il me paraît important de prendre le temps de réfléchir aux violences subies par les femmes dans le monde de l'art. Car les mondes de l'art ont semblé entretenir pendant longtemps avec les femmes une relation de désamour, de mépris, de violence.

Léonard de Vinci, Picasso, Jeff Koons, Baudelaire, Johnny Hallyday, Rodin, Molière, Shakespeare, Brassens, Rembrandt, Monet, Lully, Mourad Merzouki, La Fontaine, Mozart, David Bowie, Bach, Renoir, Victor Hugo, Mickael Jackson, Bob Wilson, Proust, Duchamp... Tous des artistes célèbres et reconnus, ce sont les premiers noms qui nous viennent à l'esprit quand on pense "artiste que tout le monde connaît". Artistes, ils le sont, talentueux, ils le sont, célèbres, ils le sont. Et ceux-là même à qui nous pensons en premier, ce sont aussi tous des hommes. Faites le test, auprès de votre famille, auprès de vos amis : nous pensons à eux car ils sont largement plus médiatisés et largement plus connus du grand public que des artistes femmes.

Niki de Saint-Phalle, Marguerite Duras, Camille Claudel, George Sand, Ariane Mnouchkine, Louise Bourgeois, Sylvia Monfort, Pina Bausch, Berthe Morisot, Simone de Beauvoir, Édith Piaf, J.K. Rowling, Sophie Calle. Par rapport aux artistes hommes que j'ai cités plus haut (d'ailleurs plus nombreux), que savez-vous de ces artistes-là ? De leurs œuvres ? En avez-vous même déjà entendu parler ?



- **George Sand.** Prendre un nom d'homme pour être artiste.
- **Niki de Saint-Phalle.** Obligée de renoncer à ses enfants pour se consacrer à son art, affirmant : « *je n'accepterais pas les limites que ma mère tentait d'imposer à ma vie parce que j'étais une femme* ».
- **Camille Claudel.** Dans l'ombre de Rodin, réduite à la muse et l'élève, dans l'ombre de l'asile, folle parce qu'artiste.
- **Berthe Morisot.** Connue pour être la femme au bouquet de violettes peinte par Manet davantage que pour son œuvre. Berthe Morisot qui raconte qu'elle « *voyait constamment sa position de femme du monde voiler sa qualité d'artiste* ». Peintre impressionniste qui a su se faire connaître, elle n'a cependant pas été reconnue dans la société en tant qu'artiste : en effet, sur son certificat de décès figure la mention "sans profession".

La première violence subie par les femmes dans le monde de l'art n'est pas représentée, n'est pas imagée, n'est pas mise en scène, justement elle n'est pas. C'est la violence de l'absence. Les femmes artistes n'ont très longtemps pas eu leur place en société (le Salon a été interdit aux femmes jusqu'en 1896). Et quand une capacité de création leur a été reconnue, qu'un espace leur a été accordé – ou surtout qu'elles ont su le saisir – elles restent dans l'ombre, sont bien moins publicisées, bien moins légitimées, elles sont toujours ramenées au statut d'élèves ou de compagnes d'artistes hommes. Aujourd'hui, heureusement c'est différent. Les femmes ont leur place, elles peuvent être artistes. Mais la majorité des grands artistes contemporains médiatisés sont toujours des hommes. Le pourcentage d'œuvres de femmes dans les collections publiques est très réduit : 14 % seulement de la collection entière du Musée National d'Art Moderne. Les artistes femmes qui figurent dans les ouvrages sur l'histoire de l'art, y compris l'histoire de l'art contemporain, sont également peu nombreuses. Dans le domaine des arts vivants, les femmes représentent à peine 39 % des chorégraphes, 26 % des metteurs en scène, 4 % des chefs d'orchestres et 1 % des compositrices. Dans l'art comme ailleurs, les femmes semblent devoir faire doublement leurs preuves.

Les femmes ont pourtant toujours été représentées. Tour à tour mère, vierge, sainte, mythique, divine, muse, puis travailleuse, la femme, la femme comme modèle, comme idéal, comme représentation de ce que la femme de l'époque doit être, la femme est présente dans les arts. Les femmes en revanche, dans toute leur complexité, leur diversité, leur unicité, ne sont que très peu



◀ *Jeanne au bûcher*, 1886,
Jules-Eugène Lenepveu

▼ *Le Verrou*, 1777, Fragonard



mises en jeu. Elles sont réduites aux canons. Le théâtre, dès l'Antiquité, raconte dans ses tragédies les destins déchirants de certaines femmes. Racine, au XVII^e siècle, reprend par exemple l'histoire d'Iphigénie, enfant sacrifiée pour la guerre, et la douleur de sa mère. Mais quand les violences subies par des femmes sont représentées, elles sont réduites aux femmes martyres : Jeanne d'Arc, par exemple, dans l'œuvre *Jeanne au bûcher* peinte en 1886 par Jules Eugène Lenepveu (*ci-dessus*).

Ou bien, ce sont des femmes coupables et pardonnées (*Le Christ et la femme adultère*, représenté par Poussin par exemple, où le sujet est la parabole et non la violence subie par la femme).

Ce ne sont pas des violences quotidiennes, nous n'y voyons pas la violence banalisée. En bref, dans l'histoire de l'art, nous ne trouvons pas d'exemple connu, médiatisé, d'œuvre représentant des violences subies par les femmes. Mais en cherchant bien, et en allant vers le contemporain, nous pouvons trouver une sélection d'artistes abordant ce sujet...

Je vous propose un petit jeu. Je vais vous raconter le sujet d'un tableau, essayez de vous le représenter, d'imaginer la scène.

■ Ça se passe dans une chambre. Le lit est défait, les draps blancs et rouges sont fripés. La pièce est plongée dans une semi-pénombre. Debout près de la porte, un homme en sous-vêtements tient fermement une femme par la taille, et tout en la tirant vers lui, se dresse pour verrouiller la porte de la chambre. La femme, à le cou tendu en arrière pour s'éloigner de l'homme, elle se débat, elle le repousse, et tente en vain de l'empêcher d'atteindre le verrou. Sa robe est en train de se défaire. Ce tableau est surnommé *Le Viol*.

Est-ce ce que vous avez imaginé ? Ce tableau a été peint par Fragonard en 1777, et s'intitule **Le Verrou** (*ci-dessus*). C'est la période du libertinage, et Fragonard est "le" peintre de l'érotisme et des scènes galantes. Cette toile représente un jeu de séduction, mettant en scène la résistance de la femme et l'affirmation par l'homme des conditions de la possession. C'est lui qui

14 %

de femmes dans la
collection du Musée
National d'Art Moderne

39 %

de femmes
chorégraphes

26 %

de femmes
metteurs en scène

4 %

de femmes
chefs
d'orchestres

1 %

de femmes
composi-
trices



est acteur, qui est décideur, qui est dominateur. La femme, dont le consentement est débattu parmi les critiques, est en tout cas passive. Sa résistance, qui, qu'elle soit jouée ou sincère, est avérée, est vaine; et son corps est déjà objectivé par le lit en désordre (selon l'historien de l'art Daniel Arasse s'y dessinent seins, genoux, rouge entre les jambes, pénis, ce qui est accentué par le fait que ce soit le même tissu que sa robe). Cette dimension passive et fataliste pour la femme dans l'acte sexuel est confortée par les objets qui l'entourent : la pomme rappelle le péché originel, et la faute d'Ève, ramenant la femme du tableau à un destin dont elle ne peut s'échapper, tout comme le bouquet de fleurs au sol qui évoque la défloration. La femme est objet de désir, de plaisir, aussi par son impuissance. Tout cela est déjà présent dans le titre, *Le Verrou*, qui souligne l'absence de fuite, l'impossibilité d'une échappée. Verrou, objet lui-même érotique. Fragonard a peut-être voulu ici représenter de manière délicate une scène de viol. Mais au sein de la délicatesse, de l'aspect frivole de la toile, une véritable violence émane de l'œuvre. La femme est la victime sacrifiée, piégée entre une issue impossible, concrétisée par le verrou, et la couche (et l'acte sexuel inévitable), prête à l'absorber. C'est surtout la violence de la réification du corps de la femme qui est à l'œuvre. Mais il faut bien sûr garder à l'esprit que ces interprétations sont faites avec nos yeux, aujourd'hui, par le prisme de notre société, et que si la résistance, voire le viol, étaient dans l'esprit du peintre, ils n'avaient certainement pas le même poids ni la même signification.

C'est pourquoi je vous propose à présent d'évoquer des artistes plus contemporains, à commencer par une femme, Louise Bourgeois.

■ **Louise Bourgeois**, artiste plasticienne majeure de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e, fonde sa création sur la mémoire, l'émotion, la réactivation des souvenirs d'enfance. Elle travaille dans une logique subjective, et dans un langage autobiographique. Et elle crée donc aussi en tant que femme. Dans son œuvre *Femme-maison*, créée en 1946-1947, l'artiste illustre le poids qu'une femme porte sur son épaule, entre attributions sociales, personnelles et familiales. La maison évoque ainsi les responsabilités d'une femme au foyer. Louise Bourgeois crée un contraste entre le corps rose de la femme et la maison, grise, froide. De plus, la femme est représentée par un corps nu, dont les seuls détails sont les organes sexuels (la poitrine, le sexe), et dont la tête est finalement la fonction. La tête de la femme est ainsi remplacée par une maison, ce qui isole son corps du monde extérieur et instaure la prééminence de la sphère domestique. La femme est enfermée dans la maison, aucun trait de son visage n'apparaît, nous l'imaginons bien cloisonnée entre les murs, sans fenêtre ou porte ouverte sur le monde. Le sexe ressort particulièrement par le

jeu des couleurs utilisées, et la forme du corps peut finalement s'apparenter à celle d'un pénis montrant peut-être une vision de la femme par le biais du regard de l'homme, l'homme étant celui qui fait exister la femme : en lui donnant le rôle de la ménagère, et en activant son corps en tant qu'objet sexuel. Le phallus représentant le père est un fil rouge de l'œuvre de Louise Bourgeois, tout comme l'araignée pour la mère. De plus, la forme en bas à droite de la toile peut évoquer l'utérus, et la fonction reproductrice du corps féminin. Cela peut rappeler la représentation de sa mère comme une araignée qui tisse (sa mère était tapissière), la forme étant composée d'une multitude de fils. 1946, les femmes sont cantonnées à la maison, en effet, or cette maison-là représente pourtant aussi pour Louise Bourgeois le « *contenant idéal de tous les souvenirs et en particulier ceux de l'enfance* », en écho à sa propre vie familiale difficile, et à son père "indigne". Pour elle, les maisons sont les lieux de la femme, non de l'homme, et de la maternité. Son travail sur les maisons aboutit aux cellules, des cages qui reconstituent des pièces d'une maison, des moments de vie.

■ Plus récemment, **Annette Messenger** aborde, quant à elle, les stéréotypes de genre. Annette Messenger est une plasticienne, sculptrice et photographe, qui travaille sur les clichés entourant l'image de la femme. Dans son œuvre *Tortures volontaires*, créée en 1972, qui rassemble 80 photographies, elle met en scène toutes les zones du corps féminin maltraitées par les femmes pour correspondre aux critères de beauté édictés par la société : épilation, maigreur imposée, corps malmenés.

D'un autre côté, son œuvre *Les 200 proverbes* reproduit, en les brodant sur un tissu, les idées préconçues



▲ *Tortures volontaires*, 1972, Annette Messenger.

◀ *Femme maison*, 1946-1947, Louise Bourgeois.

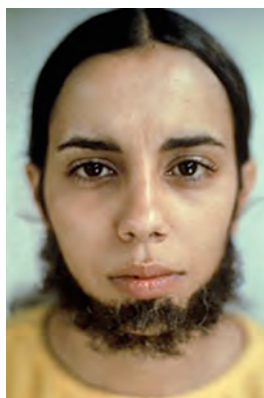


à l'égard des femmes : « la femme la plus heureuse n'a pas d'histoires », « la femme est la créature la plus subtile du règne animal », « si la femme était bonne, Dieu aussi en aurait une », « la mauvaise herbe pousse dans le foyer où la femme a la parole », « l'homme pense la femme dépense », « la femme est un être qui s'habille, babille et se déshabille »... Annette Messenger ne laisse rien au hasard, choisissant ici un support emblématique d'une activité dite féminine : la couture.

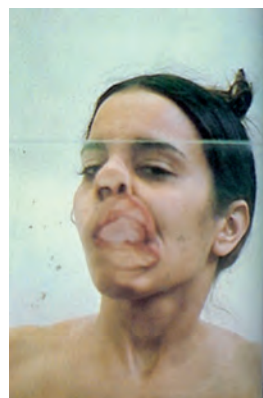
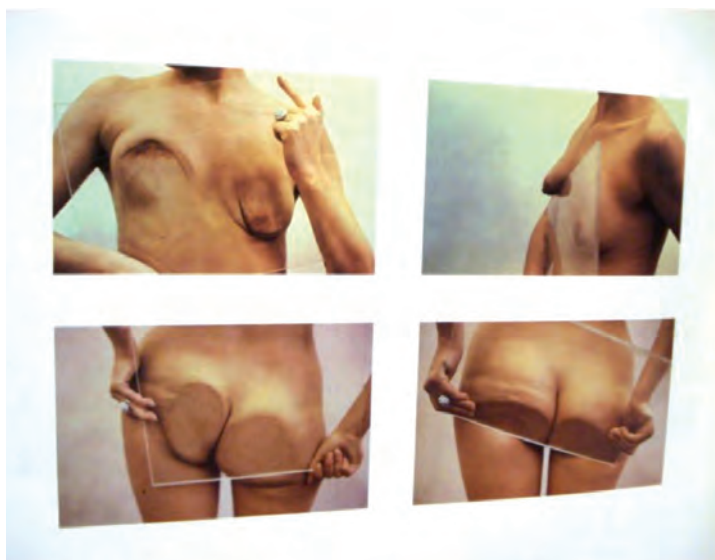
■ À la même époque, au début des années 70, une autre artiste fournit une œuvre prolifique en matière de violence subie par les femmes. **Ana Mendieta** est née en 1948 à Cuba, et connaît l'exil très jeune, en arrivant aux États-Unis à 13 ans. Ses performances font partie des actions les plus radicales de l'histoire de l'art féministe. L'artiste nourrit sa création de ses expériences personnelles, pour explorer des problématiques universelles, comme la relation au corps, à la nature, les femmes, l'exil, la violence, les identités (raciales, sexuelles et culturelles), les discriminations et injustices sociales. Longtemps, son œuvre est restée dans l'ombre du sculpteur minimaliste Carl André, son amant. Sa mémoire ressurgit avec sa mort tragique, à 36 ans, par une chute du 34^e étage. Celle-ci a posé la question du meurtre ou du suicide, le couple vivant des disputes violentes, et Carl André a finalement été relaxé.

Elle crée en 1972 une série questionnant les problématiques de genre, *Facial Hair Transplant*. Dans ces œuvres inspirées par l'œuvre de Duchamp *L.H.O.O.Q.*, qui représente la Joconde transsexuelle, Ana Mendieta colle sur son visage la barbe de son camarade Morty Sklar. Elle fait cela pour capter sa force, mettant en lumière les caractéristiques attachées à la virilité et la féminité, et l'absurdité de l'acquisition de la force, caractéristique masculine, par le biais d'une transplantation d'attributs masculins : les poils faciaux.

En 1973, en réaction au viol et au meurtre d'une étudiante sur son campus, elle organise une performance, *Rape Scene*. Ana Mendieta recrée la scène du crime, met en scène son propre viol, invitant le public à entrer dans son appartement pour la trouver attachée à une table, les jambes, les fesses et le sexe nus, la tête dans une flaque de sang, le bas-ventre maculé de sang. Elle reste immobile pendant une heure, laissant le spectateur face à la violence de la scène, voyeur invité à regarder en face la réalité du viol. Ana Mendieta accorde en effet une grande importance au caractère réel de ses œuvres. Elle dit elle-même que « le tournant de son art s'est produit en 1972, lorsqu'elle reconnut que ses peintures n'étaient pas assez réelles pour ce que le tableau devait communiquer ». C'est pourquoi, elle se tourne vers la performance, qui permet une confrontation plus directe. La mise en scène de son propre corps lui permet de donner davantage de puissance au message qu'elle veut faire passer. Elle met volontairement en valeur des aspects choquants de la représentation des



Ana Mendieta

Facial Hair Transplant, 1972,▼ *Glass on Body, 1972.*

abus sexuels, et utilise une masse considérable de sang animal. Le sang, très présent dans son œuvre, traduit le déchirement vécu par l'artiste par son exil, mais aussi l'oppression quotidienne vécue par les femmes. En écho peut-être au sang tabou des règles, bien connu des femmes, et au sang versé par la violence physique qu'elles subissent, le sang devient moyen d'expression, de représentation, de reconnaissance de la lutte engagée contre les violences.

Dans ses œuvres *Glass on Body* et *Facial Variation Cosmetic*, créées en 1972, Ana Mendieta colle son visage contre une vitre, comme pour passer au travers. Son visage et son corps en sont déformés, défigurés, malmenés. Le verre symbolise le mur invisible contre lequel les femmes se heurtent sans cesse dans la société et dans leurs foyers. Au-delà de la violence physique, Ana Mendieta traite donc aussi de la violence symbolique subie par les femmes, humiliées, rabaissées, toujours traitées comme inférieure aux hommes. Malgré la violence avec laquelle elle affronte le carreau de verre, elle ne réussit pas à détruire l'obstacle. La défiguration des visages peut toujours aussi renvoyer à ceux des femmes battues.



■ Dans une même volonté de réalisme et de susciter une réaction directe des spectateurs, nous pouvons évoquer une œuvre d'aujourd'hui, installée sans autorisation dans l'espace public par l'artiste polonais **Jerzy Bogdan Szumczyk**, étudiant des Beaux-arts de Gdansk, au nord de la Pologne. Cette œuvre, intitulée *Komm Frau*, soit « Viens femme » en allemand, est une sculpture qu'il a choisi de poser symboliquement sur l'avenue de la Victoire à Gdansk, qui est initialement un hommage à la libération par les Soviétiques de la Pologne. Cette œuvre représente un soldat soviétique en train de violer une femme enceinte. La femme est sur le dos, les jambes écartées, et le soldat la tient d'une main par les cheveux, tout en lui plaquant un revolver dans la bouche. Le soldat a le regard à moitié dissimulé sous son casque. Grandeur nature, *Komm Frau* est volontairement sculptée de façon très réaliste : l'artiste a voulu, avec cette œuvre, passer un message de paix, en dénonçant les tragédies des femmes et les horreurs de la guerre. Il a dit s'être inspiré de textes d'historiens relatant les atrocités commises par l'Armée rouge à la fin de la Seconde guerre mondiale. La pratique du viol était alors encouragée par Staline comme moyen pour terroriser les populations.



▲ *Komm Frau*,
Jerzy Bogdan
Szumczyk.

Les historiens allemands et polonais estiment à près de 2 millions le nombre de femmes violées par l'Armée rouge pendant la Seconde guerre mondiale, dont plusieurs milliers en Pologne. L'œuvre est taxée par les politiques et notamment l'ambassadeur russe en Pologne de « pseudo-art », « vulgaire », ouvertement blasphématoire », « insultant la mémoire des soldats morts pour la liberté de la Pologne ». La police a retiré l'œuvre au bout de quelques heures. L'artiste, qui avait été arrêté, a finalement été relâché mais risque des poursuites judiciaires pour incitation à la haine nationale. *Komm Frau* représente donc rétrospectivement une réalité de la guerre : la violence subie par les femmes, prises comme des objets de domination par les belligérants, humiliées et laissées pour mortes. Une réalité encore à l'œuvre dans le monde aujourd'hui.

Pourtant, ce n'est pas tant le réalisme et la représentation de la violence qui choquent, la question des femmes n'est pas abordée : c'est le fait que l'œuvre représente un soldat soviétique qui est mis en avant, et considéré comme insultant. Finalement, alors même que la violence faite à la femme est le sujet central de l'œuvre, pour parler des horreurs de la guerre et de ses victimes innocentes, celle-ci est reléguée au second plan, pour mettre en avant la gloire nationale. Ça illustre bien le talent des gouvernements à fermer les yeux sur le passé et à ne pas admettre leur responsabilité et les horreurs de leurs propres comportements, sous prétexte de gloire dans un sacrifice pour la nation.

Encore en espace public, je vous ramène cette fois-ci à Paris.

■ Comme chez Louise Bourgeois, la réification de la femme ramenée à son corps objectivé se retrouve dans l'œuvre de **Robert Combas**, *La Femme lumière de l'homme*. Cette fresque murale se situe rue des Haudriettes dans le 3^e arrondissement parisien. Elle représente tout en haut un univers rappelant Don Quichotte se battant contre les moulins à vent.

La partie du milieu met en scène un homme assis au centre d'une pièce envahie de livres, sur les étagères, sur le sol, partout autour de lui. Il est éclairé à la bougie, semble issu d'une autre époque.

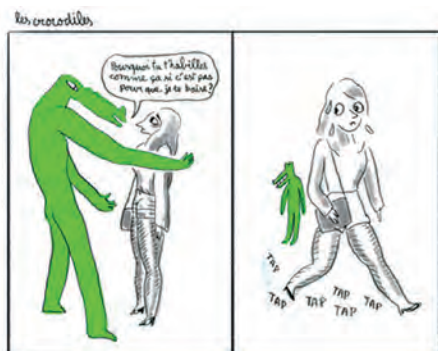
La dernière partie, en bas de la fresque, nous ramène à une époque contemporaine et reprend la même composition que la partie supérieure, avec un homme assis au centre. Sauf que cette fois-ci, la pièce est très rangée, il lit un livre, et à la place même de la bougie se situe... une femme-lampe. L'homme est le centre de l'attention, les seuls objets dont il est entouré sont un tableau, une plante, et cette lampe. La femme est réifiée, ramenée au même niveau que des objets vides de sens. Tout comme la *Femme-maison* de Louise Bourgeois, cette femme-lampe n'a pas de tête : l'abat-jour en fait office. Et son corps est nu, ses attributs sexuels bien visibles. Elle n'est même représentée que par ceux-ci, ses bras étant inexistantes. La femme, ici, n'est pas du tout actrice, elle est passive, allumée ou éteinte selon le bon vouloir de l'homme. Le titre de la fresque « *La femme lumière de l'homme* » semble pourtant rappeler que la femme est ici le cœur de la peinture, le sujet véritable. Il peut alors sonner comme une critique, disant peut-être que sans femmes, les hommes seraient bien souvent dans le noir...



◀ *La Femme lumière de l'homme*,
Robert Combas. Fresque murale,
rue des Haudriettes, Paris 3^e.

▼ *Les monologues du vagin*,
Ève Ensler.





◀ Les crocodiles, Thomas Mathieu,
<http://projetcrocodiles.tumblr.com/>

- Dans le domaine des arts vivants, nous pouvons évoquer **Ève Ensler**, dramaturge et metteur en scène, qui a écrit en 1998 la pièce *Les monologues du vagin*. Cette œuvre tourne aussi autour des attributs sexuels, mais cette fois, au lieu de les objectiver, elle leur donne la parole. Sa pièce a connu un grand succès, avec des traductions en 48 langues et des spectacles dans 140 pays. Son propos est de lever les tabous autour du corps et de la sexualité féminine qui existent encore, et de lutter contre les violences subies par les femmes. Ève Ensler a elle-même été violée par son père pendant sa jeunesse. Ce travail commence selon elle en nommant les choses, et en nommant véritablement le sexe de la femme, en encourageant les femmes à parler de leur vagin.

Ève Ensler a recueilli des propos de femmes, et les a mis en écriture et en jeu dans sa pièce à travers de courtes saynètes. Elle donne la parole aux femmes, leur donnant la place sur scène, par le principe des monologues. Je vous cite simplement un morceau de son introduction : « Je dis "vagin" parce que j'ai lu les statistiques. Partout les vagins subissent de mauvais

traitements. Des centaines de milliers de femmes sont violées chaque année dans le monde. Cent millions de femmes ont subi des mutilations génitales. La liste est longue. Je dis "vagin" parce que je veux que cessent ces horreurs. Et je sais qu'elles ne cesseront pas tant que nous n'admettrons pas qu'elles existent. »

- Aussi, côté littérature, les dessinateurs de bandes dessinées se sont emparés du sujet pour pousser à une prise de conscience. C'est ce que **Thomas Mathieu** s'est attaché à faire dans son *Projet Crocodile*, visible sur le site <http://projetcrocodiles.tumblr.com/> et adapté en BD.

Les internautes lui confient des histoires, qu'il raconte ensuite dans de courtes bandes dessinées, accompagnées d'explications, de sites, de conseils... Thomas Mathieu veut, par ce projet, lutter contre les violences physiques et psychologiques, et notamment contre le harcèlement de rue. Tous les hommes sont représentés en "crocodiles" car l'artiste cherche à faire prendre conscience du sexisme et de la supériorité acceptée des hommes dans notre société. C'est sa manière de souligner la différence de traitement des sexes qui, il l'espère "la rend inconfortable". Ses dessins s'adressent aussi bien aux femmes qu'aux hommes, il s'agit d'en parler pour montrer que la violence sexiste existe. Son projet est reconnu par diverses associations, et certaines de ses planches devaient être exposées l'année dernière dans les rues de Toulouse à l'occasion de la *Journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes*. Malheureusement, l'exposition a été annulée car ses dessins ont été jugés choquants et immoraux (il s'agirait notamment d'un dessin sur un viol conjugal et un autre sur l'homophobie).

>



Problèmes vaginaux ?

Gynofit supprime – les démangeaisons, les brûlures et les pertes malodorantes !

Gel vaginal à l'acide lactique Gynofit

Doux et efficace. Sans conservateur.
Dans un applicateur hygiénique à usage unique.

Enfin quelque chose qui aide vraiment !

Disponible en pharmacie et droguerie sans ordonnance médicale

www.gynofit.ch



NOUVEAU



■ Pour terminer, peut-être connaissez-vous le film *Le dernier Tango à Paris*, réalisé par Bernardo Bertolucci, et rassemblant les acteurs Marlon Brando et Maria Schneider dans une romance charnelle et violente. Peut-être avez-vous notamment en tête la fameuse scène de viol dans la cuisine, dans laquelle la jeune fille est sodomisée par son compagnon, avec du beurre en guise de lubrifiant. Scène qui représente de façon évidente une maltraitance sexuelle subie par les femmes au quotidien, d'autant plus dans le cadre du couple. Mais ce dont je veux vous parler, c'est d'une autre violence, une violence médiatisée depuis peu. En effet, Bertolucci a reconnu dans une interview avoir planifié en secret la scénarisation de la scène avec Marlon Brando, sans en parler à l'actrice. La scène de viol n'était pas prévue dans le script, elle a été ajoutée sur une proposition de Marlon Brando, et Maria Schneider n'était pas au courant de son tournage.

Bertolucci raconte ainsi : « *la scène du beurre est une idée que j'ai eue avec Marlon le matin même* ». Il précise qu'il n'avait pas prévenu Maria Schneider, souhaitant qu'elle garde sa "spontanéité" face à la situation : « *Je voulais qu'elle réagisse comme une fille, et pas comme une actrice. Pour avoir un résultat je pense qu'il faut être complètement libre. Je ne voulais pas que Maria joue son humiliation, sa rage : je voulais qu'elle ressente la rage et l'humiliation. Ensuite, elle m'a haï toute sa vie* ».

Or, si, quand le réalisateur admet cette planification, la polémique est médiatisée, quand il y a dix ans, l'actrice avait elle-même raconté le tournage de cette scène, elle n'a pas été crue, elle n'a pas été autant publicisée. Elle avait ainsi expliqué : « *Marlon m'a dit : 'Maria, ne t'inquiète pas, c'est juste un film.' Mais pendant le tournage, même si ce que Marlon faisait n'était pas réel, mes larmes étaient vraies. Je me suis sentie humiliée et, pour être honnête, j'ai eu un peu l'impression d'être violée, par Marlon et par Bertolucci. Après cette scène, Marlon ne m'a pas consolée ou ne s'est pas excusé. Heureusement, il n'y a eu qu'une seule prise.* »

L'actrice a été traumatisée toute sa vie par la violence de ce tournage, refusant de jouer nue à nouveau, et sombrant dans la drogue suite au film qui lui valu la célébrité, et les Oscars de *meilleur acteur* et *meilleur réalisateur* pour Marlon Brando et Bernardo Bertolucci. Maria Schneider est décédée en 2011 sans entendre les excuses du réalisateur.

Dans la représentation de la violence, où se situe alors la limite artistique ? Voyons-nous dans cette scène une actrice jouant le rôle d'une femme en train de se faire violer, ou assistons-nous réellement au viol de cette actrice ? Si l'acte n'était pas réel (pas de pénétration, aucun acte sexuel entre les deux acteurs), Maria Schneider a véritablement vécu la scène comme un viol. Et Bertolucci justifie son action au nom du réalisme, mais Maria Schneider avait conscience, lorsqu'elle en a parlé en 2007, qu'elle aurait dû réagir, refuser, appeler



▲ *Le dernier tango à Paris*, de Bernardo Bertolucci.

son agent. Comment une jeune actrice de 19 ans pouvait-elle cependant se sentir légitime à faire, face aux monstres du cinéma qu'étaient déjà alors Marlon Brando et Bernardo Bertolucci ?

La violence réside ici dans la manière de traiter l'actrice lors du tournage, mais aussi dans l'indifférence à laquelle elle a fait face quand elle en a parlé : sa parole a été rabaissée, niée. C'est finalement quand le réalisateur, l'homme coupable, évoque les faits, que l'on y prête enfin attention.



Bien sûr cet exposé n'est pas exhaustif, nous pourrions encore évoquer *Woman in Tub* de Jeff Koons, le travail de Sophie Calle, Nam June Paik, et son *Tv bra* (soutien-gorge télévisé), Kara Walker, ou encore Niki de Saint-Phalle avec ses nanas, ses mariés, ou ses dessins pour l'avortement. Mais j'ai choisi de parler d'œuvres que moi-même j'ai découvertes par le biais de mes recherches.

Je vous ai donc présenté une interprétation subjective de quelques œuvres, et j'espère que cela vous a intéressés et a permis une ouverture sur un aspect culturel, et sur l'importance de la représentation dans le processus de reconnaissance des violences subies au quotidien et d'émancipation des femmes.

La place des femmes dans l'art et le milieu artistique, ainsi que la représentation des violences subies par les femmes dans la société doivent encore faire un long chemin pour arriver à une égalité des genres et des sujets des œuvres.

Mais aujourd'hui, une prise de conscience semble s'opérer et les œuvres des artistes contemporains explorant ces notions devraient surtout bénéficier d'une plus grande médiatisation et publicisation pour permettre au grand public de s'emparer de ces questions. Il s'agit aussi de donner aux femmes la place qu'elles méritent tout autant que les hommes dans la création, sans distinguer un art féminin, dont l'histoire reste pour l'instant toujours mise de côté, examinée comme une histoire à part, et non comme une part intégrante de l'histoire de l'art. •

Pourquoi allaiter ?

Lien affectif unique

Maman-Bébé
continuité du peau à peau

**Gain de temps
et d'argent**

pas de préparation, ni matériel

**Aliment évolutif
parfaitement adapté**

Effet protecteur

diminution risque cancer sein/ovaire
contre infections virales et bactériennes



Pourquoi prendre matilia® Allaitement ?

Fabriqué
en
FRANCE

Prêt à l'emploi

pas besoin de chauffer de l'eau
comme pour les tisanes

Acte alimentaire

1 bouteille/jour
observance facilitée
non médicalisé

Nomade

à déguster à la bouteille
conservation ambiante
avant ouverture

Se faire plaisir

tout simplement bon !
3 saveurs parfums :
chocolat, vanille, caramel

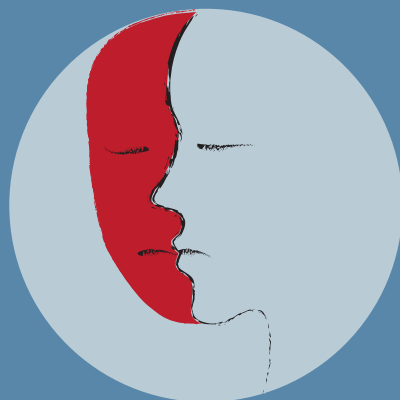


Alternative innovante

pour ré-équilibrer le statut nutritionnel des mamans
et soutenir leur lactation



www.francebebe.fr



Violence et Politique

27

NIGRA SAM PULCHRA ES
(DE HEDDY MAALEN)

28

"PASSEUSES" DE VIOLENCE ?

30

LA VIOLENCE POLITIQUE

33

L'ÉDUCATION DES SAGES-
FEMMES, ENTRE OPPRESSION
ET LIBERTÉ



NIGRA SUM, PULCHRA ES

De Heddy Maalen

C'est le premier mouvement du vent.

Un soleil neuf, une promesse.

La naissance d'une danseuse, la force de sa beauté singulière et l'évidence d'une intelligence en mouvement.

La révélation d'un talent.

Il faut se taire et contempler, creuser sur scène des espaces de lumière et laisser se déployer la danse.

Être frappé par la poésie du Cantique des cantiques, qui révèle la magnifique traduction d'Olivier Cadot et l'interprétation magistrale de Rodolphe Burger.

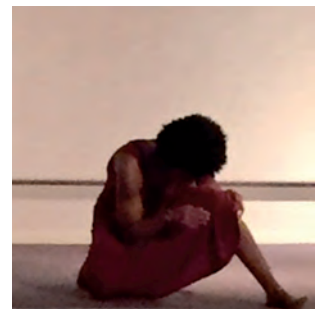
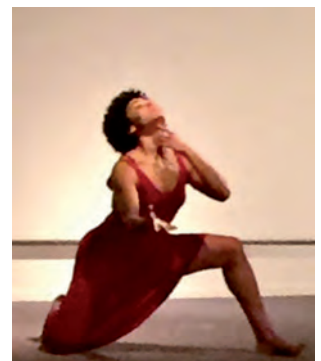
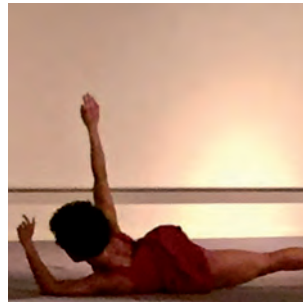
Voici que la rencontre a lieu.

La musique, les mots, le corps.

Être conscient de la beauté en apercevant la blessure, ne pas en refermer la plaie.

La danseuse se délivre.

Elle est comme une parole biblique, clair-obscur, ombre et lumière à la fois.



NIGRA SUM, PULCHRA ES est une pièce d'Heddy Maalem, par Nach, danseuse urbaine de Krump.

Nach a pu improviser à partir de cette pièce qu'elle a déjà jouée, n'ayant pu évoluer dans le décor approprié.

Sa performance de danseuse, son corps, son expression, scandés par ce magnifique texte et la musique, en une danse tour à tour lente et rapide, douce et puissante, physique et expressive, nous a fait ressentir la joie et la violence de l'amour et du désir. •



PASSEUSES DE VIOLENCE?

C'est la première fois que je m'adresse à un public de sages-femmes. J'espère donc pouvoir compter sur quelque indulgence de votre part à mes propos, que vous jugerez peut-être scabreux. Je vais en effet évoquer, au-delà de la représentation heureuse de la maternité, une dimension, parfois cachée, parfois manifeste, qui relève de la violence de la maternité. Violence dont les sages-femmes se font, aussi, les passeuses.

Médée ou la disjonction entre la maternité et la féminité

Le mythe de Médée, repris souvent par les psychanalystes, met en tension la représentation de la maternité et de la féminité. Médée, en effet, est la figure emblématique de celle qui ose tuer ses enfants et jeter ce meurtre à la figure des hommes ; la figure tragique de celle qui transgresse ce que l'homme a souvent de plus sacré en portant atteinte à la vie de l'enfant.

Ce qui fait fonction de sacré évolue avec le temps et la culture d'une époque ; notre civilisation occidentale contemporaine met en avant la sacralisation de la figure de l'enfant. Porter atteinte aux enfants apparaît désormais comme insupportable, plus encore que l'inceste ou le parricide.

Médée constitue donc avant tout une figure de l'acceptable. Elle est souvent évoquée à ce titre : l'horreur que représente son acte. Que l'on tente souvent d'expliquer par la vengeance. En tuant ses enfants, en sacrifiant ainsi ce qu'elle a de plus cher, Médée se venge de Jason, son compagnon, le père de ses enfants, qui la trahit pour épouser la fille du roi de Corinthe. Elle le blesse et se venge de lui, en lui montrant bien qu'elle est prête à tout, au plus grand des sacrifices, pour assouvir cette vengeance.

Mais il y a encore une autre interprétation de cet acte. En tuant ses enfants, c'est finalement la mère en elle que tue Médée. Alors, elle redevient pleinement femme, sorcière, guerrière, et elle peut partir sur son char attelé de dragons en laissant derrière elle Jason et les autres hommes, qui apparaissent dès lors pour ce qu'ils étaient, de pauvres "couillons".

Dans notre culture, on considère volontiers que le destin de la femme est la maternité. Médée rompt avec cette représentation. Elle montre que, non seulement féminité et maternité ne sont pas nécessairement accordées, mais qu'il peut y avoir entre elles un hiatus, une disjonction radicale.

La maternité et le risque de la réalisation du désir

POURQUOI DEVIENT-ON MÈRE ?

La théorie psychanalytique veut que l'enfant soit un substitut du "phallus" et qu'avoir un enfant revienne pour une femme à s'approprier ce phallus, autrement inaccessible. Ce qui est certainement à questionner.

Admettons ceci : si nous désirons, si nous sommes pris dans une pulsion vitale et que nous ne sombrons pas dans la mélancolie, c'est parce que nous manquons fondamentalement de quelque chose, que nous ne savons pas ce qui nous manque, et que nous consacrons notre vie à sa quête.

Ainsi en va-t-il de notre destin d'êtres humains et de "névrosés". Tant que nous n'avons pas trouvé cette chose qui nous manque et nous fait désirer, nous continuons à avancer et à vivre.

Il arrive parfois, cela étant, que nous croyons saisir ce qui nous manque ; c'est la fonction du fantasme. Nous pensons avoir trouvé le grand amour, avoir atteint l'objet de nos rêves ; las, très vite, il faut nous rendre à l'évidence : ce n'est pas cela, pas vraiment cela ; le manque se réinstalle alors, le désir peut perdurer... et nous passons à autre chose.

LL

Médée montre que non seulement féminité et maternité ne sont pas nécessairement accordées, mais qu'il peut y avoir entre elles un hiatus, une disjonction radicale.

77



Mais il existe aussi quelques situations qui font exception à cette logique.

LE DEUIL, PAR EXEMPLE. POURQUOI ?

Le deuil est la situation de perte d'un être aimé. Elle conduit à ce que cet être perdu vienne soudain incarner de façon convaincante l'objet qui nous manque d'ordinaire. Soudain, je sais ce qui me manque : cet être que je viens de perdre. Ce qui, paradoxalement, abolit le manque de structure en donnant une représentation, voire une présence à travers l'absence, à l'objet du désir. Cela se vérifie cliniquement : la fonction du manque n'est plus remplie, le désir s'étirole, la mélancolie gagne. Tant que le travail du deuil n'a pas permis de "remettre l'objet à sa place", tout au moins.

Une autre situation faisant exception à ce fonctionnement du désir (supporté par le manque) peut être, pour certaines femmes.

LA MATERNITÉ. POURQUOI ?

Il s'agit en fait du même processus psychique que celui du deuil, au sens où l'enfant attendu, puis né, peut également venir incarner de façon convaincante le "phallus", c'est-à-dire le "signifiant du manque", l'objet du désir. La mère peut avoir le sentiment que son désir est totalement comblé par la venue de cet enfant. Elle sait ce qu'elle veut, elle l'a et elle en est comblée.

Ce qui la fait parfois entrer alors dans le même processus d'effondrement du désir ; il n'y a plus de manque et une forme de malaise plus ou moins profond apparaît, qui rend compte de diverses pathologies de la puerpéralité, du "baby blues" aux dépressions profondes postnatales, voire à certains épisodes de "psychoses puerpérales".

Heureusement, psychiatres et sages-femmes le savent bien, ces pathologies sont labiles : la réalité, en général, ne tarde pas trop à reprendre ses droits, et l'enfant réel s'impose, différent de celui du fantasme, dissocié du "phallus", permettant au manque de reprendre sa fonction et au désir son cours habituel.

Et témoignant que pour le "névrosé ordinaire", réaliser complètement son désir est en définitive la pire chose qui puisse arriver !

Les risques si l'enfant vient à combler le désir

Que l'enfant, néanmoins, reste cet objet qui comble durablement et complètement le désir de la mère, peut déclencher chez certaines d'entre elles des conduites qui paraissent défier le sens commun.

Vous connaissez ces pathologies spectaculaires que l'on nomme "pathologies factices", tel le "syndrome de Münchhausen", où le sujet fait croire à son entourage qu'il est atteint d'une maladie grave, pour laquelle il consulte en permanence le corps médical, maladie dont il feint

de présenter les symptômes, quand il ne les induit pas lui-même dans le plus grand des secrets.

L'une d'elles – le syndrome de "Münchhausen par délégation" (« *by proxy* » pour les Anglo-saxons) – se caractérise du fait que le sujet (la mère, le plus souvent) prend son enfant pour support du processus, et que c'est alors elle-même qui le rend sciemment malade tout en l'amenant en consultation pour le faire traiter. Avec, assez souvent, des issues tragiques ou fatales.

Certains cas, vous le savez, de mort subite du nourrisson se sont avérés être des formes extrêmes de Münchhausen par délégation.

Quinze années de recherche sur certaines formes d'apnée du sommeil chez l'enfant ont par exemple été induites par des cas d'infanticides par étouffement non reconnus comme tels à l'origine.

J'ajoute que l'on constate une sorte de spécificité géographique ou culturelle de ces troubles, qui prennent de surcroît, parfois, une allure quasi "épidémique". Ainsi, en France et en Allemagne, par exemple, on assiste depuis le début des années 2000 à des séries de néo-naticides dont la caractéristique est que la mère ne peut se séparer du corps de l'enfant ; elle le congèle et le garde près d'elle. (*Précisons que ce n'est pas notre "modernité" – l'apparition des congélateurs – qui a produit cette situation, puisque nous connaissons d'autres cas anciens où le cadavre de l'enfant avait été « momifié » pour être conservé.*) Alors qu'aux États-Unis ou en Australie, on connaît des situations de "mères tueuses", "fabriquant" des enfants à répétition (certaines atteignent la dizaine !), pour les étouffer ensuite en faisant croire que cette mort est due à une apnée du sommeil.

Tous ces cas témoignant en définitive qu'au-delà du refus, ou du triomphe, de la maternité, certaines femmes ne peuvent se débrouiller de la présence de cet enfant qui vient par trop combler et obscurcir leur désir, qu'en n'ayant hélas d'autres solutions pour cela que de l'éliminer, et de surcroît selon des modalités fort étranges. •

BIBLIOGRAPHIE

- Alain Abelhauser, *Mal de femme, la perversion au féminin*, Seuil, 2014.
- Lyasmine Kessaci, *De la maltraitance infantile à l'infanticide*, PUR, 2015.



LA VIOLENCE POLITIQUE

XVI^e SIÈCLE

Nous sommes au XVI^e siècle, début de la Renaissance, la situation politique est Christophe Colomb, la découverte de l'Amérique. Un changement majeur dans la société, une mondialisation qui implique toute une série de changements avec la fin de la féodalité, la privatisation de l'espace et une population qui, avant, pouvait se retrouver dans les forêts, près des lacs, des rivières, où les femmes pouvaient trouver des herbes pour guérir. Ces espaces sont privatisés et les pressions deviennent plus grandes. C'est à ce moment qu'a débuté la chasse aux sorcières, et un changement dans la conception des femmes et des hommes, où a été imposée une différenciation beaucoup plus grande entre les fonctions de chacun. Les femmes se sont vues assigner des fonctions de maternité, de mères au foyer, de garde des enfants et les hommes se sont vus libérer du temps pour se consacrer au travail et au salariat.

À cette époque-là, une violence politique s'est mise en place. On a intensifié l'extermination d'indigènes, développé l'esclavagisme et une misogynie très importante. À cette époque, des découvertes ont été faites : l'imprimerie avec comme livre majeur le fameux *Marteau des sorcières* qui a fait l'objet de quatre rééditions entre 1487 et 1669. Ce livre est une codification de la chasse aux sorcières. Comment la reconnaître, comment la juger, comment la condamner. Cela visait particulièrement les femmes et les sages-femmes. Un autre inventeur, un belge Bruxellois, déterre les cadavres, les découpe et découvre l'anatomie.

Il y a alors un basculement dans la représentation de la médecine. On passe du "tout est magie" à une vision mécaniste du corps.

XVII^e SIÈCLE

Louis XIV joue un rôle important avec sa maîtresse Louise de la Vallière. La légende dit que c'est à l'occasion de la naissance du premier enfant illégitime du couple que Louis XIV, connu pour ses frasques sexuelles et mondaines, convainc son médecin de coucher son amante sur le dos pour qu'il puisse assister à la naissance en étant caché derrière une tenture. Cinq ans plus tard, l'autre médecin de Louis XIV, Mauriceau, sort son célèbre *Traité des femmes grosses* et va populariser cette position couchée sur le dos.

La mortalité maternelle était très importante (3 000 femmes décèdent pour 100 000 naissances), due aux conditions des femmes qui étaient toujours enceintes, faisaient des fausses couches et des fièvres puerpérales.

Au niveau politique, la chasse aux sorcières est à son apogée.

Le forceps est inventé. Chamberlain dévoile l'invention de son père, la dévoile à Mauriceau qui l'essaie sur un accouchement. C'est un échec. La mère et l'enfant meurent mais l'invention reste.

XVIII^e SIÈCLE

Les philosophes ont un impact politique majeur. Ils font la politique, conseillent les rois et émettent toute une série de recommandations dont deux essentielles : le populationnisme, c'est-à-dire

l'idée que pour qu'un État soit efficace, il doit contenir une grande population. Et donc, d'un seul coup, on se met à s'intéresser aux conditions de naissance. Il faut de la chair à canon, des bras pour la France. D'où l'intérêt pour la politique de l'accouchement, et on promeut l'idée de l'accouchement à l'hôpital. Il s'avère que cela ne fonctionne pas très bien car ces hospices étaient de véritables mouiroirs où allaient accoucher les femmes qui n'avaient pas de toit : les prostituées, les bonnes qui étaient engrossées par leurs patrons et mises à la porte, les femmes enceintes d'un enfant illégitime. C'est un peu le lit de la société, où s'installe aussi une façon de peu considérer les femmes qui sont particulièrement méprisées. C'est aussi le lieu où on fait les apprentissages, où les médecins s'entraînent.

À la campagne apparaît surtout la figure de la matrone, dans les villages, qui accompagne les parturientes. Cette femme était désignée par le curé pour ces fonctions. Le critère était qu'elle ait elle-même accouché. On ne parle pas de formation, on ne parle pas d'échanges, de transmission de savoirs. C'est la femme choisie par la communauté, désignée par le curé, et qui a pour fonction principale de baptiser les enfants pour éviter, en cas de mort-né, que l'âme de l'enfant erre de façon éternelle dans les limbes. Il n'est pas question de protéger la santé des femmes.

On invente l'épisiotomie même si elle n'est pas encore pratiquée.

Fin du XVIII^e siècle, une figure émerge à la fin de la Révolution, Olympe de Gouges. Lors de la discussion sur le droit de vote généralisé aux hommes, elle arrive avec l'idée que peut-être les femmes pourraient voter, idée rejetée catégoriquement par les Révolutionnaires. Quelque temps plus tard, elle émet l'idée de la Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne mais elle finira guillotinée.

XIX^e SIÈCLE

La situation politique est la révolution industrielle. Les campagnes se vident, la population se concentre dans les villes et les femmes se retrouvent dans des situations encore plus catastrophiques que les hommes. Ceux-ci se trouvent déjà exploités dans les industries, les femmes se retrouvent avec plus de travail et moins payées, puisqu'illégitimes à travailler. Ces conditions de vie très difficiles ont un impact sur le corps et les rendent particulièrement vulnérables en cas de grossesse et d'accouchement. Une jeune fille qui, depuis son adolescence, travaille dans des locaux sans fenêtres, 10 à 15 heures par jour avec des produits chimiques, lorsqu'elle atteint l'âge d'avoir des enfants a déjà un corps déformé et n'est plus capable d'accoucher correctement.

1848, le suffrage universel masculin. Depuis trois cents ans la politique se fait sans les femmes. Les femmes de l'époque se mobilisent, principalement dans les pays anglo-saxons mais un peu sur le continent et réclament le droit de vote. Les matrones sont considérées comme sales, dangereuses, incompétentes, faisant des gestes qui tuent les femmes. On retrouve de nombreux écrits, d'hommes, de médecins, qui réclament la fin des matrones



et aussi des écoles de sages-femmes. Celles-ci apparaissent. Les jeunes filles qui deviennent sages-femmes sont éduquées de façon particulière. On leur explique à quel point l'accouchement est dangereux, qu'elles ont une très grande responsabilité pour sauver les mères, et on leur apprend beaucoup des pathologies. Dans le contexte politique de l'époque – époque victorienne –, la double morale, la répression de la sexualité où les femmes sont considérées comme n'ayant pas de plaisir sexuel là où les hommes peuvent avoir accès, non seulement à leurs épouses – mais ça ne les intéresse pas beaucoup – et surtout à toutes les prostituées, toutes ces ouvrières essaient de gagner un peu plus d'argent en se prostituant. C'est vraiment une généralisation de cette double morale qui s'impose. Et on apprend aux étudiantes sages-femmes à être des femmes respectables, que la valeur la plus importante c'est l'humilité. On les met en garde contre l'orgueil; on leur demande de n'être ni des prostituées ni des féministes. Elles doivent avoir une attitude de soumission à l'égard des médecins et par rapport à leurs fonctions.

Ce qui n'empêche pas les sages-femmes de créer le premier syndicat professionnel féminin en 1885. À cette même époque, particulièrement oppressive à l'égard de la sexualité des femmes, on commence à répandre l'épisiotomie. N'oublions pas que l'orgasme féminin n'est même pas connu, on ne comprend pas ce qui se passe et on va même jusqu'à pratiquer des excisions sur des jeunes filles qui se masturbent trop.

Le lien de la fièvre puerpérale avec le tablier des étudiants qui disséquaient des cadavres et ensuite touchaient le vagin des femmes est fait. Et puis, la découverte de Pasteur, avec les bases de la théorie microbienne révolutionnant la médecine.

XX^e SIÈCLE

Le XX^e siècle est vraiment coupé en deux, avec en première partie une oppression la plus totale et puis, une libération.

Première partie, deux guerres mondiales, un génocide. Et une pression de plus en plus forte sur les femmes par rapport à la natalité. Les États veulent relancer leur population et mettent en place toutes une série de règles qui visent à l'interdiction de la contraception, de l'IVG et promeut l'accouchement à l'hôpital. Entre-deux-guerres, ces lois sont renforcées. On continue de pousser les femmes à accoucher à l'hôpital mais elles ne veulent pas. Il y a vraiment une résistance. Puis est promue l'image d'une femme heureuse au foyer qui s'occupe des enfants.

Henri Ford découvre une nouvelle façon de produire les voitures : travailler à la chaîne, avec d'une part une formalisation des produits et une parcellisation des tâches « *je prends ma roue, je monte ma roue, je visse ma roue, etc.* » Non seulement cela permet de produire de nombreuses voitures avec moins d'argent mais les conditions de travail des ouvriers vont encore se dégrader car les cadences sont de plus en plus grandes et le fait de faire le geste de façon répétitive est particulièrement épuisant. Il existe une perte de sens dans ce qu'ils font avec l'absence de gratification de pouvoir dire « *j'ai fait une voiture* ». Ce qui oblige Ford à augmenter le salaire des ouvriers parce qu'ils ne veulent plus travailler.

Il se trouve que trente ans plus tard, on applique ce modèle-là dans les hôpitaux. Et si vous pensez à la façon dont les femmes

sont prises en charge dans un hôpital, il s'agit de la même standardisation. Chaque femme doit accoucher dans un rythme précis, avec des prises en charge très standardisées, les protocoles, et avec une répartition du travail entre les sages-femmes qui font certaines choses, et les infirmières, les anesthésistes et les gynécologues... Et tout cela dans une logique de rentabilité car il faut un *turn-over* des femmes qui accouchent suffisamment rapide pour libérer la place pour les suivantes. C'est vraiment le modèle de Ford qui est appliqué.

Autre découverte majeure, les antibiotiques vont permettre de faire des césariennes qui ne tuent plus les femmes et faire réduire la mortalité infantile.

Nous sommes à la fin de la première partie du XX^e siècle. Et puis, il y a un basculement en 1948 avec le suffrage universel, y compris pour les femmes. 1949, *Le deuxième sexe*, de Simone de Beauvoir, qui fait une critique radicale du rôle des femmes au foyer, est un vibrant plaidoyer pour la libération de la contraception, pour le droit à l'avortement, mais qui ne parle que très peu d'accouchement, seulement quelques lignes.

1951, Lamaze revient d'URSS avec le principe de l'accouchement sans douleur, en pleine guerre froide, une méthode pour les femmes. Il y a des résistances très grandes des pouvoirs en place, de la bourgeoisie, des catholiques, qui vont être très méfiants de cette nouvelle méthode. Puis, les féministes obtiennent le droit à l'avortement, à la contraception. Mais ne parlent toujours pas d'accouchement.

La découverte de la péridurale arrive et ne fait pas l'objet de contestation. Autant Lamaze était particulièrement critiqué, autant la péridurale s'est imposée très vite, arrangeant tout le monde, surtout les médecins qui d'un coup trouvaient plus intéressant de travailler dans des salles de travail silencieuses. Et puis l'échographie.

Au milieu du XX^e siècle, il y a une chute brutale de la mortalité maternelle. Mais ce n'est pas la politique volontariste qui pousse les femmes à accoucher à la maternité (l'accouchement à l'hôpital arrive dix à quinze ans après la chute de la courbe en France), mais la découverte des antibiotiques.

XXI^e SIÈCLE

Au XXI^e siècle nous avons donc obtenu l'élimination des sages-femmes traditionnelles, une vision mécaniste des corps, la posture gynécologique, les forceps, la naturalisation de la faiblesse des femmes, la dangerosité de l'accouchement, l'épisiotomie, l'accouchement à l'hôpital sous le modèle de la chaîne de travail, la répression des accouchements hors de l'hôpital, la banalisation de la césarienne, mais heureusement, nous avons la péridurale...

Au niveau politique, émerge une nouvelle tendance qui est l'accouchement naturel. Il y a une volonté d'un certain nombre de femmes de remettre en question cette vision industrielle de l'accouchement et qui s'inscrit dans un courant politique lié à l'écologie politique.

L'idée que la médecine doit se baser sur la science (plongée dans la littérature scientifique, les méta-études) : preuves que moins on intervient, mieux l'accouchement se passe.

Et sur les valeurs du patient, d'où la loi Kouchner (*Evidence Based medicine*).

Est peut-être venu le temps alors d'une révolution ! •

**CNSF**Collège National
des Sages-Femmes
de France

www.cnsf.asso.fr

**30 et 31 janvier 2017
PARIS****Palais des Arts et des Congrès d'Issy-les-Moulineaux****PRÉ - PROGRAMME DES 15^{èmes} JOURNÉES*****Lundi 30 janvier**

- 8h30 **Accueil des congressistes**
- 9h00 **OUVERTURE DE LA JOURNÉE**
• Sophie GUILLAUME (Présidente du CNSF, Paris)
- SESSION NOUVEAU-NE**
• **Démarche d'assurance qualité en matière de dépistage combiné de la trisomie 21**
M. LAFON (Saint-Denis)
• **Réduction de la mortalité infantile et périnatale en Seine Saint-Denis**
Priscille SAUVEGRAIN (Paris)
• **Dépistage des infections en salle de naissance**
Pascal BOILEAU (Poissy), Claire RODRIGUEZ (Paris)
- 10h30 **Pause, visite des stands et session posters**
- 11h00 **SESSION CANCERS**
• **Dépistage des cancers gynecos**
Jérémie BELGHITI (Paris)
• **Ce que doit et peut faire la sage-femme**
Odile HOUZLAUX (Paris)
• **Cas du sein et cas du col : prise en charge pendant la grossesse**
Jérémie BELGHITI (Paris)
- 12h30 **Déjeuner libre**
- 14h00 • **Remise des prix CNSF**
• **RPC IVG : résumé**
Hélène SEGAIN (Poissy), Christophe VAYSSIERE (Toulouse)
• **RPC la prématurité et sa prévention hors RPM : résumé**
Sabine PAYSANT (Le Cateau-Cambrésis)
Marie-Victoire SENAT (Paris – Kremlin Bicêtre)
- 15h30 **Pause, visite des stands et session posters**
- 16h00 **SESSION RECHERCHE**
• **Effet du paracétamol et des AINS pendant la grossesse**
Bernard JEGOU (Rennes)
• **Exposition environnementale et troubles du spectre autistique**
Claire PHILIPPAT (Grenoble)
• **Phénoxyétanol pendant la grossesse et performances intellectuelles à 6ans**
Rémi BERANGER (Rennes)
- 17h30 **Fin de la journée**

Mardi 31 janvier

- 8h30 **PRESENTATION DES 1^{ères} RPC DU CNSF SUR LA BONNE UTILISATION DU SYNTOCINON**
1^{ère} PARTIE
Corinne DUPONT (Lyon), Marion CARAYOL (Paris)
• **Définitions et caractéristiques du travail normal et anormal**
• **Indications de l'oxytocine selon les stades du travail**
• **Interventions associées à l'utilisation de l'oxytocine**
- 10h00 **Pause, visite des stands et session posters**
- 10h30 **2^{ème} PARTIE**
Corinne DUPONT (Lyon), Marion CARAYOL (Paris)
• **Modalités d'utilisations de l'oxytocine**
• **Risques et effets indésirables materno-fœtaux, néonataux et pédiatriques de l'utilisation de l'oxytocine**
• **Analgesie péridurale et utilisation de l'oxytocine**
• **Cas particuliers d'utilisation de l'oxytocine**
- 12h30 **Déjeuner libre**
- 14h00 **SESSION PRISE EN CHARGE DE LA DOULEUR**
• **Prise en charge de la cicatrice et de la douleur en post-partum**
Chantal FABRE-CLERGUE (Marseille)
• **Le sein douloureux : mastite et son retentissement sur l'allaitement**
Virginie RIGOURD (Paris)
• **Douleurs physiques et douleurs psychiques**
Fabienne GALLEY-RAULIN (Verdun)
- 15h30 **Pause, visite des stands et session posters**
- 16h00 **ACTUALITES EN ADDICTOLOGIE**
• **Compétences des sages-femmes en tabacologie**
Pierre-Antoine MIGEON (Lyon)
• **Dépistage de l'alcoolisation chez les mères**
David GERMANAUD (Paris)
- 17h00 **Fin de la journée**
• Sophie GUILLAUME (Présidente du CNSF, Paris)

* Sous réserve de modifications

**Lundi 30 janvier de 12 h 30 à 14 h 00
SYMPOSIUM A VENIR****Mardi 31 janvier de 12 h 30 à 14 h 00
SYMPOSIUM A VENIR****30 et 31 janvier 2017****Des ateliers en séances parallèles vous seront également proposés.**
Toutes les informations prochainement sur www.cerc-congres.com**Renseignements et inscriptions : C.E.R.C.**17 rue Souham – 19000 TULLE – Tél. : 05 55 26 18 87 – Email : inscription@cerc-congres.com – www.cerc-congres.com
N° de formation continue : 11940627094



L'éducation des sages-femmes, entre oppression et liberté

Je me suis beaucoup demandé comment traiter ce propos important dans ce colloque. Mais, chaque sage-femme a toujours été enseignée par une autre, alors la réflexion pouvait être globale.

- **ÉDUCATION**, *ex-ducere* : guider, conduire, hors de.
Éduquer est l'action de développer un ensemble de capacités, de valeurs morales, physiques, intellectuelles, scientifiques pour être dans le monde, pour développer tous les possibles.
- **ENSEIGNER**, *usignis* : marquer d'un signe, distinguer.
Enseigner vise à la transmission de connaissances, un savoir particulier.

L'éducation des sages-femmes concerne l'ensemble des sages-femmes en exercice, comme le précise d'ailleurs le code de déontologie.

Pourquoi ce titre ? Parce que toute éducation se présente en soi comme une violence. Et qu'une violence débouche sur la promotion d'une liberté est un des paradoxes de l'éducation. Cette promotion reste pourtant indispensable car aucun étudiant ne s'éduque sans un sens aigu de cette liberté.

Si toute éducation résulte d'une action délibérée, consciente, elle est aussi imprégnée du milieu auquel on s'identifie ou dans lequel on gravite. Ici, la maïeutique. Cet environnement est déjà une contrainte : en effet, toute éducation impose la culture de la discipline qui l'autorise.

On ne pourra donc nier que l'effet de l'institution, de l'école des sages-femmes ou du département de maïeutique, doté d'une autonomie relative, élaborant les programmes en son sein, pourrait n'en être que plus redoutable.

Chaque sage-femme fait violence à l'étudiant avec une pression très subtile, peu perçue. Ce que l'on doit faire, ce que l'on doit dire, ce que l'on peut faire ou concevoir, ce qui est possible. Certaines règles n'ont même plus besoin d'être parlées pour s'imposer.

Est-il possible alors de faire l'économie de cette violence qui s'exerce par ceux dont l'action éducative est légitimée ?

Est-il raisonnable même de concevoir une profession dont les écoles pourraient travailler à la genèse de sa problématique ?

Il est normalement possible de penser une attitude non directive avec des adultes. Mais on enseigne avec pédagogie. Pédagogie qui implique, par son étymologie, que l'enseignant conduise un enfant quelque part. Et pas toujours là où il veut aller...

Les étudiants sages-femmes ne sont pas dépourvus d'autonomie, de puissance et de parole. Tout juste d'expression, tout au plus. Ils réfléchissent, parlent avec leurs images, leurs mots, et leurs cœurs. Mais ils ne savent pas toujours où aller, n'étant pas, pour la plupart, entrés dans ces études de la façon la plus motivée.

Le savoir ne se transmet qu'au moment où l'étudiant est demandeur au plus profond de soi. Dès lors, on ne lui demande plus un effort car il veut apprendre, il sait où aller. Il est donc vraisemblablement difficile pour un éducateur sage-femme de faire émerger la liberté d'être soi, si l'étudiant lui-même ignore sa propre nature.

Cet exercice d'affirmation, d'expression d'une identité professionnelle, d'une liberté trop précoce risque d'en faire prendre peur. Il semble intéressant alors de l'aider à s'y identifier, pour voir où sont les blocages ou pour l'aider à trouver le sens de sa présence ici. Aidons-le à se projeter, sur plusieurs niveaux, en utilisant par exemple l'échelle de Bateson : *imagine, tu es sage-femme...*

- **L'environnement.** Où te situes-tu ? Que ressens-tu ?
- **Le comportement.** Et là, que fais-tu alors ?
- **Les capacités.** De quoi es-tu capable ?
- **Les valeurs et ou croyances.** En quoi est-ce important pour toi. Qu'est-ce que cela t'apporte ?
- **L'identité.** Et qui es-tu ici ?
- **L'appartenance.** À quoi te sens-tu appartenir, au-delà même de ton identité ?

Autrement, serait-ce la violence et la contrainte qui en donneraient plus de goût ? Est-ce par elles que les étudiants iront chercher une liberté d'exercice ?

Mais le risque est que l'autorité, se faisant trop pesante dans la réalité, elle disparaisse et ne laisse la place qu'à une insécurité fondée sur la peur.

D'autant que les étudiants, adultes pourtant, élevés pour la réussite et à la performance pour réussir le concours PACES, se

LL

Le savoir ne se transmet qu'au moment où l'étudiant est demandeur au plus profond de soi.

77



retrouvent devoir, en fait, passer de ce jeune adolescent tardif au jeune adulte responsable. Ils se retrouvent confrontés à une maturation, une transformation de soi dont ils n'avaient pas mesuré la violence et n'en avaient pas été prévenus. La douleur, le sang, les larmes, les cris, la vie, la mort, le sexe. Tout l'intime, les renvoyant en miroir à leur vie jusqu'alors peu éprouvée.

Et c'est ainsi qu'il faut, pour l'élever, du sentiment dans l'éducation. Que quelqu'un veille sur lui, l'aide. Certains étudiants témoignent encore trouver cela auprès de sages-femmes enseignantes, dans certaines écoles ou auprès d'une sage-femme rencontrée en stage. Mais de nombreux autres ne trouvent plus l'écoute, l'empathie, le réconfort qu'ils pourraient rechercher et attendre.

Comme dans une famille qui fonctionnerait bien.

Les sages-femmes, quelles qu'elles soient, enseignantes ou non, n'ont pas toutes la vocation éducative. Il leur reste alors la possibilité d'exercer leurs puissance et autorité sur les plus faibles. L'enseignant n'entre pas alors en communication avec l'étudiant qu'il enseigne. Il livre un savoir suivant un programme établi, à la conquête des corps et des esprits, en divisant et sélectionnant. Or, l'enseignant doit être du côté de l'étudiant et placer son enjeu pédagogique dans la réflexion philosophique : *« tout acte éducatif véritable doit avoir pour objectif, bien plus que le savoir, la réalisation pleine et complète de l'humain en chacun de nous »*, nous livre Hegel dans *Le Maître et l'esclave*.

À la rencontre de quelque chose de nouveau, la sage-femme enseignante se transforme et questionne l'autre. Et l'étudiant devient pédagogue pour lui-même.

Tant que la sage-femme enseignante veut dominer, elle empêche l'étudiant de libérer l'humain.

L'exigence est donc la lucidité dans la manière d'enseigner.

Au nom de la cohérence, des rôles sont fixés : ceux qui savent et qui commandent ; ceux qui ignorent et obéissent. *« La discipline est la force des armées. Elle définit l'obéissance et régit l'exercice de l'autorité »*.

Aussi a-t-on justifié cet autoritarisme par des règlements lus, commentés et signés dès le premier jour d'entrée dans l'école des étudiants.

Certes je dirige, se dit-on, mais c'est pour le bien, l'ordre. Pour la qualité de l'enseignement, car ils seront de futurs professionnels !

Mais quand on s'identifie ainsi avec le bien de tous, il est difficile d'abdiquer un pouvoir qui s'exerce sur celui qui est en position d'infériorité. La directrice est sur la plus haute marche...

Georg Groddeck, psychothérapeute et médecin allemand, écrit que *« personne ne se soucierait d'éducation si cette volonté de puissance ne procurait une sorte de volupté sadique, celle qui correspond au spectacle de la peur, du chagrin, de l'angoisse »*. Celle de la dépendance de l'étudiant.

Or, l'attention à l'autre est pourtant l'essence même de l'éducation car elle implique la quasi-totalité des interactions humaines. Cette attention, ce souci de l'autre est un élément de la liberté de chacun. Être attentif à l'autre, à l'étudiant, à tout ce qui constitue l'essence de l'humain et fait surgir en lui tous les possibles.

Mais, étant plus longtemps sage-femme éducatrice qu'étudiant, on aura vite compris que subir quatre ans pour dominer trente ans ne fera pas changer le système. L'étudiant abrite donc lui-même cette fonction. L'enseignant doit alors, aussi, faire prendre conscience à l'étudiant sage-femme de cette dualité, pour qu'il se sépare de cette possibilité de gérer, dominer et opprimer ensuite. Que d'opprimé il ne devienne pas oppresseur.

À moins qu'il n'y ait un enjeu caché dans cette violence...

Seul l'étudiant, nié dans l'ensemble de ses capacités, dans son humanité, est porteur d'une ouverture, d'un potentiel de liberté. L'étudiant serait le bouc émissaire permettant à toute une profession de vivre elle-même dans cette modalité de fonction et d'exercice qui lui fait violence. Il permettrait alors que la tension de tous, qui rendrait impossible le travail dans les conditions actuelles institutionnelles, se transfère sur lui. Il devient le régulateur qui permet de retrouver la paix, neutralisant la violence subie. Mais sans que personne ne s'aperçoive qu'il en est victime...



Nous pourrions, en prenant du recul, sourire des règles que nous imposons aux étudiants et pas à nous-mêmes : le spectacle qui leur est offert (mésestimation professionnelle, querelle associative, technicisation du corps des femmes, soumissions aux protocoles...) n'est pas tellement édifiant que nous ayons l'audace de le proposer en exemple. Les étudiants ne sont pas dupes et ils réalisent à quel point la sage-femme enseignante est complice du système, en dépit des indignations et des proclamations qu'elle fait.

L'éducation des sages-femmes se doit d'être un lieu d'interpellation permanente et conflictuelle sur la réalité sociale, culturelle et professionnelle actuelle. Tous les mouvements de sages-femmes qui auraient pu être une révolution sur les paradigmes de la périnatalité ont été vains. Car les individus sont construits sur la peur de l'autorité (combien de fois oblige-t-on les étudiants, en clinique, malgré le cadre posé, à dire *« j'appelle le médecin »*...) soumis et passifs.

Et c'est ainsi que l'oppression a survécu à tous les changements des études de sages-femmes.

S'il y a donc une certaine violence dans l'action éducative des étudiants, le plus grave est qu'elle s'exerce sans que les sages-femmes la perçoivent comme telle.

L'éducation émancipatrice est celle où l'éducateur accepte d'apprendre autant de ses élèves qu'il leur apporte, où le chemin vers la connaissance se fait sur l'expérience des échanges de ces deux consciences et du Monde. Ici, de la Naissance.

L'enseignant qui transmet le savoir académique, le pédagogue qui en étudie l'action, l'éducateur qui l'élargit à toutes les capacités doit être le rebelle. Non pas en s'opposant aux choses mais en les questionnant jusqu'à l'ultime, jusqu'au bien-fondé de toute décision. Il doit être le plus libre de tous. Ontologiquement libre. Aucune figure d'autorité ne peut alors le contraindre si les directives ne vont pas dans le sens de son expérience éducative. Il est libre car il ne s'enferme pas dans



un capitalisme du savoir. Dans la maïeutique, si la sage-femme peut œuvrer pour la transmission de son savoir technique, elle est faillible dès qu'elle rencontre les sciences humaines, en connaissant toute relativité.

Rendre les cours obligatoires, directifs ou non, ne change en rien le problème : dans l'un, le choix est fait mais la directrice n'est que l'élément d'un système ; dans l'autre, elle délègue une responsabilité qu'elle n'a pas car le programme reste de toute façon le même. La liberté n'est pas le contraire de la contrainte ; elle s'impose en fonction de son contexte.

Parfois, l'étudiant ne sait plus où lutter, où se débarrasser de ce qui est en lui et d'éprouver alors une pugnacité à se construire. L'enseignement authentique est celui où l'enseignant s'efface au fur et à mesure que l'étudiant progresse et accède à ce qu'il est. C'est celui qui apprend à vivre un esprit réellement critique, pas un esprit qui s'étaye de dires et de théories.

Parler de naissance, de physiologie ou d'amour à partir du savoir de maïeutique ou de psychologie ne permet pas de comprendre ce que sait, ce que cela veut dire, physiologie ou aimer.

L'enseignant doit se méfier que ce savoir, bien que nécessaire, n'emmène pas à la possibilité de dominer ou de manipuler l'étudiant. L'étudiant perçoit très bien la différence entre le paraître et la vérité profonde...

Quand il existe une relation vivante, aucun savoir ne semble s'échanger. Mais chacun réalise ce que vivre veut dire. Il faut se mettre pour cela au niveau de l'étudiant, dans une écoute active, sensible. C'est-à-dire accepter l'inattendu et l'incertitude liée à la réalisation du projet éducatif dans la rencontre à l'autre vivant. Une relation réciproque. Et alors, la relation est nourrie par l'objet de connaissance. Il ne faut pas négliger la relation affective et sociale dans la transmission des connaissances. Mais un éducateur sage-femme n'éduque pas comme il le ferait avec ses enfants adolescents ! L'éducation n'a pas de projet pour l'étudiant : il l'accompagne dans un dialogue continu par lequel il va apprendre à se connaître. Il fait de la maïeutique en sorte. Il est l'être de la question et non de l'affirmation de savoir et de la vérité.

La sage-femme formatrice et enseignante doit être alignée, reliée à elle-même, sans ses propres conflits. Elle doit accepter de sortir de sa domination par son savoir, capable d'inventer sans cesse de nouveaux modes de transmission, découvrir de nouvelles façons de faire.

Sinon, le risque est d'accroître la violence et le désintérêt des étudiants.

Le rapport au savoir est basé sur ce que la sage-femme va juger indispensable à transmettre au futur diplômé. Et c'est parfois ici que l'étudiant est perdu car, s'il existe une base commune, établie de plus par un référentiel, il n'est pas pensé de la même façon par toutes les sages-femmes. Et il y a un hiatus entre le savoir académique et le savoir légitime. Les étudiants ne se rendent plus assez compte de ce qui correspond au métier qu'ils ont choisi. Ils se heurtent à cette violence de ne pas comprendre en quoi, et ce sur quoi ils sont formés correspond à l'identité professionnelle de la sage-femme. Cela allant même jusqu'à passer le diplôme d'État sur l'expertise autour d'une grossesse pathologique, action sur délégation.

LL

L'enseignant qui transmet le savoir académique, le pédagogue qui en étudie l'action, l'éducateur qui l'élargit à toutes les capacités doit être le rebelle.

77

La relation pédagogique est axée sur le savoir-faire lié à la transmission. Et les étudiants pourraient alors se sentir libres, c'est-à-dire ressentir que la vérité de la physiologie, de la naissance, du monde, sont l'expression d'une perception directe à la réalité.

L'enseignant sage-femme ne parle pas sur quelque chose, il accompagne. Aider les étudiants à assister aux choses quand elles apparaissent permet d'aller plus loin que le savoir académique, permet de savoir sans théoriser, sans tout passer au crible de l'analyse. Ce qui est peut commencer à vivre, sans chercher autre chose. Juste mettre à jour ce qui est à sa place, ce qui est et ce qui advient. La sage-femme ne crée rien, « *elle est la voix de la création du monde par lui-même* ».

À force de contempler la physiologie, la naissance, elle peut parler en son nom. La sage-femme n'est pas enseignée pour dire la vérité d'une connaissance mais pour permettre que les choses continuent à être, à vivre.

L'apprentissage de l'étudiant sage-femme ne relève pas de réflexes pavloviens. Il évolue sur des sens cognitifs, il est en capacité de se développer cet apprentissage en lien avec son identité, ce qu'il est, ce qu'il veut être. Et il s'approprie, modifie le matériel proposé. Il est créatif, allant au-delà de ce qu'on dit de l'objet enseigné. Il interagit dans une logique dynamique, équilibre entre l'action et ce qu'il est. L'apprentissage lui permet d'être ce qu'il est avec ce qu'il a appris. Il doit pouvoir être en congruence, apprendre qui il est au bénéfice de son objectif. Alors, il est capable de situer ce qu'il veut faire. Cela ouvre à des perspectives sortant des cours magistraux et des pseudo-échanges dont rien n'émerge.

Chaque sage-femme enseignante doit vérifier les conditions de cet alignement dans une logique d'investigation, une logique d'ancrage et de construction.

L'enjeu politique de la formation des sages-femmes reste alors un élément fondamental, non pas comme un supplément d'âme à la fonction d'enseignant mais comme le fondement même de son action.

C'est donc, en plus du savoir académique, un éveil à toute une attitude qui doit faire l'éducation des sages-femmes, minimisant ainsi la violence et engageant à la liberté. •



Violence et Corps



37
NAISSANCE, HAINE
ET CULTURE.
DEUX REMARQUES
CONCEPTUELLES

41
VIOLENCES ET
ACCOUCHEMENT D'UN
ENFANT À HANDICAP

46
LE TOUCHER POUR
SOIGNER LE NOUVEAU-NÉ,
ENTRE IMPENSABLE ET
INDISPENSABLE

49
LA VIOLENCE ÉDUCATIVE

52
ATELIER
VIOLENCES
INSTITUTIONNELLES
ET MÉDICALES



Naissance, haine et culture

Deux remarques conceptuelles

● **NAISSANCE** au sens très large, au-delà de l'acte même de l'accouchement : la maternité, la mère et le nouveau-né, les premiers temps de la vie humaine et même, au sens philosophique d'Hannah Arendt, c'est-à-dire : commencement, ouverture au monde chance de mettre en acte le nouveau, le changement la révolution et aussi le pardon.

● **CULTURE** au sens freudien *Kultur* qui veut dire à la fois culture et civilisation.

Définition de Freud (in *Malaise dans la civilisation*) : **les institutions et les œuvres que l'homme a mises en place pour s'éloigner de l'état animal** et qui servent à deux fins.

- À se protéger de la nature, donc la domestication ou la prise de possession de la nature ainsi que la médecine.
- À régler les rapports des hommes entre eux.

Il inclut dans son développement aussi bien la famille que le droit, la politique la science.

Mais aussi ce que nous appelons la **culture**, c'est-à-dire le désir d'ordre et d'harmonie esthétique, le goût des arts et de la littérature, de la musique...

Conscience aiguë de la **néoténie** que nous, les sages-femmes, partageons : l'être humain est inachevé à la naissance, il est totalement dépendant d'autrui et cet autrui, qui est à la fois sa mère et toute la société humaine dans laquelle il arrive, va en faire un humain, c'est-à-dire un être de culture et de langage.

« *Poor inch of nature* », pauvre ou chétive parcelle de la nature, c'est cela qui a obligé l'homme à mettre en place toutes ces institutions, toutes ces créations.

● Si je parle de la **HAINE** c'est qu'elle est à l'origine de la violence et entretient avec la violence un rapport dialectique.

Ma thèse est celle-ci : au commencement de la vie humaine, à l'arrivée de chaque nouveau né et à chaque naissance, s'affrontent en chacun des protagonistes les invariants primitifs de l'humanité : l'amour, la haine, l'angoisse et la culture.

Et la sage-femme sera la médiatrice de ces affrontements.

Selon la résolution de ces conflits, la civilisation pourra se poursuivre à la lumière de l'éthique universelle et du respect de l'autre... ou pas.

La naissance et la haine

HAINE ET AMOUR

- **Première question.** La haine est-elle inscrite dans les gènes de l'humain ou est-elle le produit de son histoire de la civilisation ?

La nature n'est pas violente, elle **est** simplement et les cycles de fécondité succèdent aux cycles de destruction. L'animal ne connaît pas la haine, il tue pour se nourrir ou pour s'accoupler, pour marquer son territoire ou pour se défendre.

L'être humain connaît la haine, le besoin de détruire l'autre et de se détruire lui-même. Le meurtre n'existe pas dans le monde animal ni le crime. Si une femelle abandonne ses petits c'est pour assurer la survie des plus forts donc de son espèce et sa propre survie

- **Ou bien, autre formulation,** la haine est-elle première ou seconde ?

L'amour (*éros*) est-il là avant la haine et la violence ou après ?

Nous avons entre les philosophes une controverse qui ne s'achève pas. Les héritiers de Rousseau ou de Kant d'un côté, l'amour est premier et inscrit au cœur de l'homme et la civilisation est le moteur de la violence.

Et ceux de Hobbes de l'autre, « *l'homme est un loup pour l'homme* » et c'est la civilisation qui protégera l'homme de cette violence.

L'amour et la haine, *éros* et *thanatos*, l'instinct de vie et l'instinct de mort, s'affrontent en chaque être humain et tout au long de l'histoire humaine jusqu'à nos jours, jusqu'à maintenant où il semble que les forces de destruction, de haine et de rejets de désespoir remontent en force.



L'amour et la haine, l'instinct de vie et l'instinct de mort, s'affrontent en chaque être humain et tout au long de l'histoire humaine jusqu'à nos jours...





Pour Freud, la question n'est pas tranchée et, tout au long de son œuvre, il s'interroge à travers l'étude des mythes d'Œdipe, d'Hamlet, des observations et de la pratique de la psychanalyse, la parole des patients, l'analyse des rêves et des transferts.

Les religions, et surtout la religion chrétienne, misent sur l'amour, universel, *agapè*, l'amour de l'autre. Mais, se demande Freud, n'est-ce pas cette fragilité de l'homme qui le pousse vers l'amour et le besoin de protection maternelle, et surtout paternelle, qui serait à l'origine du sentiment religieux et de l'amour de l'autre ? Rien n'est moins naturel que de vouloir « *aimer l'autre comme soi-même* », surtout un autre que l'on ne connaît pas et qui peut être son rival, son ennemi. N'oublions pas que la jalousie, l'envie, la rivalité, le désir de posséder, sont aussi précoces, dit-il, que le besoin d'être protégé, le besoin d'amour. Les mythes Caïn et Abel, Romulus et Remus.

Quant à la haine entre les enfants et les parents, nous avons tous les mythes fondateurs. Chronos qui dévore ses enfants, Médée qui les tue dans un accès de désespoir, Œdipe qui tue son père et épouse sa mère, et tous les contes de Grimm, d'Andersen ou de Perrault qui ont bercé notre enfance. Fillette violée (*Le petit chaperon rouge*), inceste (*Peau d'âne*), abandon d'enfants (*Le petit Poucet*), dévorations (*Hansel et Gretel*), pères ou mères violents, sœurs détestables (*Cendrillon*), etc.

Freud a ainsi choisi de fonder toute la civilisation humaine sur un crime primordial, le meurtre du père de la *horde primitive* par la coalition des fils, et les premiers interdits, celui de l'inceste, celui du meurtre, la première loi humaine, le début d'une alliance et une première symbolisation avec la naissance du totémisme chargé de la garantir et de déplacer le désir de meurtre sur le totem.

Mais la violence ne disparaît pas avec la loi ni avec la civilisation, elle ne demande qu'à transgresser et Freud admet que chez l'humain, la pulsion de mort est aussi puissante si ce n'est plus que la pulsion de vie.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA HAINE

L'enfant vient au monde dans un état de fragilité extrême, impuissant, dépendant, séparé brutalement de la quiétude utérine et en proie à des besoins vitaux qui ne sont plus assurés directement par le corps maternel : respiration, faim, température, excrétion. Il souffre, il est en proie à la plus vive angoisse.

La psychanalyse s'est intéressée aux premiers affects, premières pulsions du nouveau-né, très dépendant de la relation à l'autre, et l'autre est d'abord sa mère.

Il ne perçoit pas encore sa séparation avec le monde extérieur dans lequel il est projeté à la naissance, avec le corps de sa mère. Il ne perçoit pas encore la séparation entre l'intérieur et l'extérieur de son corps.

Le sein apaise sa détresse mais l'éloignement du sein la réactive lorsqu'il a faim. C'est pourquoi, le sein (corps de la mère) devient à la fois objet d'apaisement et de souffrance, de calme et de violence, de haine et d'amour.



Rien n'est moins naturel que de vouloir
« *aimer l'autre comme soi-même* »,
surtout un autre que l'on ne connaît pas
et qui peut être son rival, son ennemi.



La haine comme l'amour sont des fruits, des pulsions de conservation du moi, donc des besoins primaires et aussi de l'*éros* : amour lorsqu'il vient, avec la voix, l'odeur et les bercements de la mère, apaiser, envelopper le nouveau-né. Haine lorsqu'il lui est arraché. Calme et tempête se succèdent.

En même temps, l'enfant est persécuté par ses sensations internes : reflux, coliques, faim, soif, immobilité, douleurs gingivales et autres, et il les projette au dehors de lui, ce qui réactive la haine du mauvais objet et l'amour aussi, lorsque sa mère vient le nourrir, le masser, le porter, le changer de position.

La sage-femme le sait, la mère ne le sait pas, surtout lorsqu'il s'agit de son premier enfant.

C'est pourquoi la haine survient aussi chez la mère.

L'exigence, la demande constante de l'enfant, la persécute, elle ne peut ni se nourrir, ni dormir, à peine se laver ; elle se sent souvent impuissante et abandonnée. Ses seins sont gonflés et douloureux, souvent elle sombre dans une grande détresse et, dans nos sociétés, une grande solitude.

En outre, elle ressent comme persécuteur parfois la prise de possession de cet enfant de son corps "érotique" qui devient nourricier, vampirisé et des craintes infantiles peuvent ressurgir, en particulier le tabou de l'inceste.

Et comme pour le bébé, ce moment-là, pour la femme, brouille les limites entre l'intérieur et l'extérieur du corps et les limites entre elle-même et l'autre, c'est-à-dire l'enfant pas encore vraiment séparé.

La haine de l'enfant, et aussi le désir de retrouver la paix, l'état antérieur, surgissent à ce moment-là et sont très inquiétants pour elle, souvent à l'origine d'une intense culpabilité. C'est le moment de tous les dangers et la mise en place des relations futures entre cette mère et cet enfant.

Dangers parce que, si la femme est seule, livrée à ses pulsions de haine, de violence ou à l'instinct de mort, elle peut sombrer dans une grande dépression, ne plus pouvoir assurer les soins nécessaires à son bébé, ne plus le regarder ou lui parler, et même passer à l'acte violent contre elle-même ou contre lui.

Ces sentiments et ces pulsions sont très bien analysés par Mélanie Klein et Winnicott.



Aussi bien chez l'enfant que chez la mère. Au début, en réaction à ces intenses frustrations, l'enfant est en rage, il veut détruire, il hurle, se détourne du sein, le mord parfois. Comment la haine, le sadisme infantile, se transforment peu à peu en amour et aussi en besoin de réparation chez l'enfant qui a cette extraordinaire capacité d'adaptation au monde que bien souvent les adultes ignorent. Il veut réparer sa mère et nos vocations de soignants viennent souvent de là.

Winnicott rassure les mères¹. Il est normal qu'elles en viennent par moments à détester leur bébé, à vouloir l'abandonner, à fuir cet enfer. L'important ce n'est pas qu'elles soient parfaites, sans affect et sans taches, mais qu'elles puissent surmonter ces pulsions et ces terreurs, retrouver confiance dans leur propre capacité qui est immense et trouver les soutiens pour prendre en charge les besoins de nourriture, de soins et d'amour de leur bébé.

La Culture et la Haine

LA LANGUE MATERNELLE

C'est la mère qui ouvre le monde à son enfant et cette ouverture, c'est la culture, c'est la langue, la langue maternelle.

Qu'est-ce que la langue maternelle ?

Non seulement celle que parle la mère à son enfant, mais aussi celle de toutes les voix, les sons, les sensations qui sont parlés autour de cet enfant et qu'il a perçus déjà dans sa vie utérine.

Il naît dans un monde de symboles et de langue, il n'est pas un étranger.

Les nouveau-nés peuvent produire tous les phonèmes de toutes les langues humaines mais celle qu'ils parleront en premier sera la langue maternelle, et cette capacité se réduira peu à peu.

La langue maternelle passe par les sons, les phonèmes, les répétitions, puis les mots associés aux premiers objets dont ils prennent conscience, et sensations et émotions qui prennent forme. La mère parle à son enfant, elle chante, elle rythme le temps, les soins, les caresses, c'est cela la langue maternelle qu'on n'oublie jamais. Mère ou nourrice, qu'importe.

1. Cf. une série Winnicotienne et en même temps à la gloire des sages-femmes : *call the midwife*, en français : *SOS sages-femmes*.



Winnicott rassure les mères. Il est normal qu'elles en viennent par moments à détester leur bébé, à vouloir l'abandonner, à fuir cet enfer.



Ce n'est pas un apprentissage, ce n'est pas une compétence, c'est la vie qui s'ouvre avec ses composantes d'amour et de haine qui deviennent possibles car elles sont parlées. **Ce sont des petits humains, des êtres de langage qui viennent au monde.**

LA CIVILISATION SE FOND SUR LE REFOULEMENT DES PULSIONS PRIMAIRES

Si les premières réactions de l'être humain, ses premières pulsions ou constructions psychiques sont donc sadiques et violentes, ses pulsions d'amour ou libido sont liées à sa dépendance première, le sein le corps de sa mère, puis sa protection qui devient amour et ces pulsions entrent en contradiction. Il apprend à les contrôler ce qui deviendra plus tard la **sublimation** qui est le processus de la civilisation. Ce contrôle, ce refoulement des pulsions premières, cette sublimation en acte passe par la mère. Elle lui apprend à accepter ses éloignements sans trop de crainte car elle revient toujours, elle lui apprend les rythmes des repas, de la nuit et du jour, des soins et du bain, elle l'habille, lui fait prendre conscience de la propreté qui est d'abord un plaisir avant de devenir un apprentissage. Elle va le sevrer progressivement, et c'est un processus de civilisation que d'apprendre les nourritures plus solides. L'éducation, qui passe par des paroles, puis des interdits, puis des lois et, en même temps, le plaisir de passer d'une pulsion primaire à une autre sublimée, de pouvoir s'emparer des objets de la vie quotidienne, d'une image, d'écouter une chanson.

Voilà la mère à ses débuts, avec mille conseils autour d'elle, la puériculture, les grands-mères, les amies. Le père, bien souvent, prend le relais et permet à la jeune mère de se mettre à distance donc de penser et se forme lui aussi psychiquement à devenir père. C'est très difficile pour la jeune mère de trouver en elle ces ressources. Elle n'a pas appris, dit-elle, et pourtant si, tout ceci lui est transmis par la culture dans laquelle elle a vécu mais elle doit la retrouver à ce moment-là et l'adapter à l'époque contemporaine. La créer pour elle et son enfant.

La haine du petit enfant ne disparaît pas mais elle est sublimée par le processus de la civilisation qui s'inscrit en lui et le modèle. C'est l'instance du surmoi qui permet de vivre, de créer, de s'adapter, de penser, de produire toutes les œuvres humaines mais qui peut bien souvent devenir persécuteur, à l'origine des névroses.

C'est là aussi que peut apparaître à nouveau la violence, dès la petite enfance, issue de la violence parentale, ce qu'Alice Miller appelle la **pédagogie noire**. La contrainte de la civilisation devient perverse.

Pour Freud, la misère psychique humaine et la plupart des souffrances ou plaintes des humains viennent de cette contrainte civilisationnelle mais aussi sa grandeur et ses réalisations culturelles, scientifiques ou éthiques. C'est le malaise dans la civilisation. Le problème est que les

barrages contre les pulsions élaborées depuis la tendre enfance sont fragiles par rapport à la force des pulsions premières. C'est pourquoi, dans les périodes où les digues morales ou politiques se fissurent ou s'affaissent, la haine, la violence et le désir de destruction surgissent avec une force incommensurable

La sage-femme médiatrice de la civilisation

Le processus de civilisation commence dès la naissance et la sage-femme est un des acteurs.

LA SÉPARATION

Elle aide la séparation des corps de la mère et de l'enfant, l'accouchement et la délivrance; le placenta étant l'organe de médiation entre les deux et aussi un organe symbolique culturel de la vie avant la naissance, de la voix des ancêtres ou de leurs désirs, transmetteur de réincarnations possibles donc de civilisation.

Elle lave l'enfant et l'habille, l'**habit** étant un élément fondamental de la culture humaine, de sa séparation avec le monde animal et la marque, à la fois de sa fragilité (il a besoin d'être vêtu) et de sa puissance. Il sait produire des tissus à partir de la nature qu'il transforme, il sait produire des œuvres d'art et la mode est un élément de la culture.

LA FAMILLE, LA SOCIÉTÉ

Elle nomme l'enfant et l'inscrit dans les registres, lui donne la marque de son identité.

Elle le donne ensuite à ses parents en les nommant parents (même s'il n'y en a qu'un) n c'est la constitution de la famille, base de la civilisation.

TRANSMISSION - ÉDUCATION

Puis, elle transmet à la jeune mère les premiers conseils d'hygiène, de rythmes, de puériculture, la mise au sein.

Seule face à son enfant, la jeune mère ne peut supporter la violence de cette rencontre, la sage-femme est la médiatrice de cette confrontation.

MÉDIATRICE DE L'OUVERT

Mais l'essentiel est dans sa place de médiatrice: là où la question de l'identité rejoint la sage-femme. Il n'y a pas d'identité fermée pour elle, elle transcende l'identité: il n'y a pas de place assignée de religion de "race", de culture, de possession de communauté pour celui qui vient nu au monde, avant toute nomination, toute préhension.

Le nouveau-né, à son commencement, peut parler toutes les langues, adopter toutes les cultures, toutes les identités. Il peut mourir ou vivre très vieux, son identité est en devenir et les identités sont plurielles. **La sage-femme est face à l'universel.**

C'est la *vie nue* (cf. Giorgio Agamben), à la fois très dangereuse et source de tous les possibles. La sage-femme est là, à ce moment-là, où tous les possibles sont ouverts. Elle les contient sinon les dangers sont immenses, elle négocie l'ouverture, elle est la médiatrice de l'Ouvert. •

PETITE BIBLIOGRAPHIE

- Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, PUF.
- Mélanie Klein Joan Riviere, *L'amour et la haine*, Payot.
- Donald Winnicott, *L'enfant et sa famille*, Payot.
- Marie Garrigue Abgrall, *Violences en petite enfance pour une prévention opportune*, Erès, 2007.

LL

La sage-femme est là, à ce moment-là, où tous les possibles sont ouverts. Elle les contient sinon les dangers sont immenses, elle négocie l'ouverture, elle est la médiatrice de l'Ouvert.

77



Violences et accouchement d'un enfant à handicap

La naissance a toujours été un événement chez les hommes, le plus souvent moment de joie et de fête. Les sociétés contemporaines occidentales ont cependant apporté une nouveauté en ce que la maîtrise de l'aspect néonatal par l'appareillage technique a permis de réduire drastiquement la mortalité du nourrisson. Dès lors, et dans la mesure où l'investissement culturel et économique s'est accru comme jamais en direction du petit d'homme, les couples contemporains se sont mis à planifier les deux ou trois enfants de leur vie. Pas un de plus. La concentration culturellement prévisible du nombre d'enfants d'un couple contemporain polarise, de ce fait sur les deux ou trois accouchements d'une existence, une émotion plus forte encore que celle que tous les couples humains ont connue jusque-là. La naissance va être joie.

Et c'est là que peut intervenir la violence d'une réalité inattendue : l'accouchement d'un enfant à handicap. Étudions tout d'abord le cas le plus violent : celui d'un handicap légal, d'une malformation qui condamne à une vie des plus brèves après accouchement, et cela pouvant aussi être diagnostiqué pendant la grossesse.

La violence de la naissance d'un enfant que l'on sait devoir bientôt mourir

On annonce ici à ceux qui se vivaient comme futurs parents que leur enfant, s'il naît, va mourir très vite de cette malformation. Nous pourrions alors enfourcher les évidences du monde de l'efficacité : l'Interruption Médicale de Grossesse (IMG) est légale jusqu'au terme de la grossesse lorsque l'enfant a une grave malformation ou que la poursuite de la grossesse met la vie de la mère en danger. Aussi, lorsqu'une malformation fœtale, de nature à ne laisser que très peu de temps de vie à l'enfant après la naissance est détectée, bon nombre de futurs parents considèrent l'IMG comme la seule issue envisageable, celle qu'ils imaginent comme la moins douloureuse.

Le Centre pluridisciplinaire de diagnostic prénatal de Rennes a montré qu'apparaissent d'autres façons d'envisager ce type de grossesse : certains parents, "étonnamment" choisissent d'aller au bout de la grossesse après un diagnostic de malformation létale, et l'on voit donc apparaître des lieux de soins palliatifs néonataux. Cela reste minoritaire mais cela augmente et atteint par exemple, d'après une étude à Rennes, 10 % des grossesses avec ce type de diagnostic. Les femmes en question disent leur *volonté* de rencontrer vivant leur enfant à la naissance.

En cas d'accord de la famille et en dialogue constant avec elle, les professionnels mettent alors en place une démarche palliative en salle de naissance, qui prévoit l'accueil du nou-

veau-né, l'installation, la prise en charge de la douleur, le suivi de la relation parents/enfants. L'objectif est de proposer aux couples un choix permettant notamment la rencontre avec l'enfant dont on suppose qu'elle est bénéfique au travail de deuil ultérieur des parents.

Le temps de vie, même bref, va permettre aux parents une rencontre avec l'enfant vivant et la constitution de traces mémorielles. Avec les parents, la collecte des traces mémorielles commençait avant le décès ; des photographies, parfois des photographies "de famille" avec les deux parents et la fratrie, prises du vivant de l'enfant par un membre de l'équipe, parfois des mini-films ; des empreintes des pieds à l'encre ont été réalisées en post-mortem, certaines mères ont gardé une mèche de cheveux, le bonnet ; une famille a demandé le cocon où était enveloppé l'enfant, une autre famille a demandé une impression de l'ERCF — le tracé du rythme cardiaque fœtal. C'est en parcourant ces expériences que les médecins et les professionnels de la naissance ont eu peu à peu l'idée d'une autre approche qui puisse aller vers le développement de la médecine palliative en néonatalogie.

Notre propos n'est pas de revendiquer telle ou telle voie qui serait éthiquement la meilleure dans ces situations de

LL

L'objectif est de proposer aux couples un choix permettant notamment la rencontre avec l'enfant dont on suppose qu'elle est bénéfique au travail de deuil ultérieur des parents.

77

1. Derniers ouvrages :

Des philosophes devant la mort, Éd. du Cerf, 2016.

La Philosophie face au handicap, Éres, 2013, (rééd. 2015).

Prix de l'Académie des Sciences morales et politiques.



grossesse éminemment dramatiques, mais d'ouvrir l'imagination à des manières de faire ou d'être, même minoritaires, qui de l'extérieur pourraient éventuellement nous sembler macabres et qui pourtant peuvent être des manières singulières d'appivoiser une violence autant qu'il est possible à des humains de le faire, autant pour des parents que pour les sages-femmes et le personnel médical qui doit aussi, à sa manière, encaisser les violences ressenties par les parturientes.

Continuons notre chemin de croix devant l'effet de violence de certaines naissances inattendues.

La violence de la naissance d'un enfant handicapé

Lorsqu'un enfant déficient apparaît, les parents des sociétés occidentales contemporaines ne voient que le contraste avec le bébé parfait des publicités ou avec le bébé cru parfait des voisins d'à côté. « *Ma maman me rapporta qu'elle vit surgir de son ventre un bébé tout noir qui ne pleurait pas* » (Jollien, 1999 : 14) témoigne Alexandre Jollien, auteur infirme moteur cérébral athétosique².

L'arrivée d'un enfant, le plus souvent, est un événement qui chamboule toute l'existence précédente des couples d'aujourd'hui. Les nuits au sommeil court, les grasses matinées envolées, les restaurants, cinémas remis à plus tard. La nouvelle configuration peut aller jusqu'à faire voler en éclats les certitudes de chaque parent ainsi que le couple lui-même. Quand il s'agit d'un enfant handicapé, la magnitude du séisme peut atteindre des maximums. Kenzaburo Ôé est un romancier japonais qui a nourri son œuvre de l'expérience d'avoir un enfant handicapé. Dans une affaire personnelle, le personnage surnommé "Bird" n'est pas en accord avec lui-même. Il a vingt-sept ans. Il n'a qu'une piètre estime de lui-même : petit répétiteur dans ce qu'on appelle chez nous une "boîte à bac", avec un poste obtenu par l'appui de son beau-père. Le mariage avait déjà été une épreuve pour lui. Deux mois après, il s'était saoulé pendant quatre semaines d'affilée, n'arrivant pas à se faire à son nouveau statut. Depuis sa jeunesse, il rêve d'un voyage en Afrique, pour lequel il commence à avoir accumulé une somme d'argent conséquente. Mais voilà que tout est remis en question : sa femme va accoucher. À cela s'ajoute que l'accouchement se complique. L'enfant est diagnostiqué avec une hernie cérébrale. On peut l'opérer mais il ne sera sans doute jamais normal. Tout le roman tourne autour des obsessions cauchemardesques de Bird, qu'il noie à coup de mauvais whisky. Il faut laisser mourir le bébé. Il faut divorcer et fuir vers l'Afrique avec son amie Himiko, avec qui il a une liaison. À la fin, Bird se réveille de ce cauchemar et est prêt à assumer ce bébé pas comme les autres. Himiko, tente de le récupérer : « *Admettons qu'on l'opère et qu'on lui sauve la vie. Que se passera-t-il, ensuite ? Tu m'as dit toi-même qu'il ne serait jamais normal. Ne comprends-tu pas que tu ferais non*

seulement ton malheur mais le sien ? Crois-tu qu'il mérite cela, Bird ? Le crois-tu vraiment ? — C'est pour moi que je le fais, dit Bird. C'est le seul espoir qui me reste de ne plus être un homme qui fuit sans cesse ses responsabilités » (Ôé, 1997 : 174). C'est finalement Himiko qui partira pour l'Afrique. « *Les yeux mi-clos, Bird pensa au bateau qui avait levé l'ancre quelques jours plus tôt, à destination de Zanzibar, avec Himiko à son bord. Il s'imagina lui-même, ayant tué le nouveau-né, debout à côté d'elle, à la place du garçon qu'elle avait emmené — une assez séduisante image de l'enfer...* » (178). Point n'est besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre monde, l'enfer est la situation de celui qui vit dans notre monde en se haïssant. La mauvaise conscience est la lame ébréchée, fendue, qui pend à notre flanc en provoquant sans cesse la douloureuse insatisfaction de ce que nous sommes.

L'arrivée d'un enfant handicapé est une épreuve pour chaque parent. Chacun découvre alors une expérience indicible : celle de la honte, de la souffrance et de la culpabilité. Jean-Louis Fournier nous dit que « si un enfant qui naît, c'est un miracle, un enfant handicapé, c'est un miracle à l'envers » (Fournier, 2010 : 17).

La révélation d'un handicap chez leur enfant, produit dans le couple un effroi. Ils se sentent marqués d'un sceau qui les isole à tout jamais de tous les parents "normaux". D'un seul coup, ils se sentent étrangers aux autres. Cette expérience leur apparaît intransmissible et Simone Korff-Sausse va jusqu'à évoquer à ce propos l'incapacité de parler de ceux qui avaient vécu Auschwitz. Kenzaburo Ôé décrit avec acuité ce sentiment chez son personnage : « *il lui suffisait de penser à celle du bébé qui semblait avoir deux têtes pour qu'un sentiment brûlant de honte lui serrât la gorge. Comment aurait-il pu discuter avec d'autres gens d'une chose aussi personnelle ? Il lui sembla que c'était là un souci qu'il ne pourrait jamais partager avec autrui* » (Ôé, 1997 : 51). Plus loin, il dit de même : « *Ce qui m'arrive me donne l'impression que je m'enfonce, seul, dans un tunnel sans fond, en m'éloignant de plus en plus du monde des autres. Comment faire partager à qui que ce soit ce que j'éprouve ?* » (Ôé : 134). Cela l'enferme et polarise tout investissement intellectuel, lui qui jusque-là s'était beaucoup intéressé à la politique, n'y voit plus de sens : « *les mots "scandale" et "incident international" le laissaient totalement froid. Lui-même était déjà plongé jusqu'au cou dans le scandale de son bébé monstrueux, et l'incident domestique*



La mauvaise conscience est la lame ébréchée, fendue, qui pend à notre flanc en provoquant sans cesse la douloureuse insatisfaction de ce que nous sommes.



2. Athétose : cordon ombilical enroulé autour du cou du bébé.



provoqué par cette naissance lui paraissait beaucoup plus grave que n'importe quel incident international » (138). Il en prend une parfaite conscience : « Je ne suis plus aussi préoccupé par la situation internationale [...] c'est comme si mon système nerveux n'était plus perméable qu'à ce qui concerne le bébé » (132-133).

C'est un danger qui guette les parents : s'enfoncer dans l'isolement. D'où l'importance de trouver des lieux qui leur permettent d'entendre d'autres parents qui ont eu des expériences similaires. Ils ne sont pas seuls : la vie est possible avec un enfant handicapé. Il est clair néanmoins que la communication ne sera plus aussi facile avec les parents "normaux" comme avec les professionnels. Car le décalage est là. Quelle que soit la gentillesse des autres, leur bonne volonté à vouloir manifester de l'empathie, ils ne sont pas confrontés dans leur chair et dans leur sang à la mise au monde d'un enfant handicapé. Comme le remarque Simone Korff-Sausse dans son remarquable ouvrage, *Le Miroir brisé* : « Celui qui se met "à la place de" peut à tout moment choisir de quitter cette place-là. Mais les parents, eux, n'ont pas ce choix » (Korff-Sausse, 2009 : 186).

L'arrivée d'un enfant handicapé est également une épreuve pour le couple. La vie d'un couple "normal" est déjà loin d'être toujours facile. Certaines difficultés conjugales antérieures à la naissance de l'enfant peuvent d'un seul coup s'exacerber devant la terrible annonce. Le diagnostic de handicap joue alors le rôle de détonateur pour les couples fragiles. Un nombre important de conjoints (souvent des pères) peut divorcer et abandonner l'enfant à ce moment-là. Il arrive aussi, bien sûr, qu'un couple découvre en une telle expérience, un ciment nouveau pour son union.

Rompre avec la violence de l'univers médical illusoire de la toute maîtrise

Les hommes et les femmes des sociétés occidentales sont entrés dans l'ère du discours de la maîtrise. Par rapport à la naissance, nous avons affaire à celui de la maîtrise médicale. La question du handicap peut aujourd'hui se poser avant la naissance. Les progrès ont été considérables dans la prévention des handicaps et leur large médiatisation auprès des familles. Les mots anciens ont d'ailleurs déjà été aseptisés au sein du paradigme médical : on parlait d'un enfant "mongolien", il faut maintenant parler d'enfant "trisomique". Le "scientifiquement correct" a la puissance de balayer les mots de la tradition. Le nouvel enjeu auquel la société doit faire face est maintenant : faut-il favoriser un eugénisme en rendant obligatoire le dépistage de toutes les formes de handicaps repérables dans le ventre de la mère génétiquement ou à l'imagerie médicale ? C'est la question qui a été posée, il y a déjà plus d'une décennie, au Comité national d'éthique. L'État doit-il promouvoir le dépistage systématique de la trisomie 21 ? Le CCNE a répondu par un avis défavorable assorti de l'argument suivant : « Une telle décision serait ressentie comme un désaveu pour les familles

élevant un enfant trisomique » (Le Monde, 23 juin 1993).

Les hommes d'aujourd'hui, abreuvés de discours consuméristes, peuvent prendre le relais du discours médical : « Si on a le pouvoir de dépister, pourquoi se priver ? ». Si le futur bébé, dans le ventre de la mère, est diagnostiqué comme porteur d'un handicap, que faut-il faire ? Un tel diagnostic n'avait de sens que si on voulait en faire quelque chose. Que voulait-on en faire ? Se réserver la possibilité de mettre fin à la vie de cet être. Passé la question du diagnostic prénatal, intervient l'événement de la naissance. Lorsque la médecine propose un diagnostic de ce genre, elle n'est pas neutre. Elle propose en même temps la possibilité de l'avortement. L'"avortement" est le terme employé pour une femme ou un couple qui ne se sent pas prêt à accueillir un enfant dans sa vie ou qui n'en sent pas la force. Avec le diagnostic du handicap intervient un autre genre de question : Quel type d'enfant sommes-nous prêts à accueillir ou aurons-nous la force d'accueillir ? Ce n'est plus "choisir le moment", c'est "choisir l'enfant". Nous entrons doucement dans l'ère de l'eugénisme doux, non pas celle d'un eugénisme d'État totalitaire mais celui des parents consuméristes qui ont droit à un bébé qui ait les mêmes garanties de fiabilité que celui du voisin. Dès lors, le paradigme médical va proposer les mots pour le dire. Nous ne serons pas dans le cas d'un avortement classique, mais il sera adéquat de parler d'"avortement thérapeutique". "Thérapeutique", c'est-à-dire qui va dans le sens de la guérison. Le bébé handicapé est de l'ordre de la maladie. La médecine a toujours une solution à proposer lorsque l'on se trouve face à une maladie. Simone Korff-Sausse a montré avec une parfaite pertinence qu'au sein du paradigme médical, on ne peut poser les problèmes qu'en termes de décisions, de choix.

La situation va être encore différente si c'est après l'accouchement que le diagnostic de handicap est posé. Les médecins et équipes d'obstétrique sont alors le plus souvent gênés. Ils se trouvent dans une situation où la gymnastique de la maîtrise qui est leur pratique quotidienne connaît une paralysie : quelle solution proposer ? Simone Korff-Sausse décode ici que « Les paroles souvent maladroites des médecins sont le signe de leur impuissance face au handicap. C'est un domaine, en effet, où la médecine dispose d'un arsenal thérapeutique très

>

LL

Nous entrons doucement dans l'ère de l'eugénisme doux, non pas celle d'un eugénisme d'État totalitaire mais celui des parents consuméristes qui ont droit à un bébé qui ait les mêmes garanties de fiabilité que celui du voisin.

77



réduit [...] c'est le sentiment de culpabilité des médecins qui est ici en jeu : puisqu'ils n'ont pas su empêcher que cela arrive, ils se sentent obligés de proposer une solution dans un domaine où il n'y en a pas » (Korff-Sausse, 2009 : 169-170). Proposer une solution dans un domaine où il n'y en a pas, c'est dire aux parents qu'« ils ont le choix ». Mais comme le remarque encore Simone Korff-Sausse : « *Dire aux parents "Vous avez le choix" est un leurre pernicieux qui entretient l'illusion d'un effacement possible. Face au malheur que représente l'arrivée d'un enfant handicapé, la seule réaction, dans le cadre de cette idéologie, est d'effacer ce malheur* » (Korff-Sausse, 2009 : 186). Comme le fait remarquer le personnage de Kenzaburo Ôé dans Une affaire personnelle : « *On vous entraîne d'abord dans une impasse, puis on vous demande ce que vous comptez faire...* » (Ôé : 27).

Certes, la responsabilité de ce qui est arrivé ne retombe pas non plus sur l'obstétricien. Mais les équipes médicales ont ici besoin d'éthique et de psychologie humaine. C'est malheureusement, ce qui peut faire défaut. En néonatalogie les équipes sont avant tout prêtes pour l'action et l'urgence. C'est la compétence qui est ici attendue par le « consommateur ». Pourtant, dans le cas d'un « enfant à problème », les compétences techniques s'évanouissent d'un coup. Il y a là une situation humaine et les mots qui vont être employés pourront avoir un retentissement sur la vie entière de plusieurs personnes. « *Si les médecins connaissaient l'impact de leurs paroles sur le vécu ultérieur des parents, et par conséquent sur le devenir de l'enfant, ils seraient peut-être plus prudents. Ces mots-là marquent ; ils laissent des traces que le temps n'efface pas* » (Korff-Sausse, 2009 : 25). Le propos tenu par un médecin à Bird après l'accouchement, dans le roman japonais déjà évoqué, est à ce titre désarmant de manque de tact : « *Je suis accoucheur, je vous l'ai dit, mais je ne suis pas mécontent d'avoir rencontré un cas de hernie cérébrale. J'espère pouvoir assister à l'autopsie... Vous consentirez à une autopsie, n'est-ce pas ? Je dois vous sembler cynique, mais dites-vous que le progrès, en médecine est cumulatif – je veux dire que l'autopsie de votre enfant nous permettra peut-être d'en sauver d'autres. En outre, pour être tout à fait franc, je crois qu'il vaut mieux qu'il meure, pour lui, pour votre femme et pour vous* » (Ôé, 1997 : 31-32).

On peut espérer qu'entre ce médecin japonais de fiction de 1965 et les soignants d'aujourd'hui, il y a des différences abyssales, des prises de conscience réelles du type de discours à tenir devant des parents. Il n'est pas sûr cependant qu'ici ou là des « maladrresses » humaines de ce genre ne puissent apparaître encore aujourd'hui. Tout d'abord, il faudrait s'évertuer à n'annoncer le diagnostic qu'en présence des deux parents. Ils pourront ainsi d'emblée affronter l'épreuve qui les frappe en la partageant. Il faut donner une chance à l'unité du couple. Le porteur de la mauvaise nouvelle ne doit pas être l'un ou l'autre. C'est un tiers qui doit la leur apporter. Dans Une affaire personnelle, la mère ne voit pas son bébé. On le lui emporte immédiatement et elle ne le verra qu'une semaine après « *Quand le bébé est né, dit-elle [...] l'infirmière a crié « Oh ! » et j'ai deviné qu'il se passait*

quelque chose d'anormal. Et puis le directeur s'est mis à rire, ou bien j'ai cru qu'il riait, et je n'ai plus compris... Quand je suis revenue à moi, on avait déjà emporté le bébé » (106). On comprend, dans le livre, que le rire n'est pas moqueur mais correspond à une manière tout orientale de manifester sa gêne. Le père reçoit seul l'information au téléphone de manière laconique : « *Venez immédiatement à la clinique, s'il vous plaît. L'enfant est anormal* » (22). Aucun moyen de partager de front la souffrance de la naissance. Le père porte ici tout sur ses épaules.

Ensuite, il faut pouvoir comprendre que chaque situation est unique. C'est toute la difficulté du rapport aux humains. Comme le dit Simone Korff-Sausse : « *Toutes les femmes ne souhaitent pas être entourées, certaines ont besoin de solitude ; il faut une certaine finesse psychologique pour percevoir la conduite à tenir avec chaque mère* » (2009 : 24). Encore et toujours, l'éthique et la psychologie sont indispensables dans le cadre médical.

L'univers de la maîtrise et de l'action est aussi celui de la rapidité. Les équipes de néonatalogie vivent dans une psychologie de commando, alors qu'il faudrait ici pouvoir « *laisser le temps au temps* ». « *Il n'est pas du tout pareil d'entendre des paroles inquiétantes à propos d'un enfant que les parents n'ont ni vu, ni touché, ni tenu dans les bras, que d'un enfant avec lequel un contact s'est déjà établi [...] Si l'annonce du handicap précède la première prise de contact, il est handicap avant d'être enfant* » (Korff-Sausse, 2009 : 29). Simone Korff-Sausse insiste sur la patience à laisser pouvoir s'installer une relation physique et d'esprit entre l'enfant et ses parents : « *accepter de laisser venir les questions, c'est reconnaître l'importance fondamentale du temps, qui est, comme nous l'avons vu, nécessaire à la métabolisation psychique de cet événement traumatisant [...] L'enfant lui-même, avec son affectivité et sa personnalité, va modifier les attitudes parentales. C'est pourquoi il ne faut jamais prendre de décision engageant l'avenir dans l'urgence, car il faut laisser s'instaurer une relation entre l'enfant et les parents* » (2009 : 168-169).

Notre société doit ici mettre l'accent sur l'idée de partage social, et cela dès le tout début de la vie. Il semble malheureusement que cela ne soit pas ce que la société cherche à entendre. Beaucoup d'énergie et de plages médiatiques sont consacrées à la question de l'euthanasie et du diagnostic prénatal. Bien peu, en revanche, à montrer à d'éventuels parents d'enfants handicapés, qu'ils ne sont pas seuls et que la collectivité veut résoudre les difficultés qui se présenteront à eux (par exemple, par rapport à l'insuffisance des foyers pour personnes en situation de handicap). À la maternité, plutôt que de vouloir poser la situation en termes d'action et de choix, ce qui est le discours courant au sein du paradigme médical, il serait peut-être beaucoup plus important de dire aux nouveaux parents : « *Vous n'êtes pas seuls* » (Korff-Sausse, 2009 : 186). Le sentiment de solitude est, dans ce genre de situation, terrible : « *les premiers mois avec ma petite fille trisomique étaient un face-à-face insoutenable* » dit une mère. « *Ce qui l'a aidée à vaincre peu à peu sa réaction, nous dit Simone Korff-Sausse, c'est l'entrée à la crèche. Le regard des*



autres sur son enfant l'a rassurée et l'a amenée à voir à son tour sa fille d'une autre manière » (2009 : 34-35).

Il est psychologiquement usuel que des parents aient une envie de meurtre face à leur enfant handicapé. Il faut savoir l'entendre, mais il n'est, par exemple, pas du rôle du médecin d'abonder dans ce sens. De la même façon que l'on peut parfois avoir besoin de lâcher des critiques même violentes sur ses parents, on n'accepte pas pour autant qu'un autre le fasse à notre place. Bird est estomaqué par la naissance de son bébé anormal et n'a qu'une envie qui est de s'en débarrasser, mais lorsque le directeur (à forte pilosité) de la clinique lui suggère d'emblée de ne pas faire opérer l'enfant (ce qui signifie la mort), Bird a un mouvement de recul : « *Pauvre petit bébé, pensa Bird... Il a fallu que la première personne qu'il rencontre dans ce monde soit ce porc velu...* » (28).

Notre société nous habitue aux problèmes qui impliquent des solutions. Le handicap ne nous place pas dans cette configuration. Mais en même temps il est un modèle irremplaçable pour nous faire comprendre à quel point nous pouvons nous fourvoyer au sein de l'idéologie de la maîtrise. En réalité, notre vie nous propose une succession de situations que nous n'aurons pas souvent choisies. « *Mon enfant était-il tant prévu que cela ? J'aurais voulu un garçon. Pourquoi des jumeaux ? Il ne s'intéresse pas du tout au foot* ». « *Elle est paresseuse* ». « *Je ne voulais pas d'un enfant comme ça* ». Toute naissance impose en réalité aux parents une ouverture sur l'imprévu. L'enfant qui naît ne correspond jamais à l'enfant que nous avions imaginé. Les parents qui sont intoxiqués par l'atmosphère de maîtrise de notre époque ou par une déficience à accepter l'autre, risquent bien de vivre leur parentalité dans la frustration et de faire vivre leurs enfants dans la souffrance. Un enfant est toujours une aventure. Un enfant handicapé sera bien sûr une aventure extrême.

Simone Korff-Sausse insiste encore sur le fait que les progrès médicaux contribuent paradoxalement à accentuer la culpabilité des parents. L'idée superstitieuse ancestrale de la faute est maintenue, mais elle a pris un masque médical : « *Quels effets vont avoir les progrès de la prévention des handicaps et leur large médiatisation sur les familles qui ont mis au monde un enfant handicapé, malgré ces progrès ? Ne vont-elles pas entraîner de nouvelles formes de souffrance ? Lorsqu'il y a accident, anomalie, maladie, cela devient encore plus insupportable pour des parents vivant dans une ambiance culturelle qui incite à penser que cela ne "devrait pas arriver". Lorsque cela arrive quand même, ils se sentent mis en cause. L'enfant est vécu comme une erreur de la médecine, un raté de la prévention. Paradoxalement donc, ces progrès accentuent leur responsabilité et leur sentiment de culpabilité. Ces techniques font croire à une maîtrise totale des processus de procréation, de la grossesse et de la naissance, de sorte qu'il n'y aurait plus d'enfants handicapés. Une maîtrise parfaite pour un enfant parfait* » (2009 : 180-181).

Les progrès de la médecine occultent de plus en plus la part de mystère qui entre dans ce que les parents transmettent génétiquement à un enfant. La science aimerait réduire

cette inconnue et les progrès scientifiques font miroiter une illusoire transparence devant ce qui ne manque pas d'être inquiétant. La naissance d'un enfant handicapé ramène brutalement à cette réalité angoissante que les modernes tardifs ne veulent pas assumer : l'imprévisibilité de la vie.

Conclusion

On l'a vu, Simone Korff-Sausse insiste sur la patience à laisser pouvoir s'installer une relation physique et d'esprit entre l'enfant et ses parents : Dans *Une affaire personnelle*, le premier regard sur son enfant permet à Bird de le faire entrer dans une histoire. Le bébé est dans un panier et son crâne est entouré d'un bandage. « *Mon fils a la tête entourée de pansement, comme Apollinaire lorsqu'il a été blessé sur le champ de bataille [...] Bird se mit à pleurer. La tête pensée, comme Apollinaire... Cette image avait simplifié ses sentiments, leur avait donné un sens. Il se sentait devenir bêtement sentimental, mais en même temps il avait l'impression d'être justifié, et il découvrait même une certaine douceur à ses larmes* » (1997 : 33). C'est d'ailleurs la première fois où il peut dire "mon fils". Jusque-là il vivait sous le terme de "chose" qu'avait employé le directeur de la clinique. « *Voulez-vous voir la chose d'abord ?* » (25) – terme qui avait suscité chez Bird une véritable répulsion. Un autre épisode marquant d'appropriation est le moment où il voit son fils, toujours à travers la cloison vitrée de l'hôpital essayer de toucher l'excroissance de sa tête. Quand il quitte l'hôpital, il nous est dit que « *tandis qu'il s'éloignait, il se rendit compte qu'il avait, pour se frotter la nuque, le même geste que l'enfant* » (136). Puis, un ami le lui fait remarquer : « *Dis donc, Bird, d'où t'est venue cette habitude de te frotter la nuque ?* » (139). C'est en personnalisant son enfant par les petits détails évoqués que le père, dans l'ouvrage du romancier japonais, passe progressivement de celui qui veut se débarrasser d'un monstre à celui qui veut protéger son bébé, passe d'une situation de violence à son apprivoisement patient et cet apprivoisement touchera les parents mais évidemment aussi en retour la sage-femme et les équipes médicales. •

BIBLIOGRAPHIE

- Fournier, J.-L. (2010). *Où on va, papa ?*, Paris, LGF. Édition d'origine : Stock, 2008.
- Jollien, A. (1999). *Éloge de la faiblesse*, Paris, Les Éditions du Cerf.
- Korff-Sausse, S. (2009), *Le miroir brisé*, Paris, Hachette littératures. Édition d'origine : Calmann-Lévy, 1996.
- Ôé, K. (1997). *Une affaire personnelle*, Paris, Plon. Édition japonaise d'origine : *Kojinteki na taiken*, 1965.

Le toucher pour soigner le nouveau-né: entre impensable et indispensable

« À sa manière d'accueillir le nouveau-né, une société révèle ses ressorts profonds, sa conscience de la vie ».

Jacques Gélis, *L'arbre et le fruit, la naissance dans l'occident moderne*, Fayard, 1984.

La naissance d'un enfant est un fait très banal si on le considère du point de vue de sa reproductibilité au sein de l'espèce, de son universalité, mais il est un fait social majeur et les manières de s'occuper du bébé – les manipulations, les soins, la toilette, l'alimentation... – sont d'extraordinaires témoins de la façon de penser le corps, l'humain et la vie dans une société humaine donnée.

Or, il y a un élément qui est profondément troublant lorsqu'on commence à regarder de près ces façons de faire autour du nouveau-né et du nourrisson, avant, ailleurs, ici et maintenant, c'est la constance d'une forme de brutalité physique qui entoure les pratiques d'accueil et de soin des bébés. S'il y a un domaine pour lequel il est difficile de dire de façon générale avec nos critères de 2016 « avant c'était mieux », ou « ailleurs c'est bien mieux », c'est bien dans ce domaine-là...

Dès lors que nous l'observons, la question qui se pose à nous est bien entendu : pourquoi ? Qu'est-ce qui fait cette constance relative des violences faites au corps des bébés, et que viennent nous dire ces pratiques de nos façons de nous représenter la vie ?

C'est donc en chercheuse en sciences sociales, c'est-à-dire en observatrice candide tentant de se détacher du jugement et de l'affect liés à mon appartenance à un système de pensée spécifique que je vais vous emmener visiter nos façons de faire à nous, dans notre histoire récente.

Pour le penser, j'ai choisi de l'explorer par le média du toucher, et cette intervention aujourd'hui fait partie d'un travail de recherche plus général sur cette question du toucher et de son évolution au cours des dernières décennies en France, en vue de la publication d'une thèse de doctorat.

"Les" touchers

Nous pouvons différencier deux formes de toucher dans le soin au nouveau-né :

- Le toucher contact, affectif, relationnel, faisant en général intervenir le contact entre les peaux.
- Le toucher manipulation, technique, avec plus ou moins l'utilisation d'instruments.

Dans notre histoire récente (je vais situer mon propos dans notre société entre la seconde moitié du XX^e siècle et aujourd'hui), ces deux "manières de toucher" ont connu une évolution parfaitement inverse :

- Lors d'une première époque, le "toucher manipulation" a été de rigueur, avec des pratiques intrusives, souvent douloureuses, alors que le "toucher contact" était suspect, voire interdit.
- Puis, à une seconde époque – très récente puisqu'elle s'épanouit vraiment dans le courant des années 1990 – les pratiques manipulatoires ont commencé à être contestées, puis condamnées, alors que le "toucher contact" passait, lui, de l'interdiction à la tolérance pour devenir même une injonction.

Cette inversion fut très brutale, liée à un changement radical de paradigme. Pour la plupart d'entre nous qui l'avons connue, nous savons qu'elle se situe au milieu des années 1990.

Cependant, une telle évolution, si marquée soit-elle, n'est jamais binaire : il y a évidemment eu des prémices à ces changements de pratiques, une période de transition, des reculs... mais le changement est cependant évident et extrêmement rapide.

L'EMPÊCHEMENT DU TOUCHER CONTACT

• Qu'empêche-t-on ?

Les deux occasions principales de contact entre la mère et son enfant ont toujours été l'allaitement maternel et le partage du lit parental. C'est donc au travers de ces moments-là que s'est exprimé le contrôle sur le toucher dans le couple mère-enfant.



• Comment empêche-t-on ce contact ?

La dévalorisation de l'allaitement maternel

Tout au long du XX^e siècle, la dévalorisation de l'allaitement maternel a été dominante.

Si l'on analyse les courbes de l'allaitement maternel dans les premiers mois de vie du nourrisson en France à partir de 1950, on constate qu'il reste à un faible niveau, à peu près constant, jusqu'en 1994/95, date à laquelle soudainement on assiste à une montée évidente et persistante de sa fréquence.

L'interdiction de prendre le bébé dans les bras

Cet empêchement s'exprime par des recommandations de savoir-faire, des conseils émis par des professionnels au travers par exemple des manuels de puériculture alors rédigés principalement par des médecins.

Vous pouvez, à ce sujet, lire le livre de Geneviève Delais de Parseval et Suzanne Lallemand, *L'art d'accommoder les bébés*, (1980) qui relate les mille et une recommandations, souvent contradictoires, qui se succèdent au cours des différentes époques.

L'organisation de l'espace

La séparation physique de la mère et de son nouveau-né ira même jusqu'à s'institutionnaliser par l'architecture interne des maternités : les cellules Bridgman, développées dans les années 1970 dans les hôpitaux publics, plaçaient *de facto* les enfants hors de portée des mères en les isolant dans des pièces vitrées dont l'accès était réglementé par le personnel médical.

Ces structures sont très longtemps restées en place – elles prévalaient encore au moins jusqu'au début des années 1990 – avec pour seule évolution la liberté d'accès des mères à leur bébé... Au début de leur instauration, les mères ne pouvaient en effet entrer librement dans la cellule vitrée : l'auxiliaire puéricultrice lui apportait son bébé à heure fixe pour le biberon. C'est cette disposition qui évolua, libérant l'accès des mères aux berceaux des nouveau-nés.

La lutte récurrente contre le partage du lit parental

Cette condamnation du partage du lit, on la retrouve depuis très, très longtemps... Provenant du pouvoir en place, quel qu'il soit, selon les époques : l'église, les médecins, les politiques sanitaires, utilisant les relais habituels qui lui sont contemporains : politiques, juridiques, sociaux ou médiatiques.

Les moyens mis en œuvre pour parvenir à faire appliquer les "bonnes façons de faire" jouent toujours sur la **peur** des jeunes parents : mal faire provoquera la mort, la maladie ou la déviance chez le petit enfant. Alors la société légifère, recommande, punit, toujours pour le bien de ses ouailles, bien entendu... Car l'objectif est toujours de sauver le bébé, bien sûr.

• Mais pourquoi toujours par l'éloignement de la mère ?

Les raisons évoquées vont, tout comme les recommandations elles-mêmes, varier en fonction des époques : elles

sont d'ordre moral, hygiéniste ou encore psychologique, l'argument changeant au cours des périodes traversées, s'adaptant aux préoccupations et aux priorités qui prévalent dans la société.

Nous pouvons ainsi distinguer quatre figures de mères utilisées de façon récurrente au cours des siècles passés :

> **La mère maladroite**, qualifiée ainsi pendant longtemps du fait même de son appartenance au sexe féminin : elle est inférieure à l'homme, négligente, ignorante et "godiche". Elle étouffe son enfant pendant le sommeil en s'endormant avec lui, mais est également en mesure de le "laisser tomber" si elle le porte. Il est intéressant d'observer que cette figure n'a pas totalement disparu, loin s'en faut... Dans un CHU récemment visité, les sages-femmes m'ont exposé l'interdiction faite aux mères de se promener dans les couloirs de la maternité en portant simplement leur nouveau-né dans les bras afin d'éviter ce risque d'accident... Nous ne nions cependant aucunement que pendant certaines époques historiques de misère ou d'oppression politique ou religieuse, le partage du lit et l'étouffement de l'enfant pouvaient masquer des infanticides volontaires, mais en se replaçant dans l'époque des années 1950 et suivantes, cet argument n'était plus pertinent.

> **La mère meurtrière**, habitée par des pulsions mortifères envers son enfant, rejoint la "maladroite" dans sa capacité à étouffer son bébé mais cette fois, non par maladresse mais par malveillance. Cette mère-là nécessite donc que l'on protège l'enfant.

> **La mère contaminante**, très présente dans les périodes hygiénistes : elle peut contaminer son enfant si elle ne respecte pas les règles d'hygiène car elle est porteuse de maladies contagieuses et de "microbes" mettant en péril la santé de son bébé si elle est dans une trop grande proximité physique avec lui.

> **La mère pulsionnelle**, déjà accablée dans une histoire lointaine pour des raisons de moralité douteuse liée à son sexe, revient sous couvert d'autres arguments avec la progression de certaines théories psychanalytiques vulgarisées surtout au cours des années 1980. Une approche très critique de la proximité physique des mères et de leurs nourrissons a été adoptée par ces courants puissants et a imprégné la société et le corps soignant en général. La mère est considérée comme dangereuse, dévorante, empêchant par son emprise l'enfant de s'autonomiser. Le père prend ici toute son importance en tranchant ce lien, permettant la construction autonome de son enfant (cette explication est bien entendu très caricaturale, et donc très imparfaite !)

LA MULTIPLICATION DES MANIPULATIONS

• **Dans un premier temps**, la "norme" de l'accueil du nouveau-né était constituée de manipulations très invasives.

Le nouveau-né étant alors considéré comme un être inachevé, il fallait l'humaniser.

Il s'agissait de le faire entrer, d'une part dans la communauté humaine et, d'autre part, dans sa communauté sociale d'appartenance. Or, pour la première fois, à la fin du XX^e siècle, notre société va se mettre à considérer le bébé humain comme humain dès sa naissance et même au cours de la période ante natale.

Comment l'humaniser ?

Par des soins, par des pratiques, nombreuses et diverses en fonction des communautés humaines. Parmi elles, en guise d'exemple, les pratiques de modelage du corps et du crâne en particulier étaient couramment utilisées : les matrones ont longtemps "façonné" le visage et la tête du nouveau-né car le visage est la marque de l'identité de l'être humain.

Qu'est-ce qui justifie ces manipulations ?

Le bébé est vulnérable, il faut le protéger de la maladie, de la mort. Les progrès de la médecine pédiatrique vont effectivement sauver les bébés, grâce aux immenses progrès de la réanimation et de la médecine néonatale qui se sont développées à partir de la fin des années 1960 : la réanimation du nouveau-né est apparue et la survie de plus en plus précoce des prématurés est devenue possible. C'est donc portée par ces succès que la médecine a poursuivi et amplifié la pratique des manipulations invasives pratiquées sur les nouveau-nés, les généralisant peu à peu aux nouveau-nés sains.

De plus, à cette époque, la croyance en l'insensibilité du nouveau-né à la douleur est ancrée, aucune preuve scientifique de la capacité sensorielle du tout-petit n'existait... Aucun frein donc à la manipulation des bébés ! C'est seulement à la fin des années 1980 qu'apparaissent très timidement les premières publications scientifiques mettant en évidence les capacités sensorielles du nouveau-né, avec en particulier la preuve de leur ressenti de la douleur.

- **Dans un 2^e temps**, ces manipulations commencent à être remises en question, tout d'abord par des médecins, précurseurs, qui expriment leur indignation face à la maltraitance dont le corps médical fait preuve lors de l'accueil des nouveau-nés dans les institutions de soin où, rappelons-le, la majorité des bébés naissent depuis les années 1950.

Le premier précurseur français s'appelle Bernard This, il publie son ouvrage *Naître en 1972*, véritable plaidoyer en faveur du nouveau-né. Il passe presque inaperçu, sans doute à cause de la complexité du langage psychanalytique utilisé. Suivra Frédérick Leroyer, dont le livre *Pour une naissance sans violence*, publié en 1974, connaîtra, lui, un succès public phénoménal n'ayant d'égal que la violence de sa condamnation par le monde médical. Ces deux médecins, imprégnés de psychanalyse, ont eu très tôt l'intuition de la souffrance du nouveau-né

à la naissance, mais sans doute trop tôt... Le contexte social et médical ne permettait pas encore qu'elle soit audible à grande échelle.

Cependant, la graine est semée, et dans les années 1980 toute une partie de la population et certains membres de la communauté médicale rejoignent ce courant et transforment concrètement l'accueil fait au nouveau-né. Ainsi à Pithiviers, à Châteauroux, aux Lilas, des équipes proposent d'autres pratiques et sont plébiscitées par une partie de la population, tout en étant toujours combattues par la doxa médicale.

Parallèlement, la recherche sur la sensorialité du bébé progresse, avec les neurosciences, l'éthologie, mettant en lumière la compétence sensorielle du nouveau-né. (Cf. l'ouvrage collectif *L'Aube des sens* dans la collection *les cahiers du nouveau né* créé par le GRENN sous la direction de Marie-Claire Busnel en 1981).

C'est l'époque où de nouvelles pratiques se diffusent : l'haptonomie, l'ostéopathie, entre autres.

C'est en 1987 que la première étude prouvant que le nouveau-né ressent la douleur est publiée, marquant le début d'une nouvelle ère pour les nouveau-nés, même si la France mettra encore longtemps à généraliser l'attention à cette donnée fondamentale, en particulier pour le nouveau-né sain.

Dans les années 1990 et 2000 les pratiques changent, mais...

Dans les salles de naissance, on commence à réduire les gestes invasifs non nécessaires : l'aspiration nasogastrique par exemple cesse d'être systématique, mais les changements sont souvent très longs à se mettre en place et il y a encore beaucoup de résistance provenant du monde médical.

Le contact mère-enfant, lui, commence à être valorisé en salle de naissance et la pratique d'accueil en "peau à peau" se généralise. Mais la méfiance persiste : au premier accident – dont on ne décrit pas le contexte exact – de décompensation d'un nouveau-né laissé au contact de sa mère, tout est remis en question... et on instaure çà et là une surveillance par "scope" du bébé en peau à peau.

S'il est désormais bon que la mère allaite son bébé dès le début, il faut aussi surveiller sa courbe de poids, et le spectre de la perte de plus de 10 % de son poids de naissance impose bien souvent une supplémentation précoce par du lait maternisé. Les pratiques de maternages sont valorisées, mais la menace plane toujours dès lors qu'on donne de l'autonomie aux mères !

L'histoire de nos pratiques se poursuit ainsi, par une recherche permanente de compromis entre les attentes populaires et les injonctions des instances dominantes qui correspondent à des manières de se représenter le corps, la santé, et d'envisager la place de l'humain dans la société. Si nous les observons, nous apprenons beaucoup, y compris de nous-mêmes.... •



LA VIOLENCE ÉDUCATIVE

Tout ce nouveau mouvement de considération de l'enfance, avec comme pivot les années 1990, s'arrête là où s'arrête la prise en charge de la naissance et du nourrisson et là où commence ce qu'on appelle l'éducation.

Quand j'étais petit, je me présentais ainsi : je suis André, je suis un garçon. C'était important car j'avais les cheveux longs, non pas parce que l'enfant pose une valeur sur la chose, il n'y a pas de discrimination, aucun isthme dans l'enfant mais parce que les enfants craignent, c'est ce qui fait peur. Et donc, imparablement, la personne en face, quand elle se rend compte qu'elle s'est trompée, réagit et cela fait l'effet de peur chez l'enfant. On prévient donc tout de suite. Et je ne vais pas à l'école, ce qui focalisait l'inquiétude des gens à l'époque.

Aujourd'hui, je suis toujours André, je ne mange toujours pas de bonbons, je suis toujours un enfant de 45 ans et je ne suis jamais allé à l'école. Cela fait de moi une exception dans le paysage de l'enfance actuelle.

Pour moi, cela a toujours été particulièrement saisissant d'être considéré comme une exception alors que ce que j'ai vécu est ce qui peut se vivre de plus naturel ; ce qui m'est arrivé est absolument banal et arriverait à tout enfant qu'on laisse tranquille. Je suis aussi banal qu'un noyau de mangue qu'on trempe dans l'eau. Au bout de quelques jours, il y a une tige et quelques racines qui vont sortir et personne ne va s'écrier « *oh c'est un noyau de mangue surdoué !* »

Je vais vous parler de cette banalité...



Ce n'est pas un privilège. D'abord, je n'ai rien décidé, ni inventé, et je cite beaucoup de personnes merveilleuses avec lesquelles je travaille depuis de nombreuses années, neurobiologistes, médecins et autres.

Pendant des décennies, voire des siècles, on nous a présenté la nature comme un endroit hautement dangereux, extrêmement compétitif. On a interprété Darwin d'une certaine façon : dehors survivra celui qui est le plus en forme.

Et donc, on nous a décrit ce monde comme un champ de bataille, une guerre. Il s'est avéré que tout cela était plutôt des alibis pour justifier notre manière de nous conduire. Depuis quelques années, il y a un virage magistral, une prise de conscience écologique. Et c'est arrivé jusqu'à nous par des nouveaux mots qui n'étaient pas présents dans notre vocabulaire, dans notre langage ; ce sont des choses apparues il y a moins de cinq ans : coopération, co-créativité, mutualisation, bio-synergie... Et cela vient maintenant par la science académique et non par les réseaux d'autrefois. Cette science lève le couvercle d'une boîte de Pandore jusqu'ici réservée aux courants ésotérisme et au *new age*, et qui commence à sortir certaines notions. Celles-ci sont entrées dans notre langage sans que nous nous en rendions compte.

On nous disait : les grands arbres étouffent les petits, et il s'avère que non. C'est difficile d'être solide quand on est grand, en revanche c'est facile de devenir solide quand on pousse doucement. Comme ils les privent de lumière, les grands arbres donnent le biberon aux petits arbres par leurs racines. Quand un arbre est en danger, que ces racines sont à l'air sur les bords d'une falaise, les autres font un réseau de racines pour aller le nourrir et le soutenir. On ne peut enlever les champignons dans la forêt, sinon la forêt meure. C'est une tout autre vision du Monde.

On ne peut pas enlever l'homme du paysage sans que le paysage ne s'écroule et on ne peut pas enlever le paysage sans que l'homme ne disparaisse.

Un autre virage majestueux, exactement parallèle, est notre manière de voir, de rencontrer l'enfance. Cela s'est fait à bas bruit car l'enfant a longtemps été présenté comme quelque chose d'inaccompli, en devenir et que seul le fait de vieillir et l'éducation allaient développer. Certains disent même que c'est l'éducation qui fera de l'enfant un humain. On avait donc bien ancré dans nos habitudes, nos mœurs et nous-mêmes que c'était nous, les adultes, la version plus.

À force de se développer et d'apprendre, comme un bon vin qui a mûri, on a développé un ordre du monde là-dessus. Puis, on s'est rendu compte que ce n'est pas le cas : on vient au monde comme des bombes de potentiels ! Un enfant peut apprendre toutes les langues. Il peut tout apprendre et tout devenir. Tout sans aucune exception. De façon scientifique, l'explication est que les programmes génétiques qui nous forment, nous construisent, ne savent pas quand et où nous allons venir au monde. Si c'est sur la banquise ou dans le désert, à une époque ou à une autre. Nous avons donc un dispositif étonnant et génial pour s'adapter à tout : ce dispositif est nous-même ! Un enfant peut tout apprendre et en a parfaitement conscience. Mais tous nos potentiels à la naissance ne sont pas tous pertinents dans notre environnement. Par exemple, pouvoir reconnaître 256 nuances de vert quand on est un enfant de la forêt vierge est fondamental et doit même se faire le plus vite possible. C'est moins important à Paris. Ici, il faut connaître les mathématiques et savoir lire... Cette disposition de savoir distinguer les nuances de vert disparaîtra ici car ce n'est pas sollicité. Cela ne semble pas grave. Mais c'est ce qui arrive à tous nos potentiels. Il y a une sorte d'hémorragie, d'élitage ultrarapide dans les premiers mois de notre existence terrestre. On se débarrasse de nos potentiels non utilisés ou non utilisables pour en garder quelques autres. Et finalement, à force de vivre cela, de semer aux quatre vents nos potentiels, il ne reste plus à la fin qu'une version bonsaï. Un peu l'ombre de ce qu'on aurait pu devenir. C'est-à-dire nous.

Cela arrive souvent à l'humain qui a d'abord cru qu'il était le centre de l'univers. À chaque fois, c'est une douleur à encaisser que de se rendre compte qu'il n'est pas le plus évolué. On n'est que l'ombre de l'océan de nos potentiels.

Bien sûr, il y a des gardiens de ceux-ci. Est-ce ces acrobates, tous ces grands savants, ces grands sages qui ont accès à des capacités que nous n'avons pas tous ? Sans doute, oui, chacun d'entre eux et puis, chacun d'entre nous a développé quelques-uns de potentiels propres. Chacun d'entre nous, d'entre eux, a ouvert une petite fenêtre, et tant mieux mais n'en a pas ouvert tellement d'autres.

Les gardiens de nos potentiels, les garants de nos potentiels, ceux qui maintiennent encore l'océan de nos possibles, ce sont nos enfants.

C'est donc une manière nouvelle de regarder l'enfance, d'autant que chacun d'entre nous porte en lui un enfant blessé, celui à qui on a dit, « *ce qui tu es ce n'est pas bien* ».

Ça commence d'autant plus tôt que cela se cache derrière des habitudes mignonnes, tendres.

Par exemple, la petite phrase entendue par chaque jeune parent dès les premières semaines : « *alors, il fait ses nuits ?* ». Cela n'a l'air de rien mais cela amène les parents à rencontrer son enfant en lui disant dans l'indicible langage auquel les petits enfants sont particulièrement sensibles, « *Je t'aimerais plus si tu dormais davantage* ». « *Pour que je t'aime complètement il va falloir que tu changes* ». Et cela va nous poursuivre une existence durant : « *Il faut que tu changes, tel que tu es, cela ne va pas. D'autant que si tu fais des efforts, si tu changes, je t'aimerais totalement* ». On commence dès cet instant, sans s'en rendre compte, à occuper, obséder nos enfants par la nécessité de devenir. Et quand on l'occupe à devenir, il n'a plus le temps pour être. Et cela ne nous lâche plus.

On n'arrête pas de blesser l'enfant et cet enfant blessé définit de quels yeux nous nous voyons. Et cela est terrible. Nous nous voyons comme l'enfant que nous avons été regardé.

L'enfant est en pleine conscience qu'il est à 100 % de ses potentiels et on lui donne constamment l'impression qu'il n'est rien tant qu'il n'aura pas fait de progrès. Faire des progrès étant poser le regard sur le devenir à en oublier de l'avoir sur le présent, sur être.

Cela nous déchire. Cela nous rend mal. Et comme personne ne résiste à cette douleur longtemps (cela active les mêmes réseaux neuronaux que la douleur), il va falloir trouver une solution. Or, comme on ne peut pas modifier l'opinion des autres, il ne reste qu'une chose à faire, modifier l'opinion de soi-même, que chacun d'entre nous avait sans aucune valeur. L'enfant ne juge, ni en bien, ni en mal, mais en « *je suis la bonne personne au bon endroit au bon moment* ». Mais là, il faut changer quelque chose pour rétablir l'équilibre, pour que cette souffrance s'arrête. Et il bricole son opinion de lui-même.

Personne ne penserait « *je suis nul en maths, pas bon en musique, ne sais pas parler en public* ». Tout cela est le regard des autres qui a remplacé le nôtre. Et cela définit aussi la manière dont nous rencontrons l'enfance, toujours la même, une posture ancrée, une attitude, la même d'ailleurs que celle face à la femme, voire à l'animal : debout, supérieur, condescendant.

Et même si on a dit aux enseignants « *accroupis-toi* » pour descendre au niveau de l'enfant (c'est déjà condescendant) mais si la posture d'esprit et de cœur est toujours la même, cela ne sert à rien de descendre géographiquement.

La réconciliation avec l'enfant blessé que nous sommes est une de nos nostalgies et l'un de nos moteurs. Ce n'est pas difficile, ce n'est pas un lieu, c'est une rencontre, un regard dans l'indicible : c'est le fameux port d'attache que cherchent nos enfants, que quelqu'un dise « *toi, je t'aime parce que tu es comme tu es* ».

En rencontrant cette ribambelle de choses renversantes de potentiels qu'ont les enfants, on peut entamer cette réconciliation. Car, s'il faut attendre de l'avoir fait avant de rencontrer l'enfance, c'est un abîme, une paroi rocheuse insurmontable (on nous brandit toujours des sentiers insurmontables). Cela voudrait dire aussi, par exemple, que, parce que tu es toujours blessé, tu seras une mauvaise mère, et qu'il faut encore une fois que tu changes. C'est l'inverse. Changeons d'attitude envers l'enfance, rencontrons l'enfance en nous débarrassant de cette motion de censure généralisée envers l'enfance : rencontrons l'enfant avec confiance, vécu.

Et alors, cet enfant analogique que nous rencontrons au quotidien, partout, va venir prendre l'enfant blessé en nous. C'est de rencontrer l'enfance qui permet cette réconciliation.



Je vais maintenant évoquer trois ou quatre dispositions spontanées de l'enfance.

Je répète, c'est notre équipement de base, aucun handicap, quel qu'il soit ne nous priverait de ces dispositions spontanées.

- **La première chose que fait un enfant quand on le laisse tranquille est de jouer.** On le sait tous. Tous les enfants jouent quelles que soient les circonstances, la guerre, la famine, la maladie. Et cela commence dans la vie intra-utérine. Les recherches sont passionnantes à ce sujet : il faut forcément utiliser son bras, le bouger, jouer avec pour que le cerveau sache comment il fonctionne...

Le désir, le besoin de jouer va au-delà de tout. La neurobiologie nous montre actuellement qu'il n'y a rien de mieux pour apprendre que de jouer. L'instrument, le dispositif d'apprentissage le plus génial qui n'est jamais été inventé est le jeu.

Mais on a réussi la prouesse de désynchroniser ces deux entités inséparables, jouer et apprendre. Et on en a fait en plus des opposés qu'on a positionné à l'inverse sur l'échelle du sérieux. Pour un enfant, c'est incompréhensible : l'acte d'apprendre n'existe pas, ce n'est pas une activité. C'est un effet secondaire. Apprendre par cœur est une activité qu'on peut pratiquer mais apprendre, non. Ce n'est pas anodin car imparablement, un beau matin, une personne de référence primaire vient lui dire « *il faut que tu arrêtes de jouer pour te mettre à apprendre* ». C'est comme si je vous demandais de respirer sans prendre d'air.



Or, jamais un enfant ne remet en question l'adulte, ne pense que c'est l'adulte qui a un problème, mais lui. Et cela active en son cerveau les mêmes réseaux neuronaux que la douleur. On parle de non-violence éducative. Mais il est évident qu'interrompre un enfant qui joue est un acte de violence. Puisque, de tout son être, il tend vers cette activité la plus sensée pour lui. Car l'enfant ne joue pas, il est son jeu. Il a une liberté que nous n'avons plus jamais ensuite que dans nos rêves. Il n'y a que dans nos rêves que nous pouvons voler. Eux, ils volent ; ils sont à la fois l'avion et le passager et le capitaine et l'air et les nuages. Ils sont tout à la fois. Ils jouent leur jeu complètement. Ils nous montrent dans leur jeu toutes les qualités que nous voudrions voir en nous, adultes : concentration, créativité, capacité à dépasser ses limites, sérieux, constance dans l'effort, empathie...

Alors, il faut prendre conscience d'une chose : quand on dit que son jeu n'a aucune valeur, la preuve, je peux l'interrompre, je lui indique aussi qu'il n'a pas de valeur. Ton jeu n'est rien, tu n'es rien. C'est une incroyable violence. Maintenant qu'on le sait, cela implique un changement face à notre enfant qui joue.

- **Une deuxième disposition spontanée est le cerveau.** Il a longtemps été dit que nos gènes définissaient notre intelligence. À l'époque, on n'avait pas découvert l'épigénétique, tout ce qui était génétique était gravé dans le marbre. Qui dit génétique dit hérédité... On avait cette idée. Puis on s'est rendu compte (voir les travaux du professeur Gérard Hütter) d'autre chose : on a découvert dans le cerveau des jeunes de nos jours que la zone responsable du mouvement du pouce était plus développée ; ça repose sur l'usage intensif du SMS. On a pris note de cela et puis on s'est dit qu'il n'est pas programmé génétiquement mais qu'il se développe visiblement là où on l'utilise, à la manière d'un muscle. Ainsi, les chercheurs et les enseignants ont développé des programmes de stimulation précoces. Cinq langues en maternelle, sudoku le matin, chinois au travers des haut-parleurs in utero pour les petits Américains. Tout cet effort a été fait mais le résultat est absolument nul. Question attristante... Il manquait une découverte récente : notre cerveau se développe là où nous l'utilisons si nous l'utilisons avec enthousiasme.

Et voilà la clé du millénaire, que nous révèle la science alors que nous avons tous ressenti que l'enthousiasme nous donne des ailes, nous rend capable de tout, de tout apprendre. On est génial. En cas d'enthousiasme, sont sécrétés des neurotransmetteurs neuroplastiques qui agissent sur le cerveau comme de l'engrais.

Un petit enfant éprouve une tempête d'enthousiasme toutes les deux à trois minutes. Car il ne concerne aucune hiérarchie entre les matières : tricot et mathématiques valent la même chose, sur un pied d'égalité. Ils peuvent donc s'enthousiasmer de tout.

- **Une troisième disposition est que les enfants vont dans le vaste monde avec une ouverture d'esprit incroyable, sans aucun sexisme, racisme, spécisme, âgisme.** Il n'est pas nécessaire d'apprendre la tolérance aux enfants ; ils ne connaissent pas l'intolérance. En cela ils nous montrent un monde meilleur. Et, là non plus, ce

n'est pas un énorme chantier, il suffirait de ne pas trop nous éloigner de cet état natif qui est le nôtre, celui qui est cette manière de rencontrer l'autre en lui disant « *j'ai besoin de toi, je t'aime parce que tu es comme tu es, que tu es ce que tu es* ».



Et je conclurai par une histoire montrant un changement d'attitude et non changer une méthode pour une autre. Changement d'attitude qui peut avoir lieu partout, dans la rue, à l'école, à l'hôpital. Changement d'attitude qui nous permettrait de nous connecter avec cette génialité intérieure que nous avons quand on est dans notre élément, quand on a trouvé ce qui nous enthousiasme et qui est mis à mal par la posture face à l'enfant et par cette ironie de la violence éducative. Je ne parle ici pas de la violence physique, interdite, bien qu'existante encore, mais de cette ironie qui envahit tout, les habits, les jouets.

Mon maître luthier, à 23 ans, m'a dit : « *je peux tout te montrer mais rien t'apprendre* ».

Pourquoi nos enfants doivent-ils supporter ce que nous ne supporterions pas ? Le pire sentiment est l'exclusion. Les enfants veulent être comme nous. En changeant notre langue, notre façon de parler, en les infantilisant, on leur donne le message suivant : « *tu ne fais pas encore partie du groupe qui mérite que je lui parle normalement* ». Et c'est encore une douleur.

Le grand-père d'Antonin, mon fils, lui a offert une moissonneuse-batteuse en jouet car il voulait savoir ce que c'était. Expliquer à un enfant de 3 ans, à Paris, en décembre, ce que c'est... On a regardé sur internet des vidéos et il a compris et moissonné tout l'hiver les surfaces horizontales qu'il a rencontrées. L'été suivant, on passe à côté d'un champ et il s'écrie « *moissonneuse-batteuse !* ». On s'arrête. Il descend et se plante au bord du champ. La moissonneuse s'arrête devant ses pieds. Le conducteur l'invite à monter et nous sommes restés deux heures car le conducteur voulait tout expliquer et Antonin tout savoir de chaque voyant.

Alors, quelle rencontre, quel feu d'artifice ! Cet homme est bouleversé, hors de lui. Et exprime que depuis des jours et des jours qu'il roule ici, personne ne l'avait vu. Le premier qui le voit est ce petit humain, là. Non seulement il le voit, mais il l'admire. Et ça, c'était tellement rare pour cet homme que ça change toute sa vie. Ça change son regard sur lui-même ; il va chercher du blé, en verse quelques grains et dit « *tu sais ce que c'est que cela ? c'est du pain futur, c'est sacré ce que nous faisons là* ». Il est en pleine effervescence, il s'est senti vu, aimé.

C'est cela, l'enfant qui va dans le vaste monde. Ça change son monde. Mais il est aussi le petit enseigneur du paysage des autres qui peuvent changer le regard sur eux-mêmes. C'est un enrichissement mutuel.

Voilà ma tentative, aujourd'hui, de vous inviter de ce côté du miroir fait de confiance. Chaque minute que nous passons de ce côté du miroir est une bénédiction pour l'enfance. Et il n'y aura pas de paix sur terre tant que nous ne serons pas en paix avec l'enfance. •



Violences institutionnelles et médicales

ATELIER ANIMÉ PAR CHANTAL BIRMAN ET MARIE-HÉLÈNE LAHAYE

Le parti pris de partir d'une situation concrète de violence obstétricale vécue par toutes les sages-femmes est pris. La proposition : **une collègue arrive en salle de garde et dit, à voix basse : « Je sors d'un accouchement en salle 3, c'était une vraie boucherie ! »**

À votre avis que s'est-il passé qui serait de l'ordre de la violence obstétricale dans cette phrase ? Quelle est la part de la violence institutionnelle dans cet exemple ? Enfin, quelle analyse politique peut-on en faire ?

• Violences obstétricales supposées dans cet exemple

L'opérateur communique très peu. Forceps. Cuillères mal mises, traction dans un mauvais axe, fessotomie, déchirure, péridurale moins efficace ou trop efficace, saignements +++++, DA + RU ? Tapissage sanglant de la salle d'accouchement. Bébé sonné, femme recousue comme un roast-beef, compagnon mutique, très pâle. L'opérateur laisse la patiente les jambes sur les étriers et part sans même prévenir la sage-femme...

Ces gestes brutaux, violents, impliquent un opérateur distancié, appliquant probablement ce qu'on lui a enseigné. Transmission par ses pairs c'est un enseignement qui procède de l'entre-soi.

• En tant que sage-femme, que ressens-tu ?

Complice de cette violence obstétricale. Même si cette expérience va se renouveler au cours de notre carrière, elle reste destructrice en tant que sage-femme, mais également en tant que femme. L'essentiel des actes obstétricaux se passe dans le sexe des femmes, leur intimité. Même si la péridurale permet du coup des gestes moins précautionneux, le corps, lui, se souvient.

• En tant que sage-femme, que pouvions-nous faire ?

Nous sommes liées à la fois par le code de déontologie mais aussi par le secret médical. Dans ces cas-là, en général, avant l'appel au gynécologue-obstétricien, on a essayé au maximum afin d'éviter de faire appel, en faisant pousser la femme. Expliquer à la femme ce que le médecin va faire. Quand il est là, dire : « Voilà le docteur X est là et il va t'aider. Il va attraper ton bébé et l'amener tout doucement à la vulve au moment où tu pousseras... ». Donc, passer par la femme

en établissant le maximum de communication possible. Lui dire, seul à seul, après les interventions, ce que l'on pense de ce qui s'est passé en salle d'accouchement, avec calme, tenter de donner quelques clés techniques avec tact et pédagogie afin que son rapport au corps des femmes et aux sages-femmes change. Par exemple, en lui demandant s'il n'aurait pas été gêné dans son geste par quelque chose ? Lui demander de te prévenir quand il sort de la pièce s'il n'a pas recouché la femme.

Cas de figure où il ne veut rien entendre.

Passer par l'institution. En parler à la Cadre et à ses collègues, avec l'intention, non pas de se plaindre, mais que les choses changent. Faire alliance ensemble.

Construire l'argumentation. Essayer de communiquer avec le représentant des usagers. Avoir peut-être une série de témoignages (gardez les originaux et donner des photocopies).

Demander (à plusieurs sages-femmes) un rendez-vous avec le chef de service. Savoir que la force d'une chaîne est celle de son maillon le plus faible et donc motiver les moins motivées et leur faire prendre conscience de l'importance extrême de la solidarité, qui rend invincible.

Aller voir son CDOSF qui, lui, peut intercéder auprès du chef de service.

Il a été noté par une sage-femme qu'une partie des violences obstétricales et institutionnelles sont inhérentes aux sages-femmes elles-mêmes.

Marie-France Lahaye, qui a exercé des fonctions politiques, nous a apporté sa vision en tant que femme-mère-féministe et sa frustration devant l'impossibilité de s'engager dans le dernier mouvement des sages-femmes. Les mots d'ordre : « le statut PH pour les sages-femmes » était bien sûr entièrement corporatiste mais ne dénonçait en rien les situations d'hypermédicalisation de l'accouchement et d'impossibilité d'accompagnement humain dues aux conditions de travail dégradées. Le slogan : « une femme une sage-femme », qui avait été celui de la profession un temps avait totalement disparu au profit de la revendication PH. Il semblerait donc efficient, pour les femmes et les sages-femmes, de construire un mouvement cohérent politiquement, utilisant les bons leviers du fonctionnement démocratique, si nous voulons lutter ensemble contre les violences obstétricales et institutionnelles.

Cet atelier a été très interactif et on peut dire que l'ensemble des sages-femmes présentes ont pu faire entendre leur point de vue. •

Dakin

Cooper® stabilisé

**“ Pour l’antisepsie des
muqueuses génitales
lors de l’accouchement,
nous faisons confiance à
Dakin Cooper® stabilisé
et vous ? ”**



L'évidence antiseptique

Solution d'hypochlorite de sodium à 0,5%

Antisepsie de la peau, des muqueuses* et des plaies

* Sauf l'œil

Place du Dakin Cooper® stabilisé dans la stratégie thérapeutique.

« Sur peau lésée, cette spécialité a une place limitée dans la stratégie thérapeutique qui repose sur les soins quotidiens à l'eau et au savon ordinaire.

Sur peau saine, les antiseptiques en solution alcoolique, povidone iodé alcoolique ou chlorhexidine alcoolique, doivent être privilégiés par rapport aux solutions aqueuses ou faiblement alcooliques, excepté chez l'enfant de moins de 30 mois où DAKIN peut être utilisé en première intention.

DAKIN a une place importante dans la prise en charge des accidents d'exposition au sang. »

HAS - Commission de la Transparence - Avis du 19 février 2014

Pour un accès aux mentions légales obligatoires, connectez-vous sur <http://base-donnees-publique.medicaments.gouv.fr>

Visa n° 16/07/64176064/PM/001

La construction de la Nativité de Jésus dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIII^e siècle)

NOËL ¹. Le mot est sur toutes les lèvres à l'approche des fêtes. À cette occasion, notre intention a été de plancher sur les textes de l'archevêque de Gênes, le dominicain Jacques de Voragine (1228-1298), pour retrouver dans son œuvre l'origine des prescriptions artistiques qui permettent depuis des siècles de représenter la naissance du Christ.

En effet, sa *Légende dorée* a été, est et sera encore longtemps la source d'inspiration des artistes. Pour cela, nous avons donc mis un point d'honneur à dépouiller ce recueil médiéval à succès.

Le choix dans la source s'explique par le fait qu'il y a encore tant d'éléments à découvrir sur les grossesses et les naissances entourées de grands mystères dans l'opus du « *plus fameux des hagiographes du XIII^e siècle* » et nous avons choisi de reproduire les éléments liés à la naissance du Christ ².

Jean-Paul II (1920-2005) résumait la grossesse de la Vierge Marie par ces mots : « *C'est dans sa foi et dans son obéissance, que la Vierge Marie a engendré sur la terre le Fils du Père, sans connaître d'homme, enveloppée par l'Esprit Saint* ³. »

Le culte marial trouve ses origines dans le Haut Moyen-Âge et occupe une place croissante depuis l'an mil. De plus, la Vierge incarne depuis l'Église : elle est la première créature sauvée et rachetée. On remarque que les seuls moments où l'Évangile parle de Marie sont ceux que l'on considère comme des manifestations de la grâce divine. C'est le cas pour l'*Annonciation* qui précède l'*Incarnation du Verbe*, la *Nativité*, l'*Épiphanie* et la *Présentation au Temple*.

Plus tard, l'intérêt des pèlerins pour les pèlerinages liés à la venue au monde du Christ s'expliquera de la même manière que pour celui dévolu aux saints. Monique Gouillet dans l'ouvrage *Les saints et l'histoire*, paru chez Bréal en 2004, écrivait page 11 : « *Le pouvoir d'intercession dévolu au saint est une conséquence de la double nature du Christ, Dieu fait homme : par son "mérite" ou sa "vertu", qui lui ont valu les cieux, le saint mort est l'interlocuteur privilégié du Christ, mais par le corps qu'il laisse dans sa tombe il appartient au monde terrestre* ».

Que sait-on de la Naissance de Marie ? Si de nombreux peintres comme Giotto vers 1303 l'ont représentée, Jacques de Voragine lui donne corps dans le chapitre de la *Légende dorée* intitulé *La Nativité de la Vierge* : « *Notons, à ce propos,*



Sainte Anne et les trois Marie
Heures d'Étienne Chevalier,
enluminées par Jean Fouquet.
Paris, BnF, département des
Manuscrits, NAL 1416. XV^e siècle.

que les trois natiuités célébrées pour l'Église, celles du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, ont toutes trois des Octaves, mais que, seule la natiuité de la Vierge n'est point précédée d'une vigile. En effet ces trois natiuités désignent trois naissances spirituelles : car, avec Jean nous renaissions dans l'eau, avec Marie dans la pénitence, et dans la gloire avec le Christ. Or, notre renaissance dans le baptême et notre renaissance dans la gloire doivent être précédées de contribution, tandis que notre renaissance dans la pénitence est elle-même une contrition. »

L'ANNONCIATION

Jacques de Voragine nous entraîne dans la passionnante histoire de l'Annonciation ⁴ à travers une seule mention. « *La fête de l'Annonciation, écrit-il, célèbre le souvenir du jour où un ange a annoncé l'avènement du fils de Dieu dans la chair. [...] C'est là que l'ange Gabriel lui apparut et la salua en lui disant : « Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » [...] Et l'ange, la réconfortant lui dit : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Voici que vous allez concevoir et mettre au monde un fils, qui s'appellera Jésus, c'est-à-dire le Sauveur parce qu'il Sauvera son peuple de ses péchés. » Et Marie dit à l'ange : « Comment sera-ce possible, puisque je ne connais aucun homme ? » Elle voulait dire par là : « Puisque je suis résolue à ne point connaître d'homme ! »* ⁵ »

Du mystère contemplé par les anges qui ont été les ambassadeurs divins pour l'Annonce à Marie, Jacques de Voragine n'en dit pas davantage.

L'auteur de la *Légende dorée* précise toutefois dans la partie l'Assomption de la Vierge Marie que Marie est appelée "vase de vie". Avec une certaine grandiloquence, il écrit « *Et Jésus leur dit : "Quel honneur pensez-vous que je doive accorder à celle qui m'a enfanté ?" Et eux : "Nous croyons, Seigneur que, de même que tu règnes dans les siècles des siècles, vainqueur de la mort, de même tu ressusciteras le corps de ta mère et le placeras à ta droite pour l'éternité !" Et aussitôt apparut l'archange Michel présentant au Seigneur l'âme de Marie. Et Jésus dit : "Lève-toi, ma mère, ma colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste" [...] »*

Déjà, le médecin grec Claude Galien (131-201) utilisait pour décrire une partie de l'utérus le terme "vase" ⁶. Il le décrivait comme "le fond d'une coupe ou d'un vase". On en trouve une autre mention dans l'Épître de saint Paul aux Romains (9, 19-29) : « *Tu me diras : "De quoi donc Dieu se plaint-il encore ? Car qui peut s'opposer à sa volonté ? – Mais, plutôt ô homme, qui es-tu pour contester avec Dieu ? Est-ce que le vase d'argile dit à celui qui l'a façonné : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'est-il pas maître de son argile pour faire de la même masse un vase d'honneur et un vase d'ignominie ? »*

MARIE N'A PAS ÉTÉ SOUILLÉE

La question de la souillure, de la "tâche malheureuse" est centrale dans l'histoire de la Nativité ⁷. Le dogme a instauré l'idée que les hommes naissent souillés du péché originel, ayant tous péché en Adam ⁸. La seule exception exprimée clairement concerne la Vierge Marie qui est sainte, pure et sans souillure. Elle a reçu les Grâces de Dieu et lui en est redevable ⁹. Un arrêt rendu par le Parlement de Grenoble en 1637 allait dans ce sens en déclarant que les demoiselles pouvaient concevoir et rester vierges ¹⁰.

Dans la partie l'Assomption de la Vierge, Jacques de Voragine rappelle donc que Marie n'a pas été souillée : « *Et Marie : "Me voici, je viens car il a été écrit de moi que je devais faire ta volonté, ô mon Dieu, parce que mon esprit exultait en toi !" » Et aussi, l'âme de Marie sortit de son corps, et s'envola dans le sein de son fils, affranchie de la douleur comme elle l'avait été de la souillure. Et Jésus dit aux Apôtres : « Transportez le corps de la Vierge dans la vallée de Josaphat, déposez-le dans un monument que vous y trouverez, et attendez-moi là pendant trois jours ! »* ¹¹ ».

MARIE SEULE VIERGE DES CRÉATURES

À trois reprises, Jacques de Voragine propulse Marie comme seule Vierge des Créatures.

D'abord, il formule dans l'Assomption de la Vierge l'idée en ces termes : « *II. Un clerc qui avait pour la Vierge une dévotion particulière, s'efforçait en quelque sorte de la consoler, tous les jours de la douleur que lui causaient les cinq plaies du Christ. Il lui disait : « Réjouis-toi mère de Dieu, vierge immaculée, toi qui as reçu la joie de l'ange, toi qui as enfanté l'éclat de la lumière éternelle, réjouis-toi, seule mère vierge, que louent les créatures ! »*

Ensuite, il croque une nouvelle fois cette idée dans la partie consacrée à Saint Denis ¹², Rustique, Eleuthère : « *Alors, Paul, pour écarter tout soupçon, dit à Denis de prononcer lui-même les paroles qu'il voulait lui dicter, et qui étaient celles-ci : "Au nom de Jésus Christ, né d'une vierge, puis crucifié, puis ressuscité des morts et monté au ciel, recouvre la vue !" »*

1. J.-B. Thibaut, *La solennité de Noël*. Échos d'Orient, 1920, 19, 118, pp. 153-162.
2. François Dolbeau, *Le dossier de saint Dominique de Sora d'Albéric du Mont-Cassin à Jacques de Voragine*. Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, 1990, 102, 1, p. 30.
3. Jean-Paul II. *Je crois en l'Esprit Saint : la Pentecôte*. Cerf, p 44
4. L'Annonciation correspond à la visite de l'ange ; le contenu du message que l'ange a délivré est un secret que seule la Vierge connaissait. Lire Alexandre Wasowicz, *Traditions antiques dans les scènes de l'Annonciation*. Dialogues d'histoire ancienne, 1990, 16, 2, pp. 163-177.
5. En plus de la mention dans l'Annonciation, il y en a une seconde dans la partie intitulée *La Purification de la Vierge*. On y lit : « *La Vierge Marie n'avait pas à se soumettre à cette loi de purification puisque sa grossesse ne venait point d'une semence humaine, mais de l'inspiration divine.* »
6. Aline Rousselle, *Observation féminine et idéologie masculine : le corps de la femme d'après les médecins grecs*. Annales, Économies, Sociétés, Civilisations, 1980, 35, 5, pp. 1089-1115.
7. JUGIE M., *Georges Scholarios et l'Immaculée Conception*. Échos d'Orient, 1915, 17, 109, pp. 527-530.
8. À cette souillure s'ajoutent toutes les fautes. Pour ceux qui sont souillés, rien n'est pur, ni leur esprit, ni leur conscience. Ainsi, pour être saint, il faut éviter les souillures et être conforme aux enseignements. On trouve dans le Lévitique, le verset « *Ne vous souillez pas par elles, vous en contracteriez la souillure.* » (Lev. 11,32). L'éloignement de la souillure est majeur. Ainsi, Luc rapporte que Jacques, le frère de Jésus, dit au concile : « *J'ai conclu que nous*

ne devrions pas créer de difficultés à ceux des païens qui se tournent vers Dieu, mais qu'on leur écrive de s'abstenir des souillures, des idoles, de l'impudicité, des animaux étouffés et du sang. Car, depuis bien des générations, Moïse a, dans chaque ville, des gens qui le prêchent puisqu'on le lit tous les jours dans le shabbat dans les synagogues. » (Actes 15, 19-21). Ces règles de pureté se retrouvent dans l'Évangile de Jean, lorsqu'il rappelle que la Cène a eu lieu le mercredi soir avant la fête de Pâque. Mais, il note que les accusateurs de Jésus, au moment où ils le livrent à Ponce Pilate n'entrent pas dans le prétoire « *afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque.* » (Jean 18,28) Dans le Second Épître de Saint Paul aux Corinthiens, il est rappelé que le Seigneur a dit : « *J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai, je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et séparez-vous, dit le Seigneur : ne touchez pas à ce qui est impur et moi je vous accueillerai.* » Ainsi, il ne faut pas se laisser souiller lors des rapports avec les impies. Résultat : l'homme est aveuglé par ses mauvaises inclinaisons et ne voit plus les souillures alors qu'il est plongé dans un commerce profane et coupable. Dans le *Purgatoire*, les souillures des péchés sont consommées.

9. Le lit conjugal est donc exempt de souillure car Dieu condamne les impudiques et les adultères.
10. Cette idée a été attribuée par Gédéon Tallemant des Réaux (XVII^e siècle) à un homme dénommé Sauvage.
11. Car la naissance du Christ efface la faute d'Adam.
12. Saint Denis est un martyr céphalophore c'est-à-dire qui a été décapité par des bourreaux.

Enfin, dans la légende édifiante de Saint Pélage, nous est contée la virginité de Marie : « [...] Mahomet affirme que Moïse a été un grand prophète, et le Christ un prophète plus grand encore né d'une vierge et par la seule vertu de Dieu. Il dit aussi, dans son Alcoran, que le Christ, dans son enfance, a créé des oiseaux avec le limon de la terre. »

De nombreuses histoires de femmes vierges qui auraient donné la vie à un enfant apparurent par la suite. Ainsi, l'historien Gustave Joseph Alphonse Witkowski (1844-1922) rapporte, aux pages 251 à 253 de son livre *Les accouchements dans les beaux-arts, dans la littérature et au théâtre*, le récit de la naissance de Godemiché par l'abbé Dulaurens (1719-1793), un ouvrage réédité dans la collection *Les cahiers de curiosités* en octobre 2016 par l'éditeur Marguerite Waknine.

Revenons en arrière. C'est l'histoire d'un cordelier, directeur du couvent, qui eut une relation sexuelle avec une sœur nommée Sœur Conception. Pour que la nonne ne devienne pas enceinte, il consulta une sorcière très connue. Consultante ses cartes, la sorcière annonça que la Sœur donnerait le jour à un mâle. À cette nouvelle, le directeur du couvent s'écria : « Je suis perdu ! ». Gustave Joseph Alphonse Witkowski poursuit : « Ne craignez rien, lui dit la signora, ce qu'elle mettra au monde ne sera point un enfant. Une vieille femme de la marche d'Ancone a prédit dans le chapitre XXIII de la bonne foi au diable, que l'an premier de l'ère monastique, une Vierge enfantera Godemiché. Cet enfant, l'image de la virilité, sera le consolateur des filles et l'allègement des misères de la grille ».

La sorcière lui conseilla de prendre de la mandragore qui, mélangée à du lait d'ânesse, fut consommée par la nonne. Après avoir mangé la mandragore, la nonne enfla. La voyant, la mère abbesse crut à un mystère. Un confesseur extraordinaire questionna la nonne et il attribua la grossesse au diable.

LE RÔLE DE JOSEPH

L'image qui veut que Joseph n'ait joué aucun rôle dans la conception du Christ est partagée à deux reprises dans les parties de la *Légende dorée* intitulées *La Purification de la Vierge* et *L'Annonciation*.

La première mention est révélée dans le chapitre *La Purification de la Vierge* : « La Vierge Marie n'avait pas à se soumettre à cette loi de purification, puisque sa grossesse ne venait point d'une semence humaine, mais de l'inspiration divine. »

Le rideau s'entrouvre ensuite dans *L'Annonciation* sur ces mots : « La fête de l'Annonciation célèbre le souvenir du jour où un ange a annoncé l'avènement du fils de Dieu dans la chair. [...] ¹³ »

L'absence de Joseph est aussi flagrante dans les évangiles de Marc (composé vers 70) et de Jean (composé vers 90). Quant à Matthieu et Luc, ils affirment que Jésus a été conçu par "l'Esprit

Saint". Il n'en reste pas moins que l'image de Joseph demeure inséparable de la Vierge Marie. Même s'il n'est pas, selon l'Église, le père de Jésus, il était le vrai chef de la Sainte Famille. Il faut aussi se souvenir que Joseph joue un rôle particulier en France. Le 19 mars 1661, Louis XIV (1638-1715) consacra la France à saint Joseph et, à cette occasion, Bossuet (1627-1704) fit devant la cour le panégyrique de saint Joseph.

MARIE PORTE LE CHRIST

Dans la *Légende dorée* n'apparaît aucun détail concernant le long processus que fut la grossesse de Marie. « Et comme le temps approchait où la Vierge Marie allait être délivrée » écrit Voragine dans *La Nativité de Jésus Christ*, avant d'ajouter dans la vie de saint Ignace : « Saint Ignace était disciple de saint Jean et évêque d'Antioche. Il écrivit à la Vierge Marie une lettre ainsi conçue : "A Marie, qui a porté le Christ, son humble serviteur Ignace. En ma qualité de néophyte et de disciple de Jean, à qui ton Fils t'a confiée en mourant, je viens te demander réconfort et consolation. Car j'ai entendu raconter les choses les plus extraordinaires au sujet de ton fils Jésus, et j'hésite à les croire". »

MARIE ACCOUCHE MIRACULEUSEMENT À 15 ANS

Il n'y a que dans la partie sur *L'Assomption de la Vierge* qu'est donné l'âge qu'avait Marie, lorsqu'elle enfanta Jésus. « Un écrit apocryphe ¹⁴ attribué à saint Jean l'Évangéliste nous raconte la façon dont eut lieu l'Assomption de la Vierge. [...] Et Épiphanie nous apprend qu'elle survécut vingt-quatre ans à l'Ascension de son fils. Il ajoute que, comme la Vierge avait 15 ans lorsqu'elle mit au monde le Christ, et comme celui-ci avait passé sur cette terre trente-trois ans, elle avait donc soixante-douze ans lorsqu'elle mourut. »

Dans *La Nativité de Jésus Christ*, Jacques de Voragine rappelle : « en premier lieu, c'est chose miraculeuse que la mère du Christ ait été vierge, après comme avant la naissance de son fils. » Puis d'ajouter dans *La Résurrection de notre Seigneur* : « La résurrection du Christ eut lieu le troisième jour après sa mort. Elle eut lieu sans que le sépulcre ne s'ouvrit. Car, de même que Notre Seigneur a pu sortir du ventre de sa mère sans que celui-ci s'ouvrit, de même qu'il a pu entrer auprès de ses disciples sans que la porte s'ouvrit, de même il a pu se relever de son sépulcre sans que celui-ci s'ouvrit. »

LA NATIVITÉ : UNE NAISSANCE TEMPORELLE

Les informations sur la Nativité se répandent dans Huit Vies de la *Légende dorée*. Voici les extraits :

- **L'Avent** la libère comme suit : « C'est un jeûne de réjouissance par égard à l'avènement du Seigneur dans la chair, ou incarnation ; et c'est un jeûne de contrition par égard à l'avènement suprême du jugement dernier. I. Au sujet de l'avènement dans la chair, on doit considérer deux choses : son opportunité et son utilité. »
- **La Nativité de Jésus-Christ** donne la version suivante : « Et comme le temps approchait où la Vierge Marie allait être délivrée [...] Et c'est là que, à minuit la Vierge mit au jour son fils, et le déposa dans la crèche sur du foin [...] »
- **Les saints Innocents** la déclinent en ces termes : « Les Innocents ont été mis à mort par Hérode d'Ascalon. L'Écriture

« ... de même que Notre Seigneur a pu sortir du ventre de sa mère sans que celui-ci s'ouvrit, de même qu'il a pu entrer auprès de ses disciples sans que la porte s'ouvrit, de même il a pu se relever de son sépulcre sans que celui-ci s'ouvrit. »

sainte cite en effet trois Hérode, fameux tous trois pour leur cruauté. Le premier est appelé Hérode d'Ascalon : c'est sous son règne qu'est né le Seigneur et qu'ont été mis à mort les Innocents. »

- **Les saints Innocents** la distillent encore : « *Cependant les mages vinrent à Jérusalem s'informant de la naissance du nouveau roi que leur annonçaient les présages.* »
 - **L'Assomption de la Vierge** : « *Et Marie : « Me voici, je viens car il a été écrit de moi que je devais faire ta volonté ô mon Dieu, parce que mon esprit exultait en toi ! » Et aussi l'âme de Marie sortit de son corps et s'envola dans le sein de son fils, affranchie de la douleur comme elle l'avait été de la souillure. Et Jésus dit aux Apôtres : « Transportez le corps de la Vierge dans la vallée de Josaphat, déposez-le dans un monument que vous y trouverez ; et attendez-moi là pendant trois jours ! »* »
 - **La Nativité de la Vierge** : « *Notons à ce propos, que les trois natiuités célébrées par l'Église, celles du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, ont toutes les trois des Octaves, mais que, seule, la nativité de la Vierge, n'est pas précédée d'une vigile. En effet ces trois natiuités désignent trois naissances spirituelles : car avec Jean nous renaissions dans l'eau, avec Marie dans la pénitence, et dans la gloire avec le Christ. Or notre renaissance dans la gloire doit être précédée de contribution, tandis que notre renaissance dans la pénitence est en elle-même une contrition.* »
 - **Sainte Élisabeth de Hongrie** : « *La veille de sa mort, elle dit : "Voici qu'approche minuit, l'heure où le Christ a voulu naître et reposer dans une étable !" Et lorsque déjà l'heure de sa mort fut toute proche, elle dit : "Voici venir l'instant où Dieu a appelé ses amis aux noces célestes !" Et elle s'endormit dans le Seigneur, en l'an de Grâce 1226.* »
 - **Saint Pélage** : « *[...] Mahomet affirme que Moïse a été un grand prophète, et le Christ plus encore, né d'une vierge et par la seule vertu de Dieu. Il dit aussi, dans son Alcoran, que le Christ, dans son enfance a créé des oiseaux avec le limon de la terre.* »
- La référence donnée par Jacques de Voragine dans la vie de Sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231) ne surprendra pas le

lecteur car tout au long de sa vie, Sainte Élisabeth vécut avec le Christ ¹⁵. Il est toutefois à noter que « le chapitre *De sancta Elisabeth*, qui fait partie de l'édition de Grässe, se distingue des autres chapitres par le fait de susciter de nombreux doutes. ¹⁶ »

L'Abbé L. Schapman (1865-1933) rapporte un exemple de piété : « *Un jour – c'était la solennité de l'Assomption – la duchesse Sophie et sa fille Agnès étaient descendues du château de Wartbourg à la ville d'Eisenach ¹⁷, pour assister à la cérémonie de l'offrande des fruits. Elles étaient vêtues selon la richesse de leur rang, et sur leur tête brillait la couronne ducal ; Élisabeth portait également ses plus beaux habits et sa couronne d'or. Agenouillée, elle priait dévotement, quand, au moment de la Consécration, alors que le prêtre élevait la Sainte Hostie, les yeux de l'enfant virent l'image de Jésus-Christ crucifié. Elle en fut comme blessée au cœur, ôta sa couronne et se prosterna. En vain, la duchesse Sophie lui fit-elle de sévères remontrances, elle n'obtint qu'une réponse à la fois humble et ferme : « Chère Dame, ne m'en voulez pas. Voici devant mes yeux mon Dieu et mon Roi, ce doux et miséricordieux Jésus, couronné d'épines aiguës ; et moi, qui ne suis qu'une vile créature, je resterais devant lui, couronnée de perles et de pierres ! Ma couronne serait une dérision de la sienne ! ¹⁸ »* Plus tard dans sa vie, un miracle se produisit alors qu'elle s'occupait d'un lépreux, le baignait et l'oignait d'une huile salutaire. Son mari

13. Une troisième allusion issue de la partie *L'Assomption de la Vierge Marie* peut être mentionnée. « *Et Jésus leur dit : "Quel honneur pensez-vous que je doive accorder à celle qui m'a enfanté ?" Et eux : "Nous croyons, Seigneur, que, de même que tu régnes dans "les siècles des siècles, vainqueur de la mort, de même tu ressusciteras le corps de ta mère et le placeras à ta droite pour l'éternité !" Et aussitôt apparut l'archange Michel présentant au Seigneur l'âme de Marie. Et Jésus dit : "Lève-toi, ma mère, ma colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste afin que, de même, que tu n'as point senti la souillure du contact charnel, tu n'aies pas non plus à souffrir de la décomposition de ton corps !" »*

14. La Bibliothèque de la Pléiade a publié les écrits apocryphes chrétiens.

15. Jésus et Marie furent les premiers mots qu'elle prononça.

16. Lire Anezka Vidmanova, « *Autour de la "Vie de sainte Élisabeth" dans la Legenda aurea* ». Le Moyen-Âge français, p. 33.

17. Le château se trouve en Thuringe.

18. Abbé L. Schapman. *Vie abrégée de sainte Élisabeth de Hongrie*. Lille, SILIC, 1943, p. 21.

DOLPHITONIC S'ENGAGE A VOUS OFFRIR LE MEILLEUR RAPPORT

QUALITE / PRIX / SERVICE

Votre boutique : www.dolphitonic.com



REEDUCATION PERINEALE
ORANGE LINE wireless



TOP VENTES



BILIRUBINOMETRE



TOP VENTES



LE MONITO COSTAUD DU PRO
EDAN F6 VCT



TOP VENTES



MONITOS EDAN F2 et F3 VCT
EDAN F3 VCT



TOP VENTES

DOLPHITONIC Médical Shopping Service

COMMANDES RENSEIGNEMENTS DOCUMENTATIONS

TOP VENTES

Tél : 02 28 10 82 82
Fax : 02 28 10 83 84
E-mail : dolphitonic@orange.fr

DOLPHITONIC Medical Shopping Service
La Romazière
38, Chemin du Pas
85300 CHALLANS

voulut se rendre compte par lui-même, il écarta la couverture et les chairs du lépreux se raffermirent et une auréole entoura sa tête couronnée d'épines : il n'y avait plus de lépreux, mais Jésus Christ crucifié.

Élisabeth eut elle-même avec son époux Louis, quatre enfants : Hermann naquit en 1223, Sophie en 1224, une seconde fille qu'elle nomma Sophie et Gertrude. Lors de ses relevailles, Élisabeth s'éloigna du château d'Eisenach avec son nouveau-né et se rendit à un sanctuaire pour déposer l'enfant sur l'autel pour l'offrir à Dieu.

LA DATE DE NAISSANCE DU CHRIST

La date de naissance de Jésus est largement évoquée dans la *Légende dorée*. Dans *La Nativité de Jésus-Christ*, les informations viennent les unes après les autres avec davantage de précisions à chaque citation. Voici les occurrences relevées :

- **Nativité de Jésus-Christ :** « On n'est pas d'accord sur la date de naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la chair. Les uns disent qu'elle a eu lieu 5 228 ans après la naissance d'Adam, d'autres qu'elle a eu lieu 5 900 ans après cette naissance. C'est Méthode qui a fixé, le premier la date de 6 000 ans. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « La naissance du Christ a eu lieu sous l'empereur Octave, qui s'appelait aussi César du nom de son oncle Jules César et Auguste [...] ».
- **Nativité de Jésus-Christ :** « Et c'est là que, à minuit, la Vierge mit au jour son fils et déposa dans la crèche sur du foin [...] ».
- **Nativité de Jésus-Christ :** « Pendant les douze ans qu'avait duré la paix du monde, on avait construit à Rome un temple de la paix, où l'on avait placé une statue de Romulus. Et l'oracle d'Apollon, consulté, avait déclaré que cette statue et le temple resteraient debout jusqu'au jour où une vierge enfanterait un fils [...]. Or, la nuit de la naissance de Notre-Seigneur, ce temple s'écroula [...] et c'est sur son emplacement que s'élève aujourd'hui l'église de sainte Marie la Neuve. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « 1° – La Nativité fut révélée aux créatures inanimées [...] On sait, en outre, que la nuit de la Nativité, les ténèbres de la nuit se changèrent en une lumière de plein jour. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « A Rome, l'eau d'une source se changea en huile [...] la Sibylle avait prophétisé que le Sauveur du monde naîtrait lorsque jaillirait une source d'huile. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « Le même jour, trois soleils apparurent à l'Orient, qui finirent par se fondre en un seul : symbole évident de la sainte Trinité. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « (Le pape Innocent III) dit que le jour de la Nativité comme la Sibylle était seule avec l'empereur, elle vit apparaître en plein midi, un cercle d'or autour du soleil ; et au milieu du cercle se tenait une vierge, d'une beauté merveilleuse, portant un enfant sur son sein. »
- **Nativité de Jésus-Christ :** « 2° – La Nativité s'est révélée aux créatures qui possèdent l'existence et la vie [...] En effet, dans la nuit de la naissance du Sauveur, les vignes d'Engade fleurirent, fructifièrent et produisirent leur vin. »
- **Saint Bernard :** « La nuit de Noël, comme le petit Bernard, attendant l'office du matin dans l'église, se demandait à quelle

heure de la nuit le Christ était né, l'enfant Jésus lui apparut tel qu'il était né, l'enfant Jésus lui apparut tel qu'il était sorti du sein de sa mère. Aussi, toute sa vie crut-il que c'était à cette heure-là qu'était né le Seigneur. Et, depuis lors, il acquit une compétence spéciale dans tout ce qui touchait à la Nativité du Christ, ce qui lui permit de parler mieux que personne de la Vierge et de l'Enfant, et d'expliquer le récit évangélique relatif à l'Annonciation. »

- **Sainte Élisabeth :** « La veille de sa mort, elle dit : « Voici qu'approche minuit, l'heure où le Christ a voulu naître et reposer dans une étable ! » Et lorsque déjà l'heure de sa mort fut toute proche, elle dit « Voici venir l'instant où Dieu a appelé ses amis aux noces célestes ! » Et elle s'endormit dans le Seigneur, en l'an de grâce 1226. »

Il est courant de dire que Jésus est né à l'automne – 5 et qu'il est mort en avril 30. La définition de la date de naissance du Christ a bouleversé le calendrier. Ainsi, en l'an 1286 du calendrier romain, on décida soudainement que l'an 754 romain devenait l'an 1 chrétien et marquait la naissance du Christ. Le médiéviste Jean Chélini précise : « Ainsi, l'origine de Rome fut-elle fixée autour de 708, à partir de là, six siècles plus tard, le moine scythe Denys le Petit arrêta la date de naissance du Christ à 754 de l'an de Rome. En fait, l'ère chrétienne, la datation à partir de l'incarnation, n'entrèrent dans la pratique commune qu'à partir du X^e siècle. ¹⁹ »

On remarque que durant sa grossesse, la Vierge n'eut aucune visite et n'eut d'autres secours humains que ceux de Joseph ²⁰.

« ... le jour de la Nativité comme la Sibylle était seule avec l'empereur, elle vit apparaître en plein midi, un cercle d'or autour du soleil ; et au milieu du cercle se tenait une vierge, d'une beauté merveilleuse, portant un enfant sur son sein. »

LIEU DE NAISSANCE DU CHRIST

Par rapport au nombre élevé d'informations sur la date de naissance du Christ, il n'y a qu'une seule citation du lieu de naissance dans la partie de la *Légende dorée* intitulée *La Nativité de Jésus-Christ* : « Puis Joseph et Marie vinrent à Bethléem ; et comme, étant pauvres ; ils ne pouvaient trouver de place dans les auberges ils durent s'installer dans un passage commun, ou abri, qui d'après l'Histoire scolastique, se trouvait entre deux maisons, et servait de lieu de réunion aux habitants de Bethléem, ou encore de refuge en cas d'intempéries de l'air. Là, Joseph installa une crèche pour son bœuf et son âne ; ou bien encore l'étable s'y trouvait déjà [...]. Et c'est là que, à minuit, la Vierge mit au jour son fils ; et le déposa dans la crèche sur du foin : lequel foin fut plus tard emporté à Rome par sainte Hélène ; et l'on dit que ni le bœuf ni l'âne n'osaient y toucher. ²¹ »

L'évangile de Matthieu annonce la naissance de Jésus par ces mots : « Jésus était né à Bethléem de Judée aux jours du roi

Hérode. » Marc et Jean, les autres évangélistes, n'en disent presque rien. Il reste Luc qui rapporte : « Pendant qu'il était là, le jour où elle devait accoucher arriva ; elle accoucha de son fils premier-né, l'emballa et le déposa dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans la salle d'hôtes. ».

Il n'est fait aucune mention de la présence de l'âne et du bœuf dans les Évangiles canoniques, si ce n'est dans les textes apocryphes, comme dans celui du pseudo Matthieu.

LA VENUE DES ROIS MAGES

Jacques de Voragine revient trois fois sur la venue des rois mages dans la vie des saints Innocents et L'Épiphanie.

■ **Les saints Innocents :** « Cependant, les mages viennent à Jérusalem s'informant de la naissance du nouveau roi que leur annonçaient les présages. Et Hérode, en les entendant, craignait que, de la famille des vrais rois de Judée, un enfant ne fût né qui pourrait le chasser comme usurpateur. Il demanda donc aux rois mages de venir lui signaler l'enfant royal dès qu'ils l'auraient trouvé, feignant de vouloir adorer celui qui, en réalité, il se proposait de tuer. Mais les mages s'en retournèrent dans leur pays par une autre route. Et Hérode ne les voyant pas revenir, crut que, honteux d'avoir été trompés par l'étoile, ils s'en étaient retournés sans oser le revoir ; et là-dessus, il renonça à s'enquérir de l'enfant. Pourtant, quand il apprit ce qu'avaient dit les bergers et ce qu'avaient prophétisé Siméon et Anne, toute sa peur le reprit, et il résolut de faire massacrer tous les enfants de Bethléem, de façon que l'enfant inconnu dont il avait peur périt à coup sûr. Mais Joseph, averti par un ange, s'enfuit avec l'enfant et la mère en Égypte, dans la ville d'Hermopolis, et y resta sept ans, jusqu'à la mort d'Hérode. »

■ **Les saints Innocents :** « C'est alors qu'Hérode, revenu de Rome et rendu plus audacieux par la confirmation à la faveur impériale, ordonna de tuer tous les enfants âgés de moins de deux ans. Cet ordre s'explique fort bien si l'on songe que, le voyage d'Hérode à Rome ayant duré un an, un espace de près de deux ans devait s'être écoulé depuis le moment où l'étoile avait révélé aux mages la naissance de l'enfant royal. Mais saint Jean-Chrysostome croit que le décret d'Hérode ordonnait au contraire, le massacre de tous les enfants ayant plus de deux ans ; car l'étoile, d'après lui, serait apparue aux mages un an avant la naissance de Jésus ; et Hérode était resté un an à Rome, et sans doute il s'imaginait que lorsque l'étoile était apparue aux mages, l'enfant était déjà né. »

■ **L'Épiphanie :** « On peut se demander pourquoi ces mages vinrent à Jérusalem puisque ce n'était point là que le Christ était né.

« Le premier roi mage était noir et s'appelait Melchior, il devint roi au VII^e siècle par la volonté de Césaire d'Arles. Le second, Balthazar, symbolise la royauté de Jésus et le troisième, Gaspard, symbolisait la vieillesse et le continent européen. »

Rémi en donne quatre raisons : 1°— les mages ignoraient le lieu exact de la naissance du Christ, et sont venus à Jérusalem parce qu'ils supposaient qu'un enfant aussi merveilleux ne pouvait être né que dans la capitale du royaume ; 2°— ils sont venus à Jérusalem pour consulter les savants et les scribes de la ville sur le lieu de naissance du Sauveur. [...] »

La dévotion aux rois mages est ancienne et c'est au X^e siècle que furent attribués leurs prénoms. Le premier roi mage était noir et s'appelait Melchior, il devint roi au VII^e siècle par la volonté de Césaire d'Arles. Le second, Balthazar, symbolise la royauté de Jésus et le troisième, Gaspard, symbolisait la vieillesse et le continent européen ²².

CONCLUSION

À la chaleur du feu de cheminée, ce texte est l'occasion de (re)découvrir grâce à la *Légende dorée*, ouvrage de "pédagogie du sacré", l'origine des prescriptions qui entourent la naissance de Jésus.

Si, de nos jours, la Nativité est révélée dans les crèches, Jacques de Voragine cite la *Nativité révélée* dans la partie intitulée *Nativité de Jésus-Christ*. On y lit : « 1°— La Nativité fut révélée aux Créatures inanimées [...]. On sait en outre que la nuit de la Nativité, les ténèbres de la nuit se changèrent en une lumière de plein jour. À Rome, l'eau d'une source se changea en huile [...], la Sibylle avait prophétisé que le Sauveur du monde naîtrait lorsque jaillirait une source d'huile. Le même jour, trois soleils apparurent à l'Orient qui finirent par se fondre en un seul symbole évident de la sainte Trinité. »

Puis il ajoute que « la Nativité s'est révélée aux animaux [...], aux créatures qui possèdent l'existence et la vie [...]. En effet, dans la nuit de la naissance du Sauveur, les vignes d'Engode fleurirent, fructifièrent et produisirent leur vin ». Enfin, « La Nativité s'est révélée aux Créatures, [...] aux hommes » et « aux anges ». •

19. Chelini Jean, *Jésus, année de naissance : l'an 1 ou l'an 754*. Historia, décembre 2000, 636, 55

20. Il y a cependant dans les *Actes de saint Amador* une mention qui indique que saint Amador était le serviteur de la Vierge Marie et protecteur de Jésus et que Véronique, sa femme, était leur servante et leur suivante.

21. Le lieu de naissance de Jésus, l'Église de la Nativité, la route de pèlerinage et Bethléem sont inscrits depuis 2012 sur la liste du Patrimoine mondial.

22. Joseph Ratzinger/Benoît XVI, *L'enfance de Jésus*. Paris, Flammarion, 2012, 180 p.

23. Alain Boureau, « La légende dorée. Le système narratif de Voragine (1298) ». Annales, Économies, Sociétés, Civilisations, 1986, 41, 5, pp. 1003-1005.

Questions Sexe

Les réponses à toutes vos questions!

● Jacques Lansac - CNGOF

Quelles sont les clés d'une sexualité épanouie? Comment améliorer désir et plaisir? Est-il normal d'avoir des fantasmes? Quand faut-il consulter un sexologue? La sexualité revêt de multiples aspects et elle est souvent source d'interrogations et d'incompréhensions. Un collège de sexologues et de gynécologues répond sans tabou à toutes les questions que les lecteurs se posent sur le sexe, en l'abordant à travers ses dimensions anatomique, psychologique et sociale. Cet ouvrage fourmille de détails pratiques et d'informations inédites: c'est un guide précieux pour dépasser les difficultés quand elles se posent et sublimer ses relations sexuelles quand tout va bien.

Le CNGOF, organisme de référence pour plus de 6000 gynécologues et obstétriciens, établit des recommandations de bonnes pratiques destinées à l'ensemble de la profession.

Jacques Lansac, professeur de gynécologie obstétrique au CHU de Tours et ancien président du CNGOF et Patrice Lopes, chef du service de gynécologie obstétrique au CHU de Nantes, ont dirigé cet ouvrage collectif.

Éditions Eyrolles
Parution: 14 novembre 2016
ISBN13: 978-2-212-56290-3

276 pages - Format 16 x 22 cm
1^{re} édition
<http://www.editionskeyrolles.com/>



Anatomie du yoga

● Jo Ann Staugaard-Jones

Guide complet en images à travers l'anatomie. Cet ouvrage est le compagnon parfait de tout professeur ou élève ayant soif de comprendre la biomécanique de son corps lors de sa pratique du yoga.

La dimension visuelle de ce livre ainsi que son format facilement consultable offrent des informations utiles sur les principaux muscles squelettiques sollicités ainsi que les asanas (postures) pour démontrer la mise en pratique de ces connaissances. La relation étroite entre le travail de muscles spécifiques et les différentes postures est parfaitement illustrée par les 230 planches en couleurs que l'on retrouve dans cet ouvrage.

Riche en détails, l'auteur nous explique pour chaque muscle son insertion, son origine et les actions qu'il effectue afin de clairement démontrer l'intérêt des asanas sur chaque muscle ou groupe de muscles.

Jo Ann STAUGAARD-JONES enseigne la kinésiologie, la science du mouvement et la danse. Elle est aussi un professeur reconnu de pilates et de yoga, et titulaire d'un Master en danse et éducation (Universités de New York et du Kansas).

Les Éditions de l'Eveil
Parution: 9 décembre 2016
ISBN: 978-2-37415-009-3

192 pages
Format: 19,5 x 26,5 cm
<http://www.eveil.fr>



AGENDA EN BREF

● 19-20 JANVIER 2017

PARIS 14^e - MATERNITÉ
PORT-ROYAL

Séminaire de formation continue (4 jours): "Retard de Croissance Intra Utérin: Prise en charge anténatale et suivi postnatal"

Informations par e-mail:
jocelyne.cayuela@cch.aphp.fr
ou 01 58 41 38 71

● 25-26-27 JANVIER 2017

PARIS 13^e - Institut du
Cerveau et de la Moelle
Épinière - Hôpital Pitié
Salpêtrière

1^{er} Congrès Maladies chroniques - Innovations et Qualité de Vie
Session 1: Diabète
Session 2: Cardio-vasculaires
<http://www.eska.fr>

● 30 - 31 JANVIER 2017

ISSY-LES-MOULINEAUX (92)
15^{es} Journées du
Collège National des Sages-
Femmes
www.cerc-congres.com

● 23-24-25 MARS 2017

MARSEILLE (13)

22^{es} Journées de Médecine
Fœtale

Thème: "Diagnostic en prise en charge pré et postnatale des pathologies fœtales"
www.cerc-congres.com

● 23 AU 26 MARS 2017

LILLE GRAND PALAIS (59)

10^{es} Assises françaises
de Sexologie et de Santé
sexuelle

Thème: "La sexologie ça sert à quoi"
www.assises-sexologie.com/

● 25 MARS 2017

MARNE LA VALLÉE (77)

Assemblée générale et
Colloque ANSFL 2017

Thème: "Autonomie"
<http://ansfl.org/agenda>

● 17-18-19 MAI 2017

STRASBOURG (67)

45^{es} Assises Nationales des
Sages-Femmes
www.cerc-congres.com

FORMATIONS EN YOGA PRÉNATAL

Avec Christine Colonna-Cesari

Auteur de: "Le yoga de la femme enceinte", aux éditions Médicis

Dates au choix:

- 18/19 mars 2017 à Aix en Provence
- 1^{er} / 2 avril 2017 à La Rochelle
- 6/7 mai 2017 à Paris

INSCRIPTIONS > Tél.: 01.48.93.29.96

www.christinecolonna-cesari-yogafemmeenceinte.com

Anne Macquet Sage-femme ostéopathe DO

Accompagnement ostéopathique de la femme au cours
de la grossesse, de l'accouchement et du post-partum

27-28-29 mars 2017 & 29-30-31 mai 2017


Pratique en salle physiologique

24-25-26 avril 2017



Programmes formations et inscriptions

www.physioesteobs-formations.fr - T 05 62 63 59 68



FORMATIONS ANSFL 2017

Organisme de formation enregistré
sous le n° 53 35 08377 35

TOUTES NOS FORMATIONS PEUVENT ÊTRE ORGANISÉES EN "GROUPE CONSTITUÉ"

Tarifs, dates, adhésion sur: www.ansfl.org

Accompagnement vers la naissance et la parentalité
Intervenante / Odile Tagawa (SF)

- **Session I :** Prénatal - **Date :** www.ansfl.org
- **Session II :** Postnatal (Pré requis : suivi de la session I) - **Date :** 19-20 janvier 2017
- **Lieu :** Orléans

Eutonie: rééducation en post-natal
Intervenante / Martine Gies (SF)

- **Lieu :** St Germain Mont D'Or (près de Lyon)
- **Session I :** Découverte
Date : 19-20 janvier 2017
- **Session II :** les pathologies urinaires (Pré requis : suivi de la session I)
Date : 1-2 juin 2017
- **Session III :** retrouver la mobilité et le dynamisme (Pré requis : suivi de la session II)
Dates : 28-29 septembre 2017

L'échographie et les examens complémentaires dans le suivi de la grossesse normale
Intervenantes / Évelyne Rigaut (SF-Échographiste) - Lorraine Guénédal (Biologiste)

- **Date :** 21-22 sept 2017 • **Lieu :** Paris

La sexologie dans l'accompagnement de nos patientes et de leurs conjoints
Intervenante / Nicole Andrieu (SF)

- **Date :** site www.ansfl.org

La consultation de contraception et de gynécologie de prévention
Intervenante / Annie Sirven (SF)

- **Lieu :** St Germain Mont D'Or (près de Lyon)
- **Session I.** **Date :** www.ansfl.org
- **Session II** (Pré-requis : suivi de la session I)
Date : 14-15-16 mars 2017

FORMATIONS PROPOSÉES SEULEMENT EN "GROUPE CONSTITUÉ"

L'installation en libéral
Intervenante / Laurence Platel (SF).

Naissance physiologique et suites de couches immédiates
Intervenantes / Jacqueline Lavillonnière (SF) et Amélie Battaglia (SF)

Pratique libérale: cadre réglementaire et cotations
Intervenante / Laurence Platel (SF).

Contact Formation ANSFL: Martine Chayrouse - formation@ansfl.org
Tél.: 07 82 19 11 59



Formations en haptonomie

CIRDH FRANS VELDMAN

Le Centre International de Recherche et de Développement de l'Haptonomie, créé par Frans Veldman, fondateur de l'haptonomie, et animé par un collège de professionnels de la santé

Propose des formations qui s'adressent aux professionnels de la santé

- **Accompagnement haptonomique pré et post-natal**
Il favorise la maturation de la relation triangulaire affective entre la mère, le père et l'enfant. Il permet de faire découvrir aux parents une manière d'être favorable au bon déroulement de la grossesse, de l'accouchement et de la naissance. Il accompagne le développement psychomoteur et affectif de l'enfant jusqu'à la marche acquise.
Cette formation est accessible aux sages-femmes, obstétriciens, médecins généralistes, pédiatres et aux psychologues cliniciens travaillant en périnatalité.
L'hapto-obstétrique® est orientée sur la naissance haptonomique, accessible aux sages-femmes et aux obstétriciens.
- **D'autres formations sont orientées vers les divers secteurs de la santé** (l'accès est déterminé en fonction de la profession exercée):
Haptopsychothérapie, haptosynésie, haptopédagogie, haptopuériculture®.

TOUT CURSUS DE FORMATION DÉBUTE PAR UN STAGE DE TRONC COMMUN.

RENSEIGNEMENTS - INSCRIPTIONS
Tél.: 01 42 01 68 20
Mail: cirdhvf@haptonomie.org
www.haptonomie.org



OGDPC habilité à dispenser des programmes de DPC



Association Nationale Natation & Maternité

PIONNIÈRE DEPUIS 1977

PRÉPARATION À LA NAISSANCE

ET ACTIVITÉS PRÉ ET POSTNATALES EN MILIEU AQUATIQUE

Formations bi-annuelles

Prochaines formations

► Clamart (92)

- **Stage prénatal :** les 10, 11, 12 avril 2017
- **Stage postnatal :** le 13 avril 2017

► **Tarifs préférentiels pour adhérents et étudiants sages-femmes**

Programme et inscription

6, Allée de la Tournelle - 91370 Verrières le Buisson
Message : 01 69 30 98 01 - Courriel : infos@annm.fr
Site internet : <http://annm.fr>

N° D'AGR. FORMATION CONTINUE : 11 92 119 4292



N'féraïdo®

modelages accompagnant
Physiologie



OGDPC habilité à dispenser des programmes de DPC

Volet obstétrique*

Réponses manuelles aux maux de

Cycle I : La grossesse, l'accouchement et le post-partum

Cycle II : La mère et le bébé

Dates Paris

Cycle I : 13 au 15 mars 2017

Cycle II : 16 au 18 mars 2017

* D.Jacquin D.O.

Dates Agen

Cycle I : 22 au 24 Mars 2017

Cycle II : 16 au 18 Nov 2017

Volet uro-gynécologique**

Cycle I : Rééducation périnéale et viscérale du petit bassin par modelage externe

Dates Paris

Cycle I : 1 au 3 février 2017
15 au 17 mai 2017

** Francine Augère S.F.

Dates Agen

Cycle I : 15 au 17 mars 2017

Contact et intervenant
Dominique Jacquin, OSTÉOPATHE D.O.
Tél. : 05 62 28 39 94
www.nferaido.com



Pratiquer dès le lendemain du séminaire



Institut
Naissance
& Formations



Connaissance & Maîtrise du Périnée

de Dominique Trinh Dinh

Méthode Éducative de Rééducation Périnéale

Calendrier
2017

PROGRAMME EN 3 ÉTAPES

- 1^{re} et 2^e étapes présentielle (dates indiquées ci-après)
- 3^e étape non présentielle

- Niveau 1**
- **Nanterre (92) - Espace Chevreul**
Formatrice: Anne-Françoise Sachet
- du 16 au 19 janvier et du 20 au 23 février
- du 15 au 18 mai et du 19 au 22 juin
 - **Vergèze (30) - La Clé des Chants**
Formatrice: Corinne Roques
- du 17 au 20 janvier et du 14 au 17 février
- du 14 au 17 mars et du 11 au 14 avril
 - **St Sébastien de Morsent (Évreux) Hôpital La Musse**
Formatrice: Sylvie Nicot-Catherine
- du 13 au 16 mars et du 10 au 13 avril
- du 15 au 18 mai et du 12 au 15 juin
- Niveau 2**
- **St Sébastien de Morsent (Évreux) Hôpital La Musse**
Formatrice: Sylvie Nicot-Catherine
- du 23 au 26 janvier et du 20 au 23 février
 - **Nanterre (92) - Espace Chevreul**
Formatrice: Anne-Françoise Sachet
- du 20 au 23 mars et du 24 au 27 avril
 - **Vergèze (30) - La Clé des Chants**
Formatrice: Corinne Roques
- du 9 au 12 mai et du 6 au 9 juin

Travail Corporel autour de la CMP

- 1^{re} et 3^e étapes non présentielles
- 2^e étape présentielle de 4 jours
- Pré requis: Formation CMP
- **Région parisienne (lieu à définir)** du 2 au 5 mars 2017
Formatrice: Corinne Roques
Programmation en région possible. Nous contacter.

Sexualité et Rééducation Périnéale Féminine

- Durée: 3 jours
- Pré requis: activité en rééducation périnéale
- **Paris 18^e** du 27 au 29 mars 2017
Formatrice: Anne-Françoise Sachet

NOUVEAU

Renseignements auprès de Jocelyne Dallem

☎ 03 89 62 94 21 - ✉ cmp.info@free.fr

Institut Naissance & Formations - 2a rue du Paradis - 68190 Ungersheim

🌐 www.institutnaissanceetformations.fr

INSTITUT DE GASQUET® FORMATIONS SAGES-FEMMES 2017



Du côté de la prépa...



MODULE 2 - Préparation corporelle à la naissance

- Dates à venir en 2017

Intégralement
pris en charge
et indemnisé

Du côté du périnée...



MODULE 1 - Dossier périnéal

- Dates à venir en 2017

3 jours 550€
fif pl possible



MODULE 2 - Pessaire. Boules de geisha

- Dates à venir en 2017

1 jour 180€
fif pl possible



MODULE 2 - Compétence périnée abdominale

- Dates à venir en 2017

Intégralement
pris en charge
et indemnisé

Du côté du yoga en cabinet...



MODULE 1 - Bases et yoga sans dégât

MODULE 2 - Enchaînements, Torsion et sangle

MODULE 3 - Stretch yoga et pince

- Dates régulièrement sur le site.

3 jours 520 €

Tous nos stages ont lieu à Montparnasse.

Institut de Gasquet
98 bd Montparnasse
75014 Paris
01.43.20.21.20
contact@degasquet.com
www.degasquet.com





Medic Formation

Formation professionnelle continue médicale



OGDPC habilité
à dispenser des
programmes de DPC



SAVOIR ACCOMPAGNER

- Accompagner en équipe le lien parents-enfant **INTRA**
- Addictions toxicomaniques et grossesse
- Bienveillance et maltraitance en périnatalité **INTRA**
- Clés psychiques pour bien accompagner l'allaitement
- Communication efficace et résolution des conflits
- La place du père autour de la naissance
- Le normal et le pathologique pendant la grossesse et le post-partum
- Le soignant face au deuil périnatal
- Psychisme de la femme enceinte et parentalité
- Tabac et grossesse, accompagner le sevrage en douceur
- Violences faites aux femmes



LE POSTNATAL

- Consultations postnatale et entretien postnatal précoce
- Eutonie en rééducation périnéale
- Examen clinique et suivi du nourrisson
- L'allaitement concrètement
- PRADO : accompagnement au retour à domicile **NOUVEAU**
- Prévention des troubles du sommeil chez le tout-petit
- Rééducation périnéale
- Rééducation périnéale approfondissement
- Rééducation périnéale manuelle **NOUVEAU** approfondissement



UNIQUEMENT EN INTRA-ÉTABLISSEMENT

- Accompagner en équipe le lien parents-enfant **NOUVEAU**
- Bienveillance maltraitance en périnatalité
- Hypnose médicale et périnatalité
- Hypnose médicale et anesthésie-analgésie
- Réfection des déchirures périnéales et épisiotomies **NOUVEAU**

PRISE EN CHARGE POSSIBLE

→ OGDPC → FIF-PL → Crédit d'impôts → DIF

Médic Formation change de numéro de téléphone :

01 40 92 72 33

Retrouvez toutes nos formations, lieux & dates sur www.medicformation.fr

Medic Formation à vos côtés

47

FORMATEURS

65

FORMATIONS
EN 2016

7

ANS À VOS CÔTÉS



FORMATIONS EN INTRA

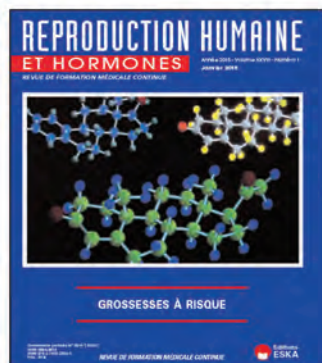
Toutes nos formations sont éligibles ou pouvant être adaptées sur demande. En France métropolitaine et DOM TOM.

**NOUS CONTACTER
POUR UN DEVIS**

Medic Formation - Email : contact@medicformation.fr - Site : www.medicformation.fr - Tel : 01 40 92 72 33 - N° de déclaration d'activité 11 95 04903 95 - Agréé OGDPC 1251

LA MÉDECINE AUX ÉDITIONS ESKA

LES REVUES MÉDICALES



REPRODUCTION HUMAINE ET HORMONES (RH)
4 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr



LES DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE
11 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr



CANCERS AU FÉMININ
4 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr



INTERNATIONAL JOURNAL OF BREAST DISEASE CENTERS
4 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr



ANGÉIOLOGIE
4 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr



JOURNAL DE GESTION ET D'ÉCONOMIE MÉDICALES
8 numéros par an
Abonnement annuel
Articles et numéros complets en téléchargement payants sur www.eska.fr

CFEE

Des revues éditées par les Editions ESKA

ESKA-CFEE : N° 11753436775
Inscription à adressée à la CFEE
aux Editions ESKA CONGRÈS :
Serge KEBABTCHIEFF
Fanny GASMAN
Olivier PAUL-JOSEPH
12, rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris
Tél. : 01 42 86 55 69/79 - Fax : 01 42 60 45 35

E-mail : inscriptions et renseignements :
congres@eska.fr
Site : www.eska.fr

LES DOSSIERS DE L'OBSTÉTRIQUE

TARIF D'ABONNEMENT

11 NUMÉROS PAR AN

Abonnement Particulier	Plein tarif	Étudiant(e) s* Retraité(e) s*
FRANCE	77,00 €	42,00 €
D.O.M.	82,00 €	52,00 €
EUROPE OCCIDENTALE	90,00 €	54,00 €
T.O.M./ÉTRANGER	92,00 €	57,00 €

* Joindre attestation.

Abonnement collectif de service 153,00 €

En cas de règlement incomplet, l'abonnement sera réduit proportionnellement.

ABONNEMENT 2017

VOS COORDONNÉES

☐ M^{me} ☐ M^{lle} ☐ M. (en lettres capitales)

Nom Prénom

Adresse

Code postal [][][][] Ville

Pays Téléphone

E-mail

Exercice professionnel (Libéral, PMI, Public, Privé, Autre)

s'abonne aux **Dossiers de l'Obstétrique**
Éditions ESKA, 12 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris
Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35 - Email: adv@eska.fr

Renvoyer le coupon à: Dossiers de l'Obstétrique - Éditions ESKA - 12 rue du Quatre-Septembre - 75002 Paris - Tél. 01 42 86 55 65 - Fax 01 42 60 45 35

Obstétrique

ultimate™

La trousse d'accouchement 3 en 1*

1 - PRÉPARATION ET PROTECTION ÉTANCHE DU MATÉRIEL

- Protection complète des tables d'accouchement, matelas, sol...
- Hygiène

2 - SURVEILLANCE DE L'HÉMORRAGIE POST-PARTUM

- Champ sous-fessier avec double poche détachable intégré
- Asepsie

3 - EFFICIENCE DU PERSONNEL DE SANTÉ

- Réduction du temps de décontamination et de nettoyage



* N'hésitez pas à visualiser notre vidéo sur notre site **vygon.com**

ultimate™ est un dispositif médical stérile de classe I ; conforme à la directive 93/42/CEE, selon l'annexe II. Certification établie par GMED, organisme notifié n°0459.
Avant toute utilisation, merci de vous référer à la notice d'utilisation disponible dans l'emballage du dispositif médical.
Dispositif fabriqué et distribué en France par VYGON.



Value Life

PHENIX **Monito**)

La première surveillance fœtale sans fil et sur grand écran



Facilité de transport
et d'installation



Grossesse multiple



Surveillance de
plusieurs patientes
en simultané



Capteurs sans fils :
simplicité, confort
et ergonomie

Cardiotocographe pour
le monitoring à domicile

Sunray by



Plus d'infos

Contactez-nous

☎ 04 67 27 15 42

www.vivaltis.com

